

MARC SAN

LA PORTE INTERIEURE

**Poussez la porte intérieure, entrez et recouvrez la liberté.
Renouez avec votre âme et votre identité universelle.
Retrouvez votre héritage spirituel.
Aurez-vous le courage d'entrer ?**

**Pour contacter l'auteur et lui adresser vos commentaires.
Mailto: marcsan@fr.st**

Table des matières

- La porte intérieure
- Table des matières
- Avertissement
- Introduction
- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Biographie

Dos-couverture

La porte intérieure

Avertissement

Ce livre a été écrit, la plupart du temps, sous forme de récit. Il ne s'agit pas là de passages de la vie de l'auteur, mais de situations imaginaires desquelles découlent une prise de conscience progressive de nos mécanismes mentaux ainsi que de notre nature profonde.

Le lecteur pourra, s'il le désire, s'identifier au personnage. Il aura, de ce fait, une approche intérieure de certaines réalités et sentira parfois vibrer son âme sur la même note que celle du héros, par effet de résonance.

Cette forme de récit a aussi l'avantage de privilégier la perception intérieure d'une situation, ce qui évitera l'erreur de rester au niveau d'une analyse purement intellectuelle qui elle, n'est d'aucune utilité dans ce type de recherche.

Si l'on se prête à cette expérience, ce livre devient alors une invitation au voyage intérieur, une forme de méditation et le cheminement qui aboutira à la rencontre de son âme.

L'usage généreux de l'humour, tout au long du récit, a une raison précise, celle de ne pas se prendre trop au sérieux et de se décrisper. Il nous fait rire de notre propre stupidité et permet de se détacher plus facilement des concepts erronés. Sans humour, aucune quête intérieure n'est possible, il est la soupape de sécurité qui nous empêche parfois de dérailler ou de tomber dans le délire mystique.

De la rencontre avec son âme, il découle toujours de la joie, de la bonne humeur et de l'optimisme.

Celui qui pratique ce type de recherche et qui reste triste, pessimiste ou un peu trop sérieux, fait certainement fausse route.

Introduction

Nombreux sont ceux qui, à un moment de leur vie, ont ressenti une dimension intérieure de leur être. Ils ont alors essayé de mieux la définir en entamant une étude au travers de nombreux ouvrages touchant de près ou de loin le domaine de la spiritualité.

Après avoir passé une ou plusieurs années à se documenter, ils ont réussi à acquérir une connaissance théorique assez large pour comprendre certains processus régissant le corps et l'âme. Mais ils n'en ont pas été satisfaits et ont voulu pousser plus loin leur recherche en lui adjoignant une activité pratique qui devait déboucher sur leur évolution intérieure.

Certains se sont alors tournés vers le yoga, d'autres ont suivi les enseignements d'un ordre mystique, d'autres encore se sont orientés vers une religion traditionnelle ou sont partis afin d'être instruits dans un Ashram en Inde etc....

Les voies sont très nombreuses dans ce domaine et tous n'ont eu que l'embarras du choix.

Parmi ceux qui entamèrent une pareille démarche, il n'y eut qu'une minorité d'individus qui fut pleinement satisfaite.

Il ne s'agit pas ici d'en faire reposer la faute sur ces différentes voies, car la plupart d'entre elles véhiculent un enseignement traditionnel de grande valeur.

Alors pourquoi tant de chercheurs restent-ils sur leur faim et finissent par se décourager malgré leur soif intérieure de connaissance ?

En fait, il y a plusieurs raisons qui seront étudiées tout au long des chapitres de ce livre.

Je peux déjà en citer quelques-unes à titre indicatif.

- Tout d'abord, l'occidental a la fâcheuse habitude de rester sur une analyse mentale, car on lui a toujours enseigné que c'était la forme la plus élevée d'approche et de compréhension.

- Ensuite, l'individu qui poursuit une recherche dans le domaine spirituel, fait l'erreur d'associer son évolution intérieure avec le développement des pouvoirs psychiques. Tout le long de sa démarche, il a des exemples de personnes qui ont la possibilité de voyager dans l'Astral, d'autres qui peuvent lire les émanations de l'Aura, d'autres encore qui ont vu s'ouvrir en eux des perceptions extrasensorielles, talents de voyance, etc....

Il y a aussi ceux qui entrent en contact avec des extraterrestres et enfin ceux qui rencontrent leur Maître, qui va leur enseigner directement la connaissance.

Mais pour la plupart des mortels, rien ne se passe, à part peut-être quelques intuitions ponctuelles.

Il est compréhensible, qu'après de nombreuses années de travail et de recherche, l'individu qui n'a vu aucune faculté exceptionnelle s'éveiller en lui se voit découragé. Mais que doit-il exactement découler d'une telle démarche ?

Quels sont les signes qui peuvent confirmer que nous sommes sur la bonne route et que nous avançons bien ?

Tout cela pour arriver à la question que tout le monde se pose : Comment trouver ma voie ?

Ce livre peut répondre à toutes ces questions, à condition que le lecteur mette d'avantage l'accent sur ce qu'il en ressent intérieurement plutôt que de se livrer à une analyse basée uniquement sur la logique.

Il découvrira aussi que le mental n'est pas ce qu'il y a de plus évolué en l'Homme, Il sert seulement à synthétiser les idées qui viennent du plan de son âme avec celles qu'il possède déjà et leur donne ainsi une adaptation pratique et concrète prenant la forme d'un nouveau concept.

La fonction du mental est uniquement déductive et non inductive.

Pour créer, inventer, innover, il faut faire appel directement aux idées qui se situent sur le plan de l'âme. C'est en lui que les grands penseurs, artistes et créateurs ont puisé leur inspiration.

Tout est donc fonction du moyen d'approche utilisé.

Chapitre 1

Me voilà donc assis dans ce 747 qui m'emmène à Bangkok. Tout s'est passé si vite : à 28 ans, je me retrouve sans travail et je me suis séparé de mon amie. J'avais perçu un sentiment de ras le bol s'installer lentement en moi depuis l'an dernier et je crois que je n'ai rien fait pour m'y opposer. Il venait pour montrer la véritable nature des choses et nettoyer le superflu de ma vie. Aussi, lorsque mon patron - qui prenait à mon avis de plus en plus les manières d'un dictateur - menaça de me licencier, je le regardais droit dans les yeux et lui dis : chiche.

Comme il y avait plusieurs témoins de la scène, il n'avait pas voulu perdre la face et m'avait pris au mot.

Je savais très bien que j'étais un bon mécanicien et que je pourrai facilement retrouver du travail.

Puis, je rentrai chez moi, dans la belle villa que j'avais faite construire et dont le crédit se terminait dans trois mois. J'en étais fier ; d'abord parce qu'elle était magnifique, ensuite parce que j'étais le seul des amis de mon âge à posséder une pareille demeure et surtout parce qu'elle avait été payée uniquement par le travail que j'effectuais le soir et le week-end.

J'étais passionné par les voitures américaines, et plus particulièrement par les " Ford Mustang ". Je les achetais à l'état d'épave et les rénouvais en peu de temps, pour les revendre avec une grosse marge à de riches clients.

Donc, je parcourais ce soir-là ma villa, je la trouvais toujours aussi belle, mais je me demandais si j'en avais vraiment l'utilité. Elle me paraissait, à ce moment là, bien trop grande pour moi. De plus, je venais de recevoir les différents impôts -foncier et taxe d'habitation - qui avaient encore augmenté, et que je considérais davantage comme du racket, plutôt qu'une simple contribution du citoyen aux charges de l'état.

J'étais dans une de ces journées où l'on ne croit plus en rien, où le doute s'installe dans tous les domaines. Tous les plans que j'échafaudais pour l'avenir s'évanouissaient alors, et l'horizon devint complètement flou.

Je repartais aussi vite que j'étais arrivé et décidais d'aller rendre visite à Jean-Claude, un ami qui vivait sur un voilier et qui allait bientôt partir sur les mers du globe.

Je passais la soirée à regarder les photos des voyages qu'il avait effectués, il y a plusieurs années, sur son bateau et je rêvais. J'aimais bien Jean-Claude, il me montrait une autre dimension de la vie et je m'étais souvent demandé si c'était moi ou lui qui était dans le vrai.

J'avais toujours voulu voyager, mais n'en avais jamais eu l'occasion, J'étais bien trop occupé à gagner de l'argent. Tout cela pourquoi, pour qui ?

Malgré les nombreux " Punch Planteur " que j'avais bus, j'allais me rendre progressivement compte, tout au long de cette soirée, que la vie que je construisais n'était pas du tout la mienne, mais celle de Cloé, mon amie.

La maison, l'argent, ma belle voiture, c'était pour elle et non pour moi. Elle avait même l'intention de me faire

installer une piscine dans le jardin et j'avais accepté le projet. Mais qu'en ferais-je ? La mer est à quelques centaines de mètres à peine, et la baignade y est bien plus agréable. Ce soir-là, je sentais des ailes me pousser dans le dos. Je n'étais plus un castor, mais un oiseau du large. Il faut dire que l'alcool que j'avais ingurgité y était pour beaucoup, mais il avait aussi contribué à me montrer certaines réalités que je n'osais pas regarder en face. Aussi, lorsque je rentrais vers minuit et que je parlais à Cloé de mes projets de vendre la maison et de partir à l'aventure, elle me fit une scène de ménage, la première en huit ans. Le fait d'avoir perdu mon travail ne fit que monter le ton de la dispute.

C'était la première fois que nous avions une telle discussion et je réalisais que c'était aussi la première fois que je n'allais pas dans le sens de ses projets. En fait tout allait très bien tant que je faisais ce qu'elle voulait.

Cette évidence me percuta violemment et je compris que j'avais perdu plusieurs belles années de ma vie. Elle est rentrée chez ses parents et je ne suis pas allé la rechercher. C'était il y a dix jours. Alors tout s'est accéléré. J'ai soldé les trois dernières échéances du crédit de la maison, payé les factures en retard, mis la villa en vente et suis parti acheter un billet d'avion pour la Thaïlande.

Mon bon Richard, me suis-je dit en sortant de l'agence de voyage, tu es devenu fou. C'était un peu vrai, mais j'avais trouvé une nouvelle énergie. Le fait de me prendre au mot, de me lancer un tel défi, me procurait une force incroyable.

Tout me paraissait alors possible. Il fallait absolument que je fasse le point sur ma vie. Toutes les bases sur lesquelles j'avais construit mon existence s'étaient effondrées ou

plutôt, j'avais contribué inconsciemment à cet effondrement.

Je ne savais plus ou j'en étais, mais je savais tout de même ce que je ne voulais plus. Un ami possédait, sur une île au sud de la Thaïlande, au large de Tran, un bungalow traditionnel en bois et toit de palme. Il me le prêtait pour tout le temps que je voulais et moi, en échange, je lui confiais ma maison jusqu'à ce qu'elle ait trouvé acheteur.

Je ne me posais aucune question ; je ne voulais même pas savoir quand je reviendrai ni ce que je ferai plus tard. Je désirais tout reprendre à zéro. J'avais jusqu'à présent mené une vie qui n'était pas la mienne, il fallait donc que je reconsidère tout et, surtout, que je découvre qui je suis vraiment et ce que j'aime.

Pour cela, il fallait que je sorte complètement de mon ancienne existence ainsi que de mon ancien cadre de vie, afin de ne plus être influencé par mon passé et ses nombreuses petites habitudes.

Je devais donc retrouver l'essence des choses, le fondement et les nouvelles bases sur lesquelles je devrais construire ma vie à partir de maintenant.

Il est minuit à ma montre, bon anniversaire Richard. J'ai 28 ans aujourd'hui et je réalise que je ne me connais pas encore. Tout ce que j'ai construit jusqu'à présent n'était que pour faire plaisir à Cloé. Elle le voulait ainsi pour faire plaisir à ses parents, pour qu'ils soient fiers d'elle. Ses parents, eux, copiaient le genre de vie standard qui était véhiculé aux travers des feuilletons télévisés. Belle maison, piscine, voiture de luxe, invitations mondaines pour exposer les composantes de leur vie aux yeux de leurs amis, sortis du même moule qu'eux.

J'ai envie de me gifler. Richard, tu as donc construit ta vie, jusqu'à présent, en imitant celles des personnages des feuilletons télévisés et ceci au travers de tes beaux-parents et de leurs amis. Quelle horreur ! Et pendant ce temps-là, qui se demandait ce qui me plaisait à moi et quels étaient mes désirs, mes rêves ?

Personne, même pas moi. Je ne peux pas leur en vouloir, c'est entièrement de ma faute, il ne fallait pas les laisser faire.

J'ai suivi comme un mouton la route que les autres traçaient pour moi et je n'y ai trouvé que de maigres satisfactions. Encore fallait-il savoir où était mon propre chemin. Mon chemin, ma voie, je suis en plein dans l'ésotérisme. Là aussi, j'ai l'impression d'être à côté de la plaque. Voilà plus de six ans que j'étudie des ouvrages concernant l'homme, son âme, son esprit, son évolution spirituelle. J'ai lu des livres sur l'hypnose, la parapsychologie, le yoga, les Templiers, le mysticisme, l'initiation, la lecture de l'aura, le voyage astral. J'ai même appartenu à un groupe philosophique et mystique. Qu'ai-je retiré de tous cela ? Des connaissances dans beaucoup de domaines, une meilleure compréhension du mental humain. Et alors ? Cela aurait pu durer encore longtemps ; le seul

changement qui s'était produit en moi, c'est que j'étais devenu une véritable bibliothèque vivante, capable de répondre à des tas de questions qu'un grand nombre de personnes se posaient.

Mais la Vérité, ma vérité intérieure, elle, était une inconnue pour moi. J'étais resté au niveau d'un savoir intellectuel, faute de ne rien connaître d'autre.

J'aurais pu ne rien étudier du tout et mener la même vie, ni meilleure, ni pire. Il y a des moments où il n'est pas bon d'être lucide, ça fait mal.

Après plus de six ans, j'étais simplement devenu un perroquet mystique, capable de débiter de merveilleuses phrases pleines de leçons pour les autres.

Elles me donnaient l'impression d'être un Maître spirituel, un gourou et j'adorais cela. J'aimais l'image que je donnais de moi-même, j'aimais qu'on m'écoute quand j'enseignais aux « débutants de la recherche spirituelle ».

Je n'étais pas le seul dans ce cas, nous étions nombreux à nous auréoler de la sorte.

Nous trouvions des schémas qui nous convenaient et nous les copions, nous singions la vie des personnages qui nous plaisaient. Pendant ce temps là, nous n'essayions même pas de comprendre qui nous sommes. Nous nous construisions en empruntant des portions de personnalité aux gens qui nous entouraient et que nous admirions et, bien souvent, ce n'était que l'image que nous empruntions et pas les qualités qui sont derrière celle-ci et qui correspondent à un cheminement et à un long travail sur soi-même.

L'image, l'apparence, que d'efforts pour satisfaire son entourage- qui lui se moque pas mal de nous. Je remercie mon ancien patron, je lui enverrai une carte postale. Sans lui- ou plutôt sans le licenciement, j'aurais pu tourner en rond pendant encore longtemps. Je l'ai maudit jusqu'à

aujourd'hui, j'avais tort, il est indirectement mon bienfaiteur. Je souhaite à tous ceux qui croupissent dans leurs habitudes d'avoir des patrons bien pires que le mien, ça leur rendrait service.

Je souhaite aussi que lorsqu'ils rentrent chez eux, après leur travail, ils se heurtent aux exigences sans cesse croissantes de leurs femmes.

Je souhaite enfin que les impôts augmentent encore et encore jusqu'à ce qu'ils viennent grignoter le pain quotidien de l'homme honnête.

Alors, tout ça deviendra salubre et l'homme sortira de son sommeil et prendra conscience de la débilité du système dans lequel il vit.

Derrière la souffrance se cache la lucidité, la vérité. Je remercie le ciel que cette souffrance fut limitée et supportable pour moi, alors que pour d'autres elle atteint parfois une plus grande intensité.

Je ne sais pas pourquoi je me rends en Thaïlande plutôt qu'ailleurs. Je sais simplement que le bungalow et l'île de mon ami Eric étaient gravés dans ma tête depuis plus d'un an. Cela avait fait un déclic lorsqu'il m'avait montré les photos et j'y repensais souvent. C'était pour moi un coin de paradis terrestre et je me disais qu'il avait bien de la chance, sans songer un instant que je pourrais m'y rendre un jour.

L'hôtesse de la Thai Airways me propose encore une coupe de champagne. C'est ma troisième, il faut que je fête mon anniversaire, c'est une autre coutume de chez nous. Elles sont tellement nombreuses : coutumes, fêtes, habitudes, si nombreuses qu'elles conditionnent une bonne partie de notre existence.

-« Richard, fais une pause, arrête un peu de philosopher et déguste une de tes dernières coupes de champagne. Tu n'en auras plus l'occasion avant longtemps. »

L'hôtesse sourit, elle est vraiment très belle, le champagne me grise, le sommeil me gagne.

Richard avait débarqué sur cette terre inconnue au lever du jour. Il avait suivi les conseils de son ami Eric, le propriétaire du bungalow, et avait pris un “ Taxi meter “ pour se rendre à la gare des bus en partance pour le Sud.

Dix-huit heures de voyage avaient été nécessaires pour gagner Tran ; puis, vingt minutes de taxi pour accéder au point de départ des bateaux qui desservent l'île de Dao et une demi-heure de traversée sur une barque de pêcheur.

Richard posa son sac de voyage à terre, paya le conducteur de l'embarcation et regarda autour de lui. Tout était calme et paisible. Le village, composé d'une trentaine de maisons, était encore endormi. Il n'eut aucune difficulté pour trouver le bungalow malgré l'obscurité presque totale. Il tourna la clef dans la serrure, ouvrit la porte et... enclencha le disjoncteur.

Tout était propre en dépit de l'absence prolongée du propriétaire, quelqu'un avait fait le ménage récemment.

L'habitation se composait d'une grande pièce principale servant de chambre à coucher et d'une salle de bain. La cuisine, rudimentaire, se trouvait sur la grande terrasse couverte qui servait aussi de séjour et de coin repas.

Tous les meubles étaient en rotin, ce qui rendait l'endroit encore plus exotique.

Richard se laissa tomber sur le lit. Il n'eut même pas la force de prendre une douche, épuisé par le voyage qui avait duré près de trente six heures...

Le bruit d'un moteur pétaradant me sort à moitié de mon sommeil. Je tends machinalement la main pour attraper le réveil posé sur la table de nuit. J'ai peur qu'il n'ait pas sonné. Je tâte de la main l'autre moitié du lit à la recherche de Cloé ... personne. J'ouvre les yeux et réalise en une seconde que je ne suis plus en France et tout le voyage me revient en mémoire.

J'ai le souffle coupé et reste immobile sur le lit pendant un long moment afin de reprendre mes esprits.

Une fois l'angoisse passée, je m'assieds et regarde par la fenêtre. Le soleil est déjà haut, il est presque midi à ma montre.

J'hésite à sortir, je suis arrivé de nuit et ne connais pas du tout le paysage qui m'entoure. J'ai aperçu seulement la mer, l'ombre de quelques maisons et des cocotiers qui se balançaient légèrement au-dessus de ma tête.

J'ouvre la porte, et là, je crois que mon cœur va s'arrêter brusquement. La scène est d'une beauté incroyable. Le bungalow est séparé de la mer d'une cinquantaine de mètres seulement. La plage de sable blanc est d'une splendeur irréaliste. La mer est turquoise, limpide, transparente.

Je suis entouré par la végétation : bananiers, papayers, cocotiers, fleurs, arbuste en tous genres.

Je m'assieds sur un des fauteuils de la terrasse face à la mer. Je suis comme paralysé par une telle harmonie. La paix me gagne, je me détends complètement. C'est la première fois depuis dix jours.

Je reste là, immobile, le temps disparaît, j'ai envie de pleurer de joie. Je ne savais pas que la nature pouvait être aussi belle.

Je suis tiré de mon état hypnotique par une visite. Une jeune fille thaïlandaise vient me rendre visite. Elle

m'apporte une corbeille de fruits : bananes, mangues, papaye et me parle Thaï. Je n'y comprends rien à part le nom d'Eric qui revient à plusieurs reprises. Elle disparaît en rigolant, aussi vite qu'elle était apparue.

Je reste subjugué, tout s'est passé très vite, je suis encore à moitié endormi, elle était d'une grande beauté. Je pourrais penser que j'ai rêvé, si la corbeille de fruits ne se trouvait pas sur la table.

Je ne lui ai même pas dit merci. Ma bouche s'est entrouverte et aucun son n'a pu en sortir.

Une bonne douche froide me remet les idées en place et finit de me réveiller.

Un petit déjeuner frugal comble le creux que je commençais à ressentir au niveau de l'estomac. De toutes manières, c'est tout ce que j'ai à manger, je n'ai pas le choix. Eric m'a parlé d'une petite épicerie qui sert aussi de restaurant local. Je m'y rendrais plus tard. Pour l'instant, je n'ai pas envie de bouger. Je déballe seulement mes affaires et reprends place sur la terrasse où la vue me subjugue.

J'ouvre le cahier qui me sert de livre de bord et prends quelques notes, mes impressions, mes sentiments. Je me suis promis d'y consacrer un peu de temps chaque jour, afin de transcrire tous les moments importants de mon séjour.

J'avais lu une partie de celui de Jean-Claude, qu'il avait écrit lors de son premier voyage en voilier et j'avais trouvé celui-ci non seulement agréable à lire, mais aussi plein d'impressions intérieures face à certaines situations. Il y avait comme un cheminement de pensées qui s'ordonnaient, au fil des jours et qui aboutissaient à une meilleure compréhension de la vie, de la société et de lui-même.

Il m'avait confié qu'il était devenu philosophe malgré lui, lorsqu'il avait mis sur papier tout ce qui se trouvait dans sa tête. J'avais eu envie d'en faire autant, en pensant que cela m'aiderait à y voir plus clair en moi.

Le récit commençait au moment où je montais dans l'avion et lorsque je relis les premières pages, aujourd'hui, j'ai l'impression que ce n'est pas moi qui les aie écrites.

Je ne me reconnais absolument pas dans certaines phrases. Elles ne me ressemblent pas ou du moins pas au Richard que je connais. Mais alors, y a-t-il un autre Richard ? Ou y a-t-il une partie de lui que j'ignore et que je dois laisser s'exprimer ?

J'éprouve une sensation de liberté que je n'aie encore jamais ressentie dans ma vie. J'ai coupé mes racines, je me suis envolé, comme un oiseau, vers un nouvel horizon. Mon destin m'appelle, je comprends que mon ancienne vie n'était pas la mienne, c'était celle d'un étranger. Le vrai Richard vient de s'éveiller, il commence tout juste à respirer. La nature sauvage m'apaise, me réconforte, me recentre sur moi-même, me rassure.

Je réalise que j'étais à l'étroit dans mon existence. C'est comme si j'avais vécu de nombreuses années enfermé dans une pièce de dix mètres carrés, sans pouvoir en sortir, et que tout d'un coup je me retrouve à l'air libre. Je découvre alors le ciel, le soleil, l'immensité du paysage, la végétation luxuriante et les nombreuses possibilités qui peuvent s'offrir à moi.

Je ne peux pas dire que je suis heureux ou malheureux car mon état d'esprit dépasse ces formes de sentiments. Je dirais simplement que je me sens exister dans une dimension bien plus large que jadis. La société avait fait de moi un automate, un clone.

Il a fallu que je subisse toutes ces pressions, année après année, sans réagir, sans me révolter.

Je me contentais alors de ce que j'avais et évaluais mon avancement dans la vie par rapport à ce que je possédais.

Que s'est-il passé alors ? Pourquoi n'ai-je pas continué dans cette voie ?

En y réfléchissant, je me souviens d'une petite voix qui me parlait parfois. Elle s'était manifestée il y a un an environ, très timidement. Elle était à peine audible et je ne prêtais pas attention à elle au début. Au fil des semaines, son amplitude grandissant, elle prenait de plus en plus d'importance et occupait une bonne partie de mes pensées. Elle avait fait naître un conflit entre mes anciennes conceptions de la vie et celles qu'elle me soufflait à l'oreille.

Elle sabotait les bases sur lesquelles j'avais construit ma vie et je n'avais rien fait pour l'en empêcher.

Je savais, peut-être inconsciemment, que c'est elle qui avait raison, que je n'étais pas heureux, mais je ne voyais pas quelle direction prendre ni quoi modifier.

Autrement dit, je pensais que cette vie ne me convenait plus, mais j'ignorais celle qui me serait mieux adaptée.

Comme je ne savais ni où aller, ni comment trouver la nouvelle orientation, j'ai laissé faire jusqu'à ce que le destin se manifeste, et me donne l'impulsion qui m'était nécessaire pour sortir de l'impasse.

Une odeur de poisson grillé flotte dans l'air, elle fait naître en moi une petite faim mêlée de gourmandise. Le poisson grillé est un de mes plats favoris.

Je suis partagé entre le désir de me restaurer et celui de me baigner. La mer est la plus forte, elle m'aimante.

Juste le temps d'enfiler mon maillot de bain et je cours déjà sur la plage. Je pénètre lentement dans l'eau claire, c'est mon premier bain.

Quel délice, elle est vraiment chaude. Je nage vers le large, lentement. Les poissons multicolores m'entourent. Ils ne sont pas du tout effrayés par ma présence. Je pousse un cri de bonheur sans pendre garde au pêcheur assis sur sa barque à quelques dizaines de mètres de là. Il me sourit et me fait signe de la main. J'en fais de même.

Je fais la planche et observe l'île. Elle est minuscule, pas plus de quatre cents mètres de long. La plage est bordée de cocotiers et je devine les maisons enfouies dans la végétation. Le sable, d'un blanc immaculé reflète le soleil qui est à son zénith à cette heure-ci.

Le temps s'arrête, je crois que je n'ai jamais été aussi bien. Je pense à Eric ; tout le monde chez nous le considérerait comme un farfelu, un garçon sans ambition, qui passait son temps en voyage pour fuir les réalités de ce monde.

Pour ma part, je n'arrivais pas à le cerner. Il ne correspondait à rien de défini dans notre système, mais il paraissait heureux. Il avait trouvé son équilibre, ce qui le rendait plein de joie de vivre et de sympathie. Il m'intriguait tout au plus et je n'avais jamais essayé de le comprendre vraiment.

Aujourd'hui, je commence à réaliser ce qu'il pouvait ressentir ici, bien que je sois arrivé il y a quelques heures seulement.

Je peux me laisser totalement aller, me détendre sans me demander ce qui va me tomber sur la tête prochainement. Pas de factures surprises dans la boîte aux lettres - d'ailleurs il n'y a pas de boîte aux lettres, pas de problèmes avec les différentes administrations, personne pour

déranger le cours de mes pensées. Je dois uniquement m'occuper de manger, de dormir, de me baigner. La vie simplifiée au maximum. Quelque chose d'impensable chez nous, dans le tourbillon de la vie citadine. Cela peut paraître du temps perdu aux yeux de ceux qui vivent à cent à l'heure. Mais ici, je sens mes horloges intérieures se remettre au diapason de celle de la nature. Je veux vivre uniquement dans le présent, sans me soucier de l'avenir. De toutes façons celui-ci est imprévisible et dépend de nombreux facteurs qui nous échappent.

Le futur n'est pas seulement la continuation du présent. Il est une synthèse de ce présent, combiné avec les épreuves que notre destin nous réserve. Il ne sert à rien de tout orienter vers l'image que nous avons de notre futur, car celle-ci n'existera jamais. Il ne reste plus qu'à retrouver le présent que nous avons oublié au cours de notre course folle vers l'illusion.

Vivre dans son passé ou pour le futur sont des erreurs, des égarements de l'homme qui cherche son bonheur à l'extérieur de lui-même.

Le fait de penser qu'il était heureux dans le passé ou qu'il le sera dans le futur qu'il imagine, lui fait oublier le présent.

Ce présent, il le refoule et le remplit de travail, de loisirs, de rencontres, d'habitudes, afin de ne pas se rendre compte qu'il est vide de substance. L'homme est en dissonance avec le temps dans lequel il habite. C'est pour cela que certains penseurs disent qu'il vit dans un monde d'illusion. Non pas que notre monde n'existe pas, mais plutôt parce que l'homme se promène dans les illusions qu'il a créées à l'aide de son imagination, de sorte qu'il en vient à oublier ou ignorer le monde réel qui l'entoure.

De plus, comme des peuples entiers se comportent de la même manière, l'individu rencontre à l'extérieur de lui-même, en plus de sa propre illusion, celle des autres qui est bâtie sur des principes analogues à la sienne.

Dans ce monde d'illusion, j'y ai vécu jusqu'à présent. J'avais construit, par la pensée, un futur dans lequel je serais riche et installé confortablement dans mes habitudes. Cette image me rassurait car elle était exempte de tout imprévu.

Je travaillais donc pour créer cette image et je me rends compte, qu'en réalité, ses chances d'exister étaient dérisoires. Je cherchais à immobiliser le futur par crainte, par angoisse de celui-ci. Et pendant toutes ces années j'avais tous simplement négligé mon bonheur et ma vie. Je vivais uniquement pour rendre heureux un Richard du futur qui, je le sais maintenant, n'existera jamais. Si cela n'est pas une illusion, alors la vérité n'aurait plus le moindre sens.

C'est étrange, pendant que je nage, ces pensées me visitent et repartent sans que j'aie à réfléchir. Je suis passif et ne me pose aucune question ; pourtant ces idées se déroulent en moi dans une atmosphère de lucidité qui m'était inconnue jusqu'à présent.

Je veux faire une pause, arrêter leur flot incessant et profiter de la nature au rythme le plus lent possible. Je veux apprécier chaque brasse lorsque je nage, chaque pas lorsque je marche sur la plage et chaque bouchée pendant les repas. Se reposer le corps, mais surtout la tête ; la nettoyer de toutes les fausses idées et croyances que j'ai accumulées depuis mon enfance. C'est le grand nettoyage

de printemps. Je veux être un homme neuf, un nouveau-né qui doit tout réapprendre, un être vierge de tous concepts. Je sors lentement de l'eau et me dirige vers ma nouvelle demeure. Le soleil chauffe ma peau. Je suis parcouru par de légers frissons, sortes de petites décharges électriques au niveau de l'épiderme. J'ai l'impression de me charger des quatre éléments qui m'entourent. Je suis une batterie vivante branchée sur l'énergie de dame nature.

Je gravis les quatre marches de la terrasse et découvre avec surprise la présence d'un poisson grillé et d'une assiette de riz sur la table.

C'est certainement un présent de bienvenue sur l'île. Eric m'avait prévenu de la grande hospitalité des thaïlandais. Cela me touche d'autant plus que ces dons sont faits dans l'anonymat.

Je regarde tout autour du jardin, mais il n'y a personne. C'est peut-être la jeune thaïlandaise qui m'a apporté des fruits tout à l'heure ?

La baignade m'a ouvert l'appétit. Juste le temps de prendre une douche et me voici à table devant les plats encore chauds.

Quel calme, quelle paix, quel endroit merveilleux. Je verse un peu de sauce poisson et piment sur le riz afin de le parfumer. Le poisson pèse au moins un kilo. Il est d'une espèce voisine de la daurade de chez nous. Sa chair blanche est succulente, surtout lorsqu'elle est arrosée d'un peu de jus de citron vert.

Je ne peux pas le terminer, il est vraiment trop gros. Je suis rassasié.

J'ai remarqué la présence d'un paquet de café sur une étagère. Une tasse sera la bienvenue après le repas. Pendant que je le prépare, j'entends des bruits de pas qui se rapprochent. Une dame d'une cinquantaine d'années, les

cheveux longs, noirs et la peau cuivrée vient me rendre visite. Son sourire amical laisse apparaître une dentition d'un blanc éclatant. Elle joint ses deux mains devant la poitrine et s'incline légèrement en prononçant " sawa di ka ", le bonjour Thaï.

J'imites son geste et elle est ravie de voir que je connais au moins ces quelques mots. Elle rigole et me parle dans sa langue, pensant que je peux comprendre, puis, lorsqu'elle me montre le poisson, je réalise que c'est elle qui me l'a apporté.

Je la remercie en m'inclinant et en prononçant le " kop kun kap " (merci). Puis elle me parle encore, prononce le nom d'Éric et repart avec les assiettes .

La communication s'annonce difficile, mais elle ne semble pas être totalement indispensable. Eric m'avait prévenu que le contact était très facile et très amical malgré la barrière de la langue. Les Thaïlandais sont très agréables, et très serviables. Ils ont l'habitude de mettre l'accent sur les rapports humains ce qui a fait le succès de ce pays comme destination touristique.

On parle souvent du pays du sourire lorsque l'on fait référence à la Thaïlande, et parfois de la terre des hommes libres.

C'est peut-être le seul pays au monde qui n'ait jamais été colonisé ni dominé par un autre peuple; C'est sans doute ce qui fait que l'accueil de l'étranger y soit si chaleureux. Pas l'ombre du racisme dans cette contrée lointaine, mais la fierté d'habiter un pays unique au monde.

Les bouleversements qui s'étaient produits dans la vie de Richard avaient une origine bien précise. Il s'agissait des premiers balbutiements de son âme qui essayait de l'influencer dans une direction qui lui serait profitable.

Il la percevait sous forme d'une petite voix qui lui faisait certaines suggestions. Il avait fini par l'écouter et aller dans son sens, bien qu'il ne sache pas où cela le conduirait. Il sentait qu'il se dirigeait vers la vérité et refusait désormais de se mentir à lui-même.

La plupart des individus qui perçoivent les impulsions de l'âme préfèrent les refouler, les oublier, car ils n'ont pas le courage de faire le bilan de leurs vies.

Ils choisissent de poursuivre leur routine sécurisante qui est en fait la voie du moindre effort. Ils peuvent continuer dans ce sens pendant longtemps ; mais un jour, le destin se chargera d'ébranler la vie de ceux qui croupissent dans leurs habitudes, car l'âme n'arrive plus à évoluer dans des conditions aussi limitées.

Alors l'homme sera en proie à de nombreuses souffrances qui cesseront aussitôt qu'il aura pris les résolutions nécessaires afin de changer de vie. Il devra alors réapprendre à écouter son âme qui connaît très bien le meilleur chemin à suivre pour lui.

Chapitre II

Une semaine s'est écoulée depuis mon arrivée sur l'île de Kho Dao. J'observe attentivement tous les changements qui se produisent en moi et prends des notes chaque jour.

Je commence à m'organiser et à connaître mes voisins. Tous sont très aimables et serviables et il m'arrive parfois de partager leur repas qui se compose essentiellement de poisson, de riz et de fruits.

C'est la première fois que je vis avec si peu d'argent, tout juste quelques francs par jour et cela me donne un sentiment de liberté et d'indépendance. Chez nous, tout s'achète, tout se paye, alors qu'ici la nature est généreuse, elle me donne poisson et fruits. Les seules choses que j'achète à l'épicerie sont café, sucre, huile et riz.

Je pourrais vivre des années ici sans avoir besoin de travailler. J'en viens à reconsidérer la place que doit occuper le travail dans une vie équilibrée. Il n'est pas normal de passer quarante ans de sa vie à travailler et vingt ans à étudier afin d'être capable de trouver un emploi.

Il y a ici quelque chose qui m'échappe. Doit-on travailler pour vivre ou vivre pour travailler. L'homme est-il seulement une bête de somme qui n'a pas le droit de voguer où bon lui semble ?

Je me dis, en regardant l'organisation de la fourmilière que représente notre société, que si Dieu a créé l'homme afin qu'il vive dans de telles conditions, il était alors dépourvu d'imagination. Comme ce ne devait pas être le cas, j'en conclus donc que les hommes se sont égarés dans le labyrinthe de l'illusion...

Ce matin, je me suis levé vers sept heures comme d'habitude. Je suis parti nager afin de me dynamiser et ça m'a fait un bien immense. Après cela j'ai pris une douche

fraîche suivie d'un petit déjeuner, composé de café et de fruits.

J'ai remarqué, qu'après cet exercice, je suis chaque fois dans un état de calme intense. Je n'éprouve plus le besoin de penser et je peux demeurer assis sur la terrasse, pendant une heure, comme hypnotisé par la nature qui m'entoure.

J'ai aussi l'impression de percevoir plus intensément le monde extérieur, non plus par mes sens, mais de l'intérieur de moi-même.

La nature semble se déverser en moi.

Elle me visite, me calme, m'apaise, me nettoie de mon passé et des problèmes qui y sont toujours accrochés.

Si à ce moment là, je me pose une seule question concernant l'orientation que doit prendre ma vie, alors la petite voix se fait entendre clairement. Elle ne prononce pas de phrases mais me donne des idées abstraites que je dois transformer en une forme concrète en utilisant mon mental. C'est comme si une bulle remplie d'idées entrait en moi, explosait et laissait son contenu dans mon cerveau. Après cela, c'est à moi de faire le tri et d'en retirer les réponses utiles.

C'est une sensation assez étrange et difficile à décrire, mais il découle de cette expérience une force et une conviction inébranlable d'avoir touché la vérité de près.

Parmi tous les livres que j'avais lus sur la spiritualité, aucun ne parlait de ce type d'expérience. Cela me paraissait d'autant plus étrange que ce que j'appelais la petite voix intérieure, était en fait la manifestation de mon âme.

Pourtant, beaucoup d'ouvrages parlaient de l'âme de l'homme, mais c'était la plupart du temps sous forme de théories et le lecteur restait bien souvent sur sa faim.

Toutes les religions et philosophies orientales faisaient allusion à l'existence de l'âme en chacun de nous, mais

jamais aucun écrit, qui m'était tombé sous les yeux, n'enseignait la manière de rentrer en contact avec cette essence de nous-même. De plus, je n'avais jamais lu le récit d'expériences et de sensations qui découlaient de ce contact.

J'en viens à me poser la question de savoir si ceux qui écrivent les ouvrages touchant le domaine de l'âme, ne font pas que répéter des théories qu'ils ont entendues ou qu'ils ont lues sans en avoir fait l'expérience consciente.

Et puis il y a aussi la méditation. Tout le monde en parle et personne n'a jamais pu me décrire l'attitude intérieure à adopter pendant sa pratique. En général, on doit s'asseoir en tailleur, fermer les yeux et se relaxer. Et après, que doit-il se passer ?

Tout le monde, semble-t-il, est expert en l'art de méditer. Lorsque l'on entend ces étudiants du mysticisme s'exprimer à propos de leurs expériences dans ce domaine, on peut penser qu'ils sont très intimes avec les dieux, tant leurs récits sont riches et variés.

Moi qui les écoutais, je me disais que je n'étais peut-être pas très doué et qu'il fallait que je m'arme de patience, que je persévère et que moi aussi, plus tard, j'aurai accès à ces contacts.

En fait, je devais m'apercevoir que ces gens étaient plus efficaces dans l'art de manier la parole que dans celui de voyager sur le plan de l'âme. Et moi, un peu trop naïf, j'avais cru à leurs divagations.

Aujourd'hui, je sais, sans l'avoir recherché, ce qu'est la méditation. Je dis sans l'avoir recherché car j'y suis tombé dessus par hasard.

En fait, il ne fallait pas essayer de « faire », mais seulement rester le plus passif possible, dans un endroit où la nature

est restée pure, un lieu qui n'est pas encore souillé par les pensées négatives des hommes et qui ressemble à cette île.

Alors, ayant retrouvé la paix de l'esprit, la nature m'aide, par sa bonté, sa douceur et sa bienveillance maternelle à rentrer en contact avec mon âme, et cela sans le moindre acte volontaire de ma part.

Je réalise que ma volonté était un obstacle à ce contact et que toutes tentatives dirigées par celle-ci ne pouvait atteindre son but.

Il faut, pour accéder à l'état de méditation, être complètement passif, faire une totale abstraction de sa personnalité, s'oublier simplement. A ce moment-là, la nature agit sur nous, nous emplit de sa pure substance, et l'âme peut alors se manifester.

Le corps s'abandonne à l'âme, il se soumet à son essence.

Le mot qui se rapprocherait le plus de l'état d'esprit nécessaire, serait « contemplation » plutôt que méditation.

Que de temps perdu à chercher dans toutes les directions ce qui est si facilement accessible !

J'ai appris ici une grande leçon et je sens que ce n'est que la première d'une grande série.

J'ai compris, en une semaine, ce que j'ai recherché pendant près de six ans dans des tas de livres spécialisés sans jamais rien trouver. J'en viens à me demander si l'on a vraiment besoin d'un guide ou d'une école pour comprendre ce qui réside déjà en soi. Peut-être que le fait de rechercher la vérité en groupe ne fait que nous égarer davantage et nous éloigner de celle-ci.

Je commence à comprendre pourquoi l'ermite a besoin de s'isoler, pourquoi les prophètes font un séjour prolongé dans le désert avant d'entamer leurs missions.

Je rigole tout seul de mes conclusions, de mes réflexions. Mon pauvre Richard, me dis-je, si tu continues comme cela, tu vas finir ta vie dans un monastère !

C'est vrai qu'il faut garder les pieds sur terre, je n'ai ni l'âme d'un moine ni celle d'un ermite, j'aime bien trop la vie.

Je m'empresse de noter toutes mes idées afin de les relire plus tard, mais aussi pour en conserver le fil conducteur.

La visite de la jeune fille me tire de mes réflexions. Je sais maintenant qu'elle s'appelle Noï et qu'elle habite avec ses parents et ses deux sœurs, trois maisons plus loin.

Il faut absolument que j'aille à la ville pour trouver une méthode de Thaï. Sans cela, impossible de communiquer.

Noï m'apporte aujourd'hui du thé. Elle s'assied avec moi sur la terrasse et nous le dégustons ensemble. Elle me fixe souvent et sourit. Son regard est droit, franc et j'ai du mal à le soutenir. Cela me gêne. Elle doit avoir une vingtaine d'années, elle est merveilleusement belle.

Calme toi Richard, il ne faut surtout pas t'attirer des ennuis avec les gens du village. Tu ne connais pas encore les coutumes de ce pays, il vaut mieux être prudent.

Alors j'évite son regard pour ne pas succomber davantage à son charme.

Puis elle repart comme elle est venue, laissant un grand vide derrière elle.

Je relis mes dernières notes et me dis que je suis loin de la méditation dans laquelle j'étais plongé avant son arrivée.

Mon cœur bat la chamade. J'adore lorsqu'elle prononce mon nom, c'est à mourir de rire. Elle dit " Licha " car elle ne sait pas prononcer la lettre R.

Je ne peux m'empêcher de penser à Adam et Eve et me dis que si Eve était aussi jolie que Noï, il fut normal que ce pauvre Adam ait succombé.

Je me sers une deuxième tasse de thé. Il est très parfumé et je le déguste sans pouvoir oublier l'image de cette beauté des îles.

Il faut absolument que j'apprenne le Thaï. Cet après midi, je me rendrai à Tran ; Il doit bien y avoir une librairie qui vend des méthodes français-thaï ou Anglais-thaï.

Sans connaître la langue, il est impossible de bien comprendre les coutumes d'un pays. J'ai du temps devant moi, alors autant en utiliser une partie pour les étudier. J'ai envie de bien m'intégrer dans cette île paradisiaque.

C'est à ce moment là que la petite voix se fait entendre clairement : « Es-tu sûr que tu veuilles apprendre cette langue pour t'intégrer dans l'île ? Ta motivation principale ne s'appellerait-elle pas Noï » ?

J'éclate de rire. Je crois que la partie de moi qui s'exprime ne le fait pas uniquement dans les moments de méditation. Il va falloir vivre en accord avec elle. Il me sera de plus en plus difficile de tricher avec moi-même. Impossible, avec un tel associé de camoufler la motivation d'une action.

Je suis condamné, si je persévère dans cette voie, à assumer mes actes. On ne peut-être à la fois conscient et irresponsable.

Les jours et les semaines s'écoulaient. Richard s'intégrait progressivement à la vie du village. Il consacrait une heure par jour à étudier le Thaï dans le livre qu'il avait acheté à Tran. Ses progrès, au début, étaient très lents à cause des cinq tonalités différentes que comportait la langue. Chaque mot, prononcé sur une de ces tonalités avait une signification particulière. Ainsi, l'expression « Kao » voulait dire suivant l'accent, le riz, le chiffre neuf, il, le verbe rentrer et la couleur blanche. Si l'on rajoutait à tout cela, la forme longue et courte, on comprendra alors les

difficultés que pouvait rencontrer le débutant lorsqu'il commençait à communiquer.

Heureusement, les Thaïs étaient très tolérants et ils allaient s'adapter progressivement à l'accent de Richard; Cependant, il ne pouvait éviter les éclats de rire répétés, lorsqu'il essayait de mettre en pratique la dernière leçon apprise.

Cela aurait pu le décourager, mais il savait bien que ces gens riaient pour un rien et que ce n'était pas du tout pour se moquer de lui. La plaisanterie, dans ce pays se rencontrait tout au long de la journée et tout le monde y participait. Cela permettait de vivre dans une bonne humeur quasi permanente.

Le temps passe si vite lorsque l'on est bien. Voila déjà six semaines que je suis arrivé. Je regarde le chemin parcouru et constate les transformations qui se sont opérées en moi.

Je ne suis plus le même que lorsque je vivais en France. Mon physique se transforme progressivement. La natation pratiquée régulièrement et une alimentation saine me construisent un corps solide et équilibré. J'ai perdu une bonne partie de la graisse qui s'était déposée à la longue sur ma paroi abdominale. Mes épaules se sont élargies, mes bras et mes jambes se sont musclés.

Mon visage s'est détendu, il a perdu cet air sérieux que lui donnaient les tensions et les problèmes liés à mon ancienne vie. J'ai l'impression d'avoir quinze ans, à cause de cette insouciance que j'ai retrouvée. Faut dire qu'ici, tout est favorable à la détente et au bien être, et qu'il n'y a pas l'ombre d'un problème à l'horizon.

Certains pourraient dire que ce n'est pas la vraie vie, que je fuis les réalités et les soucis, et qu'il ne s'agit là que de vacances prolongées.

A ceux-là, je répondrais que Dieu a créé la nature et l'homme a créé les problèmes

Pourquoi « la vraie vie », comme ils disent, devrait-elle être remplie obligatoirement de soucis ?

Notre existence est le résultat de nos actions passées. Elle est ce que nous en faisons, soit un enfer soit un paradis. L'homme est libre de vivre dans un de ces deux mondes. Il le choisit plus ou moins consciemment. Par contre, il est très mal vu, dans nos sociétés occidentales, de vivre selon des critères différents de ceux de la communauté.

Celui qui est marginal devra être très robuste pour ne pas subir l'effet d'attraction qui tente de le ramener dans le monde standardisé.

Son indépendance devra être préservée avec une profonde conviction et une puissante détermination. Il devra toujours garder confiance en lui et en ce qu'il ressent intérieurement. Lorsque je recherche l'origine de la grande majorité des souffrances que subit l'occidental, je me rends compte qu'elles ont deux causes principales.

Il y a d'abord les problèmes et les tensions liés à l'acquisition de biens matériels, puis il y a ceux qui découlent de la conservation et de la peur de perdre ces mêmes biens.

Les soucis liés à l'acquisition, sont les nombreux crédits que l'individu contracte et qu'il faut assumer jusqu'au bout : crédits de la maison, de la voiture, de la piscine etc....

Quant aux soucis qui découlent de la peur de perdre ces mêmes biens, ils sont nombreux et correspondent aux charges importantes qui pèsent sur chaque famille et qui se manifestent par les nombreuses factures que l'on découvre avec surprise dans sa boîte aux lettres.

A ce moment-là, nous avons l'impression que l'on veut nous arracher tout ce que nous avons construit et acheté à la sueur de notre front.

Il en découle, la plupart du temps, un sentiment permanent d'angoisse et de paranoïa.

Si les hommes lâchaient progressivement prise sur le matérialisme, la plus grande partie de leurs problèmes disparaîtraient.

Lorsqu'il se met à pleuvoir, nous avons tous le réflexe de nous mettre à l'abri. Si quelqu'un nous disait à ce moment-là que nous fuyons les réalités de la vie et que s'abriter constitue un refus d'affronter la pluie, nous lui ririons au nez.

Alors pourquoi ne pas se mettre à l'abri des orages de la vie, pourquoi ne pas se préserver ?

Nous devons exploiter notre instinct de conservation. Peu importe les critiques, il ne faut surtout pas se culpabiliser de vivre une vie heureuse.

Il m'a fallu sortir du système pour comprendre tout cela. J'aurais pu continuer ma vie dans le même sens, pendant encore de nombreuses années et ne m'apercevoir de rien. Nous nous habituons aux problèmes qui nous assaillent, ou plutôt nous pensons qu'ils font partie intégrante de l'existence.

Parfois le doute s'installe, nous protestons et avons envie de nous révolter. Mais bien vite notre entourage se charge de nous convaincre, « que l'on ne peut faire autrement, que l'on traverse une crise économique et que la vie est difficile pour tout le monde etc. »

En bref : « tais-toi et travaille, tu n'as pas le choix ».

Ils sont des millions à se faire piéger de la sorte, à vivre comme des automates, à poursuivre des buts qui ne sont pas les leurs. Ils ne savent pas qu'il y a d'autres manières

de vivre qui leur correspondraient davantage, que l'existence peut parfois être merveilleuse et que le bonheur existe.

J'ai envie de leur crier ma joie, de leur expliquer qu'il y a un petit coin de paradis sur cette terre qui attend chacun d'eux. Qu'ils doivent le chercher mais d'abord en rêver ! Si je pouvais leur envoyer à tous, des photos de mon île ainsi que mes réflexions, ça leur donnerait certainement des idées.

- Pourquoi ne le ferais-tu pas ? me conseille ma petite voix intérieure.

La nature de cette perception est confuse, un peu emmêlée ou plutôt mal définie. Je relis la dernière phrase de mon livre de bord. J'en conserve les mots photos, réflexions, envoyer, donner des idées. Cela voudrait dire que je pourrais écrire des articles dans certaines revues de voyage ou un livre comportant le récit de mon aventure, avec de nombreuses photos, afin de faire connaître mon expérience.

J'ai emporté avec moi mon appareil photo. Il permet de réaliser un travail d'excellente qualité. Quant aux textes, je me servais de mon journal de bord.

Pourquoi pas ? Tout est possible, mais alors plus tard, beaucoup plus tard. Je ne me sens pas encore les capacités d'entreprendre une telle tâche.

C'est vrai que l'idée est séduisante, mais je ne m'en sens pas tellement capable. J'ai quitté l'école à l'âge de seize ans et n'ai reçu qu'un enseignement très limité en Français. Ma petite voix, à qui je ne peux pas mentir et qui me connaît certainement mieux que je ne me connais moi-même, se manifeste à nouveau.

- Tu es capable de faire d'excellentes photos. Tu as suffisamment de pratique dans ce domaine et tu n'as jamais

cessé de lire depuis que tu as quitté l'école. Alors arrête de te raconter des histoires, si tu veux, tu peux.

D'accord, alors plus tard, beaucoup plus tard. Pour le moment, je me contenterai de faire des photos et d'écrire mes réflexions au fil des jours.

- C'est exactement ça, continue-t-elle, qui te demande de faire autre chose ?

Impossible de fuir une situation à laquelle je peux faire face. Il y a des moments où je regrette d'avoir éveillé cette partie de moi-même.

Je retourne tout ça dans ma tête et me dis que cela fait trop de choses à admettre à la fois.

J'en arrive à la conclusion que je ne me forcerai pas à exécuter un travail que je ne sens pas encore possible. Je me satisferai d'un brouillon pour l'instant et des photos qui m'inspireront. Après, plus tard, nous verrons.

Je range rapidement mon cahier et ressort avec mon masque de plongée et les palmes. J'ai décidé d'aller pêcher des coquillages qui sont en abondance autour de l'île. Ils constitueront, avec le riz et les fruits, les deux repas d'aujourd'hui.

Je marche sur la plage en direction de la pointe formée de rochers. C'est à cet endroit que les moules et les huîtres sont les plus nombreuses. Je suis encore dans mes pensées lorsque je passe près de la maison de Noï. Une voix se fait alors entendre « Paï naï » ? Ce qui se traduit par : où vas-tu ?

Je me retourne et aperçois Noï, assise avec sa mère en haut des marches de leur maison. Elles sourient toutes les deux. Comme je ne sais pas encore dire en Thaï, « je vais pêcher des coquillages », j'utilise alors les mots que je connais « Pom paï len nam » Je vais me baigner, ou plutôt, traduit mot à mot, je vais jouer dans l'eau.

« Paï doué » répond Noï, ce qui signifie : j’y vais aussi. Je n’ai pas le temps de donner mon avis qu’elle marche déjà près de moi. Sa mère rit en nous voyant partir ensemble et moi mon cœur commence à s’emballer.

Je ne suis en général pas timide, mais là, je n’arrive pas à articuler le moindre mot.

Je me contente de la regarder par moments et de lui sourire. Noï rentre la première dans l’eau. Elle a gardé son tee-shirt blanc et son large short. Elle met son masque et nage vers le large. Avec mes palmes, je n’ai aucun mal à la rattraper. Nous contournons la pointe rocheuse et nous retrouvons au milieu d’une nuée de poissons multicolores de toutes les tailles.

Il y a les tous petits, noir rayé de blanc, puis ceux tous plats qui sont zébrés de noir et de jaune. Ce sont de loin les plus nombreux. A deux ou trois mètres de profondeur se trouvent les poissons perroquet.

Ils sont de véritables arcs-en-ciel vivants et se laissent approcher lorsque l’on ne fait pas de mouvements brusques. Les plus gros mesurent cinquante à soixante centimètres de long.

Puis il y a les poissons trompette et quelques petits barracudas qui se déplacent en banc.

Noï me tape sur l’épaule et me montre un poisson coffre de près d’un mètre de long. Il n’est pas effrayé par notre présence et nage lentement.

Le décor est magique et grouille de vie. Les coraux sont nombreux et de couleurs variées.

Il y a ceux en branches, ceux en forme de grandes fleurs plates, d’autres qui ressemblent à des amphores et certains qui rappellent les circonvolutions du cerveau humain. Tout est couleurs, tout est vie, tout est beauté.

Noï joue comme une gamine. Elle monte sur mon dos et se laisse porter. Puis elle descend à plusieurs mètres de profondeur et remonte avec un coquillage nacré de couleur rose et blanche de quinze centimètres de diamètre. Elle me fait signe qu'il est pour moi et je le mets aussitôt dans le filet qui est accroché à ma taille.

Les huîtres jonchent le sol, elles sont toutes aussi grosses que ma main. Je les décolle des rochers auxquels elles se sont fixées, avec mon couteau de plongée. Les moules, elles, pendent par grappes des rochers. Elles sont énormes par rapport à celles que l'on trouve chez nous, et bicolores, noires et vertes, d'un vert presque fluorescent.

Nous avons vite fait d'en remplir le filet qui devient maintenant difficile à charrier.

Je fais signe à Noï que le ramassage est terminé et que je sors de l'eau et elle approuve de la tête. Lorsque j'arrive sur la plage, je me retourne après avoir déposé les coquillages et remarque qu'elle n'est plus derrière moi. Je regarde vers le large : personne. Je m'apprête à repartir vers notre lieu de pêche, lorsqu'elle réapparaît toute fière, avec une langouste énorme qu'elle tend au-dessus de sa tête en criant de joie. Puis elle vient près de moi et dit : « Ton yen kin doué kan ». C'est à dire : ce soir, on la mangera ensemble.

Puis, nous rentrons chargés de notre pêche miraculeuse. Arrivés devant chez elle, sa mère est toujours là. Elle est accroupie et pile du piment avec des légumes. Elle rigole en nous voyant et prononce des phrases que je ne comprends pas. Peu importe, je lui souris et lui donne la moitié des coquillages. Elle me remercie et disparaît quelques secondes pour revenir avec une grappe de noix de coco vertes, qu'elle m'offre gentiment.

Je prends congé avec le Bye Bye international et regarde Noï un instant, comme pour m'imprégner davantage de son image. Ses habits mouillés collent à sa peau et laissent deviner une merveilleuse silhouette. Je dois faire un énorme effort de volonté pour détourner mon regard et prendre le chemin du bungalow.

-Prends garde Richard, me dis-je alors, tu es en train de succomber à son charme.

Je demeure le reste de l'après-midi sur la terrasse, la tête pleine d'images et de souvenirs de cette petite heure que nous avons passée ensemble.

J'essaye d'interroger ma petite voix intérieure afin de savoir ce que je dois faire. Si je me laisse emporter par mes sentiments, j'ai bien peur que cela m'attire des ennuis. Les Thaïlandais sont très gentils, mais ils ont le sang chaud comme les latins et je ne sais pas quelle serait leur réaction si je venais à séduire une fille du village.

Donc, j'interroge ma petite voix intérieure qui semble savoir tout bien mieux que moi, mais elle ne daigne pas me répondre aujourd'hui. Il ne semble pas y avoir d'abonné au numéro que je demande.

Je suis seul avec mon problème et me dis que je ne pourrai pas résister bien longtemps au charme d'une telle créature.

Quand je pense que je suis venu ici pour faire le point sur ma vie afin de mieux me connaître !

Le fait de tomber amoureux risque fort de perturber ma recherche intérieure et de focaliser toute mon attention sur la belle Noï.

Cela me chagrine quelque peu.

Et la petite voix qui reste silencieuse. Jamais là lorsque l'on a besoin d'elle celle-là.

J'ai hâte d'être à ce soir et j'appréhende à la fois. Je suis tiraillé dans deux directions, encore un conflit intérieur.

- « Licha, Licha ! »

Je sursaute, il fait nuit, je me suis endormi, Noï est debout devant moi.

- « Licha, kun lap maï ? » dit-elle, c'est à dire : Richard tu dors ?

Je suis dans le brouillard, je plane complètement. Une douche fraîche me remettra les idées en place.

-« Pom paï am nam ». C'est à dire : je vais prendre une douche.

Le repas est prêt. Noï a préparé les coquillages avec une sauce piment, ail, citron vert et diverses épices. Un véritable délice quoique très pimentée.

De mon côté, j'ai fait cuire la langouste au barbecue. Une fois la cuisson terminée, je l'ai ouverte en deux dans le sens de la longueur et arrosée d'une préparation à base de lait de coco, de sauce de poisson et de citron vert, cela à plusieurs reprises, tout en la laissant sur le feu.

Le résultat est digne d'un grand chef cuisinier. La chair est tendre et ne s'est pas desséchée. La saveur est délicieuse et parfumée.

Le repas se fait dans le silence, et les échanges de regards et de sourires sont nombreux. La soirée est d'une grande douceur, une légère brise nous rafraîchit et éloigne les moustiques.

Les grillons, crapauds, grenouilles et oiseaux de nuit composent une véritable cacophonie.

Les nuits tropicales sont vraiment magiques, et celle-ci bien plus que les autres. Nous n'avons pas échangé plus de trois phrases au cours du repas. Il est des silences désagréables et d'autres dans lesquels se tissent des liens invisibles. Ce silence-là est des plus agréables, des plus merveilleux. La communication se fait aux travers de nos

yeux, de nos respirations : c'est comme si nous étions dans les bras l'un de l'autre.

Puis elle décide de m'apprendre le Thaï et commence ma première leçon.

-« Tchan lak kun »: Je t'aime.

Je ne sais pas si c'est le thème de la leçon ou une déclaration d'amour ?

Je lui réponds « Pom lak kun doué » je t'aime aussi et elle éclate de rire.

Les plaisanteries durent encore une heure, et la voilà déjà qui s'incline avec le bonsoir traditionnel. Puis elle s'approche de moi, prend ma main dans les siennes, la serre très fort pendant un long moment, en me fixant droit dans les yeux et disparaît, laissant un grand vide derrière elle.

Je reste assis sur la terrasse, dans mon fauteuil en rotin favori, face à la mer. La lune est dans son premier quartier, elle descend lentement sur l'horizon. Elle donne à la mer de merveilleux reflets argentés. Elle me tient compagnie encore quelques instants avant de disparaître, elle aussi. Je demeure ainsi immobile, contemplant la voûte céleste et me dis que je vais avoir du mal à dormir cette nuit.

Je revois son sourire, son visage, ses longs cheveux. Je sens son parfum, la chaleur de ses mains, sa présence invisible.

Que dois-je donc faire ? Ai-je au moins le choix ? Je suis comme aspiré par un futur qui doit absolument se produire. Les événements dépassent le domaine du raisonnement, de la logique.

Mon cœur s'exprime et se dirige vers ce qu'il désire, sans se soucier des doutes et des angoisses que mon mental lui transmet.

Il est le maître de la situation, c'est lui qui décide et rien ne peut entraver ses désirs et ses projets.

Cela voudrait dire que l'amour, car il s'agit bien là d'amour, est toujours prioritaire et que le mental n'a aucun pouvoir sur lui. Il est le maître des lieux, il est le destin, l'inévitable, et peut-être bien ce qu'il doit nous arriver de mieux dans la vie. Mais je ne veux pas confondre l'amour et la passion. Cette dernière est fougueuse, impatiente, active, puissante, aveugle. Pour moi, ce que je ressens dépasse cet aspect instinctif de l'amour.

Il se manifeste en moi comme une boule de feu présent au niveau de ma poitrine et qui rayonne, rayonne jusqu'à emplir l'univers. Il ne s'agit pas là d'un sentiment, mais de quelque chose de plus grand, qui s'exprime à travers moi.

Il n'y a pas, d'un côté, mon amour pour Noï et de l'autre, tous les différents amours de la vie, mais uniquement cet Amour Universel qui s'exprime entre nous.

Je connaissais de nombreux ouvrages qui parlaient parfois de l'Amour Universel, mais je n'avais eu de celui-ci qu'une compréhension intellectuelle.

Il ne peut être approché par le raisonnement, mais uniquement par l'expérience. Une fois qu'il aura été ressenti une seule fois, il ne pourra plus repartir, tout au plus s'assoupir. Il demeurera en nous pour la vie et essayera de s'exprimer en de nombreuses occasions.

Mes pensées se calment tout à coup, je n'analyse plus rien, je contemple seulement la mer. Une grande paix m'envahit, ainsi qu'un grand optimisme pour l'avenir.

Ce n'est plus la peine de chercher des solutions pour des problèmes qui ne se posent pas encore. « Fais confiance à la vie et à ton destin », me dit simplement la petite voix intérieure

- Te revoilà toi, où étais-tu passée ?

- « J'étais toujours là me dit-elle, mais tu m'empêchais de m'exprimer, tellement tu réfléchissais. Lorsque tu veux que je te parle, il faut que tu fasses le silence en toi ».

Les jours se succèdent rapidement; Il est vrai que je suis ici dans un monde où la notion du temps diffère de celle des pays occidentaux.

Je me dis parfois, qu'à la vitesse où défilent les semaines, je risque de me réveiller, un matin, dans le corps d'un vieillard, sans avoir réalisé les années écoulées. Une vie, c'est tellement court, surtout sous ces latitudes où elle se déroule avec grande douceur.

Noï et moi passons la plus grande partie de nos journées ensemble. Nous nous baignons, nageons, pêchons et chahutons tout au long de celles-ci. Le soir, nous prenons notre repas à mon bungalow, puis elle s'esquive, comme toujours vers dix heures du soir.

Je n'ai alors qu'une hâte, c'est de m'endormir, car alors je n'ai plus conscience d'être privé de sa présence.

Ce soir est pourtant différent des autres. Elle s'est faite très belle, je devrais dire encore plus belle. Elle est particulièrement tendre et proche de moi tout au long du repas et me donne de nombreux « om noï », ce qui signifie mot à mot, « petites aspirations », qui sont l'équivalent des bisous de chez nous.

Elle pose alors ses lèvres sur une de mes joues et son nez proche du mien inspire profondément.

Pendant ce temps, je lui caresse le dos, et c'est la première fois qu'elle n'enlève pas ma main. Je n'ose espérer qu'elle reste avec moi ce soir, de peur d'être encore une fois déçu.

Je sais qu'il faut un certain temps, dans ce pays, avant qu'une femme se donne à son fiancé ou son ami.

A la fin du repas, elle me dit qu'elle a froid et m'entraîne à l'intérieur. Elle met une cassette sur le poste stéréo qu'elle a amené, et nous sommes bientôt bercés par les douces chansons d'amour de sa chanteuse préférée.

Puis elle disparaît dans la salle de bain où je l'entends prendre une douche. Je suis allongé sur le lit, incapable de penser à quoique ce soit.

Les cinq minutes qu'elle y passe me paraissent une éternité. Elle réapparaît enfin, enveloppée dans une serviette blanche, et éteint la lumière.

Elle s'approche lentement de moi, me caresse, m'embrasse et colle son corps tiède contre le mien. Sa peau est douce comme du velours, ses cheveux tombent sur mon visage, son parfum m'enivre. Je perds la notion du temps, de l'espace. Je sombre dans un état de bonheur indescriptible. Le fait d'avoir désiré cet instant depuis si longtemps lui donne un aspect sacré.

La nuit nous emporte dans un tourbillon d'amour, de sensualité et de tendresse.

Noï était rentrée chez elle vers sept heures du matin laissant Richard dormir paisiblement.

Lorsque celui-ci se réveilla, il fut pris d'une angoisse. Il se leva, se prépara un café et partit le déguster sur la terrasse.

Il avait l'impression que le père de Noï allait débarquer d'un moment à l'autre, la machette à la main, pour lui demander des comptes.

Il passa toute la matinée à composer en Thaï des phrases qui pourraient justifier la situation. Il regardait souvent dans la direction de chez elle et se préparait à toutes éventualités. Lorsque arriva midi, ses peurs commencèrent à faiblir et il fut presque complètement rassuré, une heure plus tard, lorsque Noï revint avec le repas qu'elle avait

préparé. Alors Richard, la prenant dans ses bras lui posa la question : « mi pana maï » : y a-t-il un problème ?

La réponse de Noï chassa définitivement ses craintes. « mi tamaï » ? : Pourquoi y en aurait-il ?

Noï et Richard ne pouvaient plus rester l'un sans l'autre. Ils passaient toutes les journées et les nuits ensemble. Noï s'absentait parfois pour aider sa mère à préparer le repas, et revenait aussitôt quelle avait terminé. Il n'y avait aucune ombre à leur idylle.

Ce matin nous dormions encore lorsque quelqu'un vient frapper à la porte. Je regarde le réveil, à peine sept heure dix. Nous nous habillons rapidement et mon estomac se serre pendant que j'ouvre la porte.

Les parents de Noï sont là, devant moi. Cette situation me met mal à l'aise. Pourtant, ils sont tous les deux souriants.

Ils parlent un moment avec Noï, un moment interminable durant lequel je n'arrive à saisir que quelques bribes de phrases. Je reconnais les mots cérémonie, moine, demain.

Noï me résume leur discussion. Je suis semble-t-il, invité demain à une fête dans la maison de Noï. Il y aura un moine présent, sans doute un ami de la famille. Elle me demande si je suis d'accord pour venir et semble très heureuse lorsque j'accepte. Puis elle me repose une deuxième fois la question et je lui confirme qu'il n'y a aucun problème et que je serais là à l'heure prévue.

Ses parents rigolent, ils semblent très heureux que je vienne. Son père, en partant me tape amicalement sur l'épaule.

Noï me serre très fort dans ses bras dès que je referme la porte. Il semble que quelque chose m'échappe, mais cela

n'a aucune importance. Je suis soulagé de constater que ses parents ne s'opposent pas à notre relation amoureuse.

Aujourd'hui est le jour de la fête. Noï est partie très tôt pour aider aux préparatifs.

Comme je n'arrive plus à dormir, je me lève et prépare du café. Le réveil indique 7 heures trente, ce qui me laisse plusieurs heures devant moi. Je m'installe sur la terrasse avec la cafetière et une assiette de fruits. J'ouvre mon journal de bord, que j'ai négligé depuis plusieurs jours, afin de noter les moments importants de la semaine.

Quelque chose s'est passé en moi depuis que je vis avec Noï. Une sorte de déclic s'est opéré, ouvrant la porte à une sensibilité ou plutôt une sensibilité que je ne me connaissais pas.

Des tas de pensées nouvelles me traversent ou m'habitent maintenant. J'ai envie d'écrire des poèmes, des chansons, des textes qui refléteraient mon état intérieur. Ma joie de vivre est dix fois plus grande qu'il y a seulement une semaine. Elle n'est pas une forme d'euphorie nouvelle, mais plutôt quelque chose qui grandit en moi et qui veut s'exprimer d'avantage.

Une note vibre en moi et, par effet de résonance, en fait vibrer de nombreuses autres qui sont sur des octaves différents.

Cela n'a rien à voir avec l'amour qui existe souvent entre deux être et qui les rend un peu « bêtes. »

Nous nous sommes rencontrés sur un plan différent. C'est comme si nous nous connaissions depuis toujours. Richard sans Noï et Noï sans Richard, cela ne peut exister.

Ma lucidité a augmenté dans beaucoup de domaines. Je suis clair dans ma tête et suis capable de dénouer chaque pensée l'une de l'autre. La confusion naît souvent de leur

mélange, et celui qui n'a pas la possibilité de voir chacune d'elle séparément, se trouve emmêlé dans des tas de conflits intérieurs.

Je ne pensais pas qu'une relation amoureuse pouvait déclencher une augmentation de la sensibilité intérieure. La sexualité, est un grand mystère. Elle peut être magique lorsqu'elle s'exprime au travers de l'amour véritable. Personne n'a jamais écrit, du moins je le suppose, quelque chose de sérieux sur le rapport ou le lien qui peut exister entre la sexualité et la spiritualité.

Nos religions considèrent la sexualité comme quelque chose de répugnant, et notre culture n'a jamais cessé de ternir son image.

Pourtant, je sais maintenant qu'il s'agit là d'une des expressions de l'Amour Universel et peut-être l'une des clés qui peut faire sortir l'individu de la bulle d'égoïsme dans laquelle il s'enferme chaque jour davantage. Mais je parle là de l'amour qui s'exprime à travers le sexe et non pas la perpétuelle recherche du plaisir physique avec n'importe quel partenaire.

En y repensant, il y a bien, en Orient, une recherche spirituelle qui a un lien avec l'énergie sexuelle. Il s'agit du Tantra yoga. Ceux qui pratiquent cette forme de yoga doivent maîtriser l'énergie sexuelle pendant une longue période pour la sublimer. J'avais lu qu'une telle énergie, contenue pendant longtemps, pouvait, au moment de l'acte d'amour, éveiller une certaine perception intérieure, pouvant parfois aller jusqu'à l'illumination.

Dans notre cas, ou plutôt dans le mien, car je ne peux pas totalement savoir ce que ressent Noï, il semble que ce soit ce phénomène qui se manifeste, sans atteindre cependant l'illumination.

Je sais que certains de mes amis me diraient que je me pose trop de questions et que je ferais mieux de prendre simplement la vie comme elle vient. En fait, je ne me pose pas du tout trop de questions, j'essaye simplement de définir une sensibilité intérieure.

Tout cela pour mieux la comprendre et remonter petit à petit à sa source. Cela ne m'empêche pas de prendre la vie comme elle vient, au jour le jour. Je ne peux être que dans la bonne direction, car au fur et à mesure que j'avance dans ce sens, mes pensées se clarifient davantage, j'ai une version du monde de plus en plus précise et je ne m'en trouve que plus équilibré, plus calme et plus heureux.

Si au contraire, je ressassais des tas de questions dans ma tête, sans trouver de réponses, je serais alors fatigué mentalement et physiquement, le pessimisme gagnerait du terrain de jour en jour et l'agitation intellectuelle serait quasi permanente.

Je continuerai donc à tirer ce fil d'Ariane avec une immense curiosité et une grande avidité de connaissance.

Les transformations de ma personne qui découlent du peu de chemin que j'ai parcouru, laissent à supposer qu'il y ait un monde immense à découvrir à l'intérieur de chacun de nous. Celui qui n'a entrevu ce monde qu'une seule fois, et cela uniquement durant quelques secondes, ne peut retourner à sa vie de routine. Il ne peut plus faire autrement que d'essayer de retrouver cette merveilleuse vision et ne cessera de cheminer vers celle-ci.

Bien sûr, il est plus simple de se contenter d'une petite vie bien organisée où l'on passera son temps à entasser des biens matériels. Mais celui qui a vécu ne serait-ce qu'une seule fois l'expérience intérieure, sait désormais qu'il est un oiseau et qu'il peut voler à des altitudes où le Monde lui révèle toute sa beauté.

L'homme est un oiseau qui n'a pas conscience de ses ailes. Pour mieux le dominer, on lui a fait croire qu'il était un simple bipède qui ne peut vivre qu'au ras du sol.

Il suffit cependant qu'il prenne son envol, ne serait-ce qu'une fois, pour ne jamais plus oublier cette aptitude qu'il a de voyager vers de nouveaux horizons.

Il sera désormais un aventurier, un explorateur de ce monde qui s'ouvre à lui.

Il ramènera de chacun de ses voyages intérieurs des bribes de la Vérité Universelle, avec lesquelles il travaillera à construire un monde meilleur, en manifestant les principes provenant du plan de l'âme. Je comprends maintenant pourquoi certains pratiquants de sports ou d'activités extrêmes ne vivent plus que pour leurs passions.

Ils ont frôlé la mort et ont de ce fait compris ce qui était vraiment important dans la vie et ce qui ne l'était pas.

Dépouillés alors de toutes leurs conceptions erronées, ils ont senti leur âme vivre en eux et s'exprimer. Ils sont revenus de leur aventure métamorphosés et ne pouvaient plus, de ce fait, reprendre une vie de routine basée uniquement sur le profit et l'enrichissement.

Lorsque notre âme nous prend par la main et nous montre, du haut de la montagne où elle réside, le monde tel qu'il est en réalité, nous sommes bouleversés de voir à quel point nous sommes stupides.

Heureusement pour nous, elle ne nous donne qu'une vue limitée de cette réalité, une vue progressive. Sans cela, nous serions tellement ébranlés dans nos conceptions, que nous ne trouverions plus aucune base sur laquelle nous reposer. Nous pourrions même en perdre la raison.

C'est pour cela que le cheminement est lent, afin que chaque parcelle de vérité ramenée de ce plan soit d'abord digérée et adaptée à sa vie. De cette manière nous avons le

temps de trouver de nouvelles bases sur lesquelles nous appuyer.

La vérité totale, si nous la connaissions, nous consumerait rapidement. Il vaut mieux faire un pas après l'autre et ne lever un pied que lorsque l'autre a une bonne assise. Sans cela c'est la chute avec toutes ses conséquences.

A la lumière de cette théorie, j'en viens à reconsidérer mon point de vue sur le matérialisme. Depuis mon arrivée en Thaïlande je le pensais malsain, qu'il était une erreur et qu'il s'opposait à la spiritualité.

J'ai aujourd'hui une opinion nouvelle. Je pense que le plan matériel est là pour aider le plan spirituel à s'exprimer. Il doit être à son service et ne doit surtout pas s'opposer à lui. Il doit occuper une minorité de nos pensées et ne pas devenir obsessionnel comme c'est le cas chez nous. Tout est une question de proportions, de dosages. Si nous pensons à des problèmes d'origine matérielle, tout au long de nos journées, comment l'âme peut-elle alors s'exprimer en nous ?

Par contre, le fait de vivre ici, sans l'ombre d'un souci de cet ordre, laisse une grande place libre dans nos pensées, que l'âme se charge alors de remplir. C'est presque trop simple. En fait c'est toujours très simple, seul le mental de l'homme complique tout.

Chapitre III

« Licha, Licha ! »

Noï me tire de mes réflexions. Elle est revêtue d'une robe blanche dont le corsage est entièrement fait de dentelles. Ses longs cheveux sont maintenus par un ruban rose. Elle est merveilleusement belle, habillée de la sorte. Le blanc de la robe fait ressortir davantage la couleur bronzée de sa peau.

Elle semble un peu affolée car je ne suis pas encore prêt. Je regarde ma montre et découvre avec horreur qu'il est déjà onze heures trente cinq. Il ne me reste que vingt cinq minutes pour me raser, prendre une douche et m'habiller. Je n'ai pas vu le temps passer. Je referme le cahier et constate que j'ai dû écrire une bonne dizaine de pages.

« Licha, lew noï ka », dit-elle. Richard, dépêche-toi un peu s'il-te-plait.

Je ne veux pas la décevoir et j'adopte aussitôt le rythme rapide de mon ancienne vie, en France. Vingt minutes plus tard, je suis fin prêt, douché, rasé, habillé et parfumé.

Elle me prend par la main et, pressant le pas, nous arrivons rapidement dans sa maison où la plupart des invités sont déjà arrivés. En fait, tout le village est présent, soit une bonne soixantaine de personnes.

Je salue tout le monde par le « sawadi khap » traditionnel, prononcé avec les mains jointes au niveau du thorax. L'accueil est vraiment chaleureux. Tout le monde est très content de constater que je parle un peu la langue du pays. Puis, le moine bouddhiste - l'ami de la famille - vient nous saluer et nous prie d'entrer dans la maison. Il y a des fleurs partout et je me demande ce que l'on fête aujourd'hui. Sans doute l'anniversaire d'un des parents de Noï.

Là, on nous fait asseoir par terre, devant une corbeille de fleurs, les jambes repliées en arrière, de la même manière que lorsque j'étais allé au temple de Tran.

Le moine alors nous fait face, nous donne une sorte de bénédiction, puis ouvre un livre et se met à débiter un texte interminable.

Les parents et amis ont pris place derrière lui et tout le monde plaisante et nous sourit. Noï me fait comprendre qu'il faut joindre les mains devant notre cœur. Pendant ce temps l'orateur continue sa lecture.

C'est à ce moment là que ma petite voix, pleine d'humour comme d'habitude, me glisse deux mots à l'oreille. « Félicitations Richard. »

Alors, je prends instantanément conscience de la situation. Je regarde l'entourage, la décoration, la maison remplie de fleurs et je repense aux circonstances qui m'ont conduit jusqu'ici aujourd'hui.

En fait, j'étais en train de me marier sans en avoir pris conscience. Cette réalité me frappe de plein fouet au milieu de la cérémonie.

Je revois Noï me demander, à plusieurs reprises, si j'étais bien d'accord pour venir à la fête, et j'avais été surpris d'une pareille insistance. En fait, elle m'avait certainement répété la question : Es-tu d'accord pour que l'on fasse une cérémonie de mariage ?

Alors que moi j'avais compris : Es-tu d'accord pour venir à la cérémonie ?

Les deux phrases étaient très proches l'une de l'autre, et je réalise à ce moment précis que j'ai encore d'énormes progrès à faire pour arriver à maîtriser cette langue.

Toujours est-il qu'aujourd'hui je suis en train de me marier et que je ne peux pas rebrousser chemin. Je n'ai pas envie de me faire lapider par la famille et les amis.

L'effet de surprise passé, je me dis que finalement ce n'est pas du tout un problème, que j'aime Noï et qu'elle paraît tellement heureuse en ce moment que je ne peux qu'accepter cette union. De plus cela nous permettra de vivre officiellement ensemble.

La cérémonie est interminable. Voilà déjà une heure qu'il débite ces phrases incompréhensibles. Les jambes me font mal, mais je m'efforce tout de même de garder un certain sourire, malgré la douleur qui ne cesse d'augmenter au niveau de mes genoux. Puis il referme enfin le livre. Il noue ma main gauche avec la main droite de Noï à l'aide d'un morceau de laine blanche.

Cela doit tirer à sa fin, me dis-je un peu soulagé. Mais il faudra que je patiente encore car toute l'assemblée doit en faire de même. Chacun noue son petit bout de laine autour de nos poignets et y glisse un billet de banque, accompagné des vœux de bonheur, de prospérité et de fécondité. Une demi-heure plus tard, nous sommes complètement ligotés et décorés, comme un arbre de Noël.

La douleur au niveau de mes genoux est devenue insupportable, mais je patiente encore quelques minutes pour ne pas décevoir mon épouse.

Et oui, Noï est officiellement ma femme maintenant. Puis vient le meilleur moment de la cérémonie, la récompense suprême. Il ne s'agit pas du tout d'embrasser la mariée, comme cela se fait chez nous, mais j'ai enfin le droit de me lever après plus d'une heure et demie de tortures.

Je crois que je conserverai toute ma vie le souvenir de mon mariage. Noï est tellement heureuse que je ne lui avouerai jamais quel a été mon martyre pendant ce temps interminable. J'ai du mal à me lever et tout le monde s'en aperçoit et rit.

Quelques minutes plus tard, les douleurs ont disparu, et je peux profiter pleinement de l'ambiance. Le repas, qui a été préparé à l'avance, est vraiment copieux et varié.

Je m'aperçois très vite qu'il n'y a pas de boissons alcoolisées, bien que les Thaïlandais en raffolent pendant les fêtes. Noï me fait comprendre que ses parents n'ont pas d'argent pour en acheter. J'envoie aussitôt ses jeunes sœurs en chercher à l'épicerie du village.

Cinq bouteilles de « Mékong » , le whisky local, deux cartons de bière « Tchang » , la bière de l'éléphant, et deux sacs de glaçons.

La fête peut alors se dérouler dans les meilleures conditions, plus rien ne manque et chacun peut trinquer avec le « choc di » , bonne chance en thaï, au bonheur des mariés.

Tout le monde nous félicite et nous souhaite d'avoir beaucoup d'argent et de nombreux enfants. Je pense, en moi-même, que pour l'argent il n'y a pas de problèmes, il peut nous visiter quand il veut. Mais pour les enfants, nous attendrons encore un peu, nous avons bien le temps.

La fête se déroule merveilleusement et je crois avoir un peu trop levé mon verre à la santé des mariés. Puis il y a le repas, composé essentiellement de riz, de poisson, de fruits de mer et de légumes. Les saveurs sont nombreuses et très variées, allant de l'aigre-doux au très pimenté en passant par toute une diversité de goûts.

Je découvre la plupart des plats et en note les noms afin que Noï, qui est maintenant ma femme, puisse m'en préparer de temps en temps.

Puis vient le temps de la musique et des danses traditionnelles auxquelles je suis initié par ma belle-mère.

Je suis dans un état euphorique, ce qui me permet toutes les extravagances dans ce domaine, pour la plus grande joie

des convives. Je me sens ici chez moi, peut-être plus que dans mon ancienne vie. Je suis bien, nous sommes heureux. La nuit tombe bientôt et chacun regagne sa demeure. Noi et moi rentrons au bungalow par la plage, lentement, en contemplant le ciel et les millions d'étoiles, témoins de notre bonheur. Je me dis alors que je vie ici sur une autre planète, et je me demande pourquoi Dieu me comble autant.

Tant de joies et de bonheur sont parfois inquiétants. Je me demande si le ciel ne va pas me tomber sur la tête à tout moment, et m'enlever tous ses présents. Cela doit être les réminiscences, les souvenirs inconscients de l'époque récente où je vivais dans l'autre système, d'après des règles débilatantes et inhumaines.

Les seuls imprévus qui pouvaient alors se produire, étaient l'arrivée de factures ou d'impôts, que l'on découvrait en rentrant le soir après le travail.

Je veux oublier tout ça, ou plutôt non, je désire le garder dans un recoin de ma mémoire, comme référence, comme exemple de ce qu'il ne faut plus faire.

Noi me tient par la taille et me serre contre elle.

« Ton ni, kun pen pua » me dit-elle, ce qui signifie : maintenant tu es mon mari.

Cette nuit est particulièrement belle, c'est encore un cadeau du ciel pour les jeunes mariés que nous sommes.

Assis l'un contre l'autre, sur un tronc d'arbre qui a du être ramené par la mer, nous gardons les yeux fixés sur l'horizon sans pouvoir prononcer un mot.

La nuit nous enveloppe de son manteau protecteur, la lune veille ce soir sur tous les amoureux du monde. Mon âme ne cherche même pas à s'exprimer : pourtant je la sens vibrer en moi. Elle semble satisfaite, en accord avec ma personnalité.

Ce matin, j'ai reçu une lettre de mon père. C'est la première qui m'arrive de France depuis mon départ, deux mois et demi plus tôt. Les nouvelles sont bonnes, la famille se porte bien, ce qui me rassure. Il ne comprend pas pourquoi je suis ici et se demande ce que je fais de mes journées, puisque je ne travaille pas.

Cela l'inquiète que je ne travaille pas. Mon brave père, avec qui je m'entends très bien, est complètement conditionné par la société. Pour lui, une journée sans travail est une journée perdue. Il ne peut concevoir la vie sans cela. Il se culpabiliserait s'il occupait ses journées à des activités autres que celles de sa profession.

Comme tous ceux qui habitent en occident, il pense que vivre pour soi est possible, mais après la journée de labeur seulement. Ils appellent ça les loisirs. Je rigole tout seul. Ils ont réussi à nous faire croire que nous ne pouvions seulement mener une existence correcte que quelques heures par semaine, et tout le monde, ou presque, a accepté cela. Il est des moments où je doute que l'homme soit l'être le plus intelligent de la planète.

Même le moins évolué des animaux prend le temps de vivre.

Lorsque j'observe l'organisation de la mini-société qu'est le village, je me dis que ses habitants sont certainement plus près de la vérité que nous les occidentaux.

En adoptant leur système de vie, je m'aperçois qu'il ne me faut pas plus d'une heure, le matin, pour ramener la nourriture de la journée. Poissons, coquillages et fruits sont partout en abondance. De plus, le troc et l'échange de services fonctionnent très bien dans le village. Je répare parfois les moteurs des bateaux de pêches, gratuitement, mais en retour, on m'offre souvent du poisson, du riz, des

fruits et beaucoup d'autres choses. Tout le monde s'entraide, ce qui a l'avantage de ne pas avoir recours à des entreprises, même pour des travaux importants. Les journées sont, de cette manière, beaucoup plus variées et chaque besogne réalisée en groupe est rapidement exécutée, et ceci dans une ambiance amicale, dans la joie et la bonne humeur. Les contraintes sont de ce fait peu nombreuses et la vie coule alors doucement et agréablement.

Nos sociétés occidentales ont encore beaucoup de progrès à faire avant de trouver un tel équilibre. Que s'est-il donc passé ? Pourquoi l'occident, qui détient la plus grande partie de la matière grise de la planète, fonctionne-t-il aussi lamentablement ?

Il semble que l'homme soit devenu l'esclave de ses désirs. Il a recherché le bonheur à travers le matérialisme et s'y est perdu.

Peut-être que le progrès technologique s'est divulgué beaucoup trop rapidement, en négligeant l'évolution spirituelle qui devait aller de pair ?

Mais tout cela ne serait-il pas volontaire ?

En faisant référence à mon cas personnel, je me dis qu'il n'y a rien de tel, pour maintenir l'homme dans l'ignorance, que de l'enfermer dans un travail et des problèmes qui lui absorbent toute son énergie.

Pendant ce temps-là, il n'a pas la force de se poser des questions d'ordre sociologique, psychologique ou philosophique. Il lutte simplement pour sa survie tout au long de son existence.

Il a été très bien conditionné afin de penser qu'il n'y a qu'une seule manière de vivre : la sienne.

Il ne peut pas y avoir de hasard, tout cela ne peut-être qu'une entreprise volontaire, afin de dominer et de maîtriser les populations.

En observant l'évolution de la situation en France, je me rends compte que ce but a été atteint en deux étapes. La première consistait à ce que tout le monde gagne de l'argent assez facilement et achète tout ce qu'il pouvait désirer à crédit bien sûr.

La deuxième étape avait pour but d'augmenter progressivement les charges et les impôts afin de diminuer le pouvoir d'achat de tous et de réduire ainsi leurs marges de manœuvres.

Lorsque ce point fut atteint, l'individu ne pouvait plus se révolter ni se mettre en grève, de peur de perdre tout ce qu'il avait si difficilement acquis. Sa situation financière était devenue beaucoup trop fragile.

Seuls les fonctionnaires avaient les moyens de se mettre en grève et ils ne s'en privaient pas. Leurs revendications visaient simplement l'augmentation de leurs salaires et la réduction du temps de travail. De cette manière l'écart se creusait encore entre les salariés du privé et ceux de l'administration, à l'avantage de ces derniers.

Je me rends compte à présent, que tout est fait en occident pour que les gens n'aient pas le temps de se poser de questions.

S'il en était autrement et que le but recherché par nos gouvernements fût l'évolution des populations, ils feraient en sorte qu'elles comprennent qu'elles sont sur un mauvais chemin. Ils organiseraient alors nos sociétés afin que chacun ait le temps de vivre et d'analyser sa situation.

Mais il semble que tout soit réalisé, actuellement, afin que l'individu ne se retrouve pas face à lui-même, face à son

âme, face à sa petite voix, car celle-ci se chargerait alors de l'instruire et tout s'éclairerait progressivement.

Il y en avait pourtant beaucoup chez qui la petite voix se faisait entendre. J'en avais rencontré certains aux cours de mes recherches dans le domaine de la spiritualité. Mais la plupart avaient du mal à s'extraire des conceptions erronées de notre société.

Ils cherchaient à évoluer spirituellement, mais voulaient en même temps la garantie de réussir leurs vies sur le plan matériel.

Ils étaient d'accord pour rechercher leur dimension spirituelle, mais voulaient être sûrs de ne manquer de rien.

En agissant de la sorte, ils se dirigeaient dans le même sens que ceux qui ne s'intéressaient pas à ce domaine. Ils participaient à la même course au profit et à l'enrichissement, tout en pratiquant une activité annexe : la spiritualité. Celle-ci devenait alors un simple loisir.

J'avais moi aussi commis la même erreur et je m'en rends bien compte aujourd'hui.

On ne peut pas tricher dans ce domaine, car il y a deux chemins bien distincts qui nécessitent un choix catégorique. Le premier est celui de la course après le matérialisme. Le deuxième est la réalisation des désirs de l'âme.

Il y a là incompatibilité entre les deux chemins.

Si l'on choisit le premier, on ne pourra jamais évoluer car les balbutiements de l'âme seront alors étouffés. Par contre, dans le deuxième cas, en suivant les impulsions de l'âme, il y a possibilité de ne manquer de rien sur le plan matériel en menant une activité professionnelle en rapport avec celle-ci.

En repensant à mon ancienne vie, je me rends compte maintenant que j'essayais de tricher. Je pensais qu'en

étudiant le domaine de la spiritualité, je réussirais mieux sur le plan matériel.

J'avais, de ce fait, voulu mettre le spirituel au service du matérialisme. Ce qui signifiait que j'avais voulu soumettre mon âme à ma personnalité, et cela bien sûr à l'encontre des lois de la nature.

L'âme est l'essence du corps et de la personnalité. C'est donc elle qui doit dominer. Pour aller dans le sens des lois de l'Univers, le corps et la personnalité doivent se soumettre à l'âme. C'est la seule manière qu'il y ait de retrouver le bonheur et l'équilibre.

Depuis que je tiens compte de ma petite voix intérieure - que je ne perçois pourtant qu'occasionnellement et pas toujours clairement - j'ai pu remarquer comment ma vie s'est améliorée et combien la chance me sourit. Je me dis alors, que celui qui a la possibilité de communiquer pleinement avec son âme, doit être complètement lucide et épanoui sur tous les plans. Il doit être un surhomme.

Voilà donc où est le chemin, ma recherche doit rester orientée vers ce but unique, percevoir davantage mon âme, chaque jour qui passe.

C'est le seul moyen de se connaître vraiment.

Il faut que j'observe et que je comprenne comment, et à quels moments ces contacts sont possibles, afin de les favoriser.

Je sais déjà qu'il y a certaines conditions à remplir, mais il y a des critères que j'ignore totalement. Une seule possibilité s'offre alors à moi, c'est d'observer le cheminement qui aboutit à ce contact, lorsqu'il se produit. En procédant de la sorte, il me sera plus facile, par la suite, de le réaliser.

Il faut aussi, pendant l'expérience, que je m'imprègne fortement de tout ce que je peux percevoir, que je sente

intérieurement le processus, que je l'analyse et le comprenne.

Je dois me familiariser avec cet état de conscience afin qu'il prenne de plus en plus de place en moi. Son développement ne peut m'être que salutaire.

J'ai tout mon temps, je veux comprendre ce qu'il y a au fond de tout cela. Je désire savoir où aboutit ce chemin. Je ne veux pas mourir idiot, j'ai perdu suffisamment de temps comme ça à vivre la vie de quelqu'un d'autre que moi.

Ce matin, mes yeux se sont ouverts à sept heures. Le chant des oiseaux est le premier son qui arrive à mes oreilles, Puis il y a le bruit des vagues qui viennent mourir sur la plage.

Je m'assieds sur le lit et observe ma petite femme qui dort encore. C'est un plaisir de la contempler ainsi, enveloppée dans ses longs cheveux noirs. Je voudrais être un peintre et rendre cette image immortelle à l'aide de mes pinceaux.

Je me contenterai toutefois de bien m'en imprégner, pour qu'elle reste gravée dans ma mémoire. Il est des instants que l'on voudrait éternels. Il est des moments que l'on savoure longuement car on les sait éphémères.

Je me répète tous les jours que je suis un être comblé de toutes parts, de peur de l'oublier, de m'y habituer et de sombrer dans l'ingratitude.

Je ne désire rien de plus que ce que j'ai et ce que je vis. J'ai très bien compris que plus n'est pas forcément mieux. Tout est dans la qualité et non pas dans la quantité.

De plus, la qualité ne peut-être perçue que par l'œil de celui qui a été éveillé aux réalités de ce monde. C'est de l'intérieur de lui-même que l'individu a la possibilité de percevoir la beauté, la qualité, l'essence de tout ce qui l'entoure.

Je me lève doucement, sans faire de bruit pour ne pas déranger cet ange qui dort.

Je suis amoureux, je suis content d'être amoureux, j'aime cela, j'aime aimer. L'amour embellit la vie, il rend tout plus beau, ou plutôt il permet de voir la beauté que nous étions incapables de percevoir. Il nous enlève nos œillères, les verres opaques que nous avons devant les yeux.

L'amour guérit de la bêtise, de l'ignorance, de l'égoïsme et du pessimisme. Il transforme l'homme en oiseau, une paysanne en princesse, un mécanicien en demi-dieu.

Pendant que l'eau du café chauffe, je coupe en morceaux les fruits qui vont composer mon petit déjeuner. Une grosse mangue, une banane et un demi-ananas.

Je m'installe sur la terrasse, à la place du roi. C'est ainsi que je nomme mon endroit favori. Deux fauteuils en rotin, une table basse, une tasse de café, une assiette de fruits, la vue sur la mer et une légère brise.

Voilà les composantes de mon bonheur matinal. Ce moment, à lui seul me comble. Qu'y a-t-il de plus magique que cet instant ?

De plus merveilleux, il n'y a rien, mais les moments qui rivalisent avec celui-ci sont nombreux tout au long de la journée.

Il y a la longue baignade matinale, la pêche abondante, les poissons aux mille couleurs, la douche fraîche et revitalisante, les repas que Noï me prépare, sa gentillesse et sa beauté toujours présentes, la sieste de l'après-midi, souvent très câline, les promenades sur l'île, les soirées merveilleuses, les sublimes couchers de soleil et les nuits tropicales d'un charme inégalable.

Tout n'est que beauté, douceur, paix de l'esprit, amour et magie.

J'habite dans un autre monde, sur une autre planète qui ne connaît pas encore les problèmes, les guerres, les jalousies. Un endroit pur, préservé des bassesses humaines. Un cadeau de Dieu aux hommes. Cadeau qu'ils ont su préserver au cours des millénaires écoulés.

Quand je regarde l'usage que nous avons fait de nos contrées occidentales, je demande au Créateur de nous pardonner notre folie.

Notre âme a été corrompue volontairement, et nous, nous n'avons pas réagi, nous avons laissé faire en échange de

notre petit confort personnel. Nous avons troqué notre âme contre quelques babioles ou une illusion de pouvoir.

Du point de conscience où je me situe, je vois déjà le mauvais chemin que prend notre civilisation. Moins de trois mois d'isolement et de recul m'ont suffi pour comprendre tout cela.

La Vérité est donc capable de se montrer à tous ceux qui en manifestent le désir. Il suffit pour cela qu'ils prennent un peu de recul.

De mon illusion à la lucidité d'esprit que j'ai découverte en moi, il n'y a eu que cette courte période pendant laquelle j'ai donné à mon âme la possibilité de s'exprimer. Ce qui a été possible pour moi doit l'être pour tous, alors je prie pour qu'ils aient un patron comme le mien et même plus tyrannique encore, qui les opprime suffisamment afin de rompre la chaîne qui les retient à leur prison mentale.

La souffrance, à partir d'une certaine limite, déclenche la prise de conscience systématiquement. Elle devient alors le salut de l'homme.

Mais ceci ne peut être compris qu'après coup, une fois l'orage passé. Sur le moment, il semble que tout s'écroule, que le ciel nous tombe sur la tête. Il est même possible de perdre la foi en toute chose.

Ce n'est que bien après tous les problèmes terminés et la tourmente passée que vient l'heure du bilan.

Nous nous apercevrons alors que tous ces tracas nous ont aidé à sortir de l'impasse dans laquelle nous stagnions. Ils auront été d'autant plus douloureux que nous nous accrochions à nos anciennes conceptions avec force. Lorsque nous ferons le bilan définitif de la situation nous réaliserons que nous sortons plus grands, plus conscients et plus libres de cette phase douloureuse. Cela nous servira à comprendre comment résoudre les prochains problèmes qui

se présenteront à nous. Nous n'essayerons plus alors de les combattre, nous les analyserons, nous les décortiquerons afin de comprendre quelle leçon ils essayent de nous enseigner et sur quelle partie de notre vie il faut lâcher prise. Une fois ce principe compris, les difficultés qui se présenteront à nous seront gérées de manières différente et constructive.

Richard comprenait rapidement les leçons de la vie. Il était capable, désormais, de saisir l'origine et l'aboutissant de chaque situation difficile qu'il avait rencontrée dans son passé.

Il pouvait observer le lien entre elles et la logique de la progression de ses épreuves jusqu'à ce jour.

Il n'y avait aucun hasard dans tout ça et ses expériences s'imbriquaient méthodiquement afin, semble-t-il, d'augmenter son ouverture de conscience.

Tout cela, il l'avait compris en trois mois seulement, car toutes les conditions nécessaires à sa progression et à la compréhension de l'existence étaient réunies

Le destin est là pour aider chacun de nous, lorsqu'il n'évolue plus, lorsqu'il refuse de grandir et de devenir adulte. Il provoque alors les situations les plus imprévues, qui vont complètement ébranler les bases sur lesquelles nous nous reposons. Plus nous serons accrochés à nos anciennes habitudes et plus il sera difficile de nous les faire lâcher. Les épreuves deviendront alors extrêmement douloureuses et nous harcèleront jusqu'à ce que nous capitulions et acceptions les changements. Nous chercherons alors les nouvelles bases sur lesquelles nous devons construire notre futur.

Une fois les bons choix effectués, la paix ne tardera plus à revenir et tout se calmera, à condition de ne plus recommencer les mêmes erreurs.

Chapitre IV

Aujourd'hui est le premier jour, depuis mon arrivée, où je n'ai pas le moral. Tout semble aller de travers, un rien m'irrite, m'énerve et je ne supporte même pas la présence de Noï.

J'ai préféré partir ce matin de bonne heure afin de m'isoler sur la pointe rocheuse de l'île.

Je broie du noir sans aucune raison apparente, je suis angoissé, je n'ai envie de rien et n'arrive pas à positiver.

Je ne perçois que l'aspect négatif des choses. S'il me restait un peu d'humour, je dirais que je ne vois que les trous dans le gruyère.

Je baigne, ou plutôt je suis englué dans une mer d'émotions et de pensées négatives. J'en viens à douter du bien fondé de mon séjour ici, de mon mariage avec Noï, de la véracité de mes théories sur l'existence.

Je me demande même si les contacts avec mon âme ne sont pas, en réalité, les fruits de mon imagination.

Il est des jours où l'on ferait mieux de rester couché et de dormir jusqu'au lendemain. Je me demande ce qu'il peut bien se passer en moi, mais aussi quels enseignements retirer de cette torture intérieure.

Inutile de demander conseil à ma petite voix amie, elle est totalement muette. Il y a, à sa place une autre petite voix que je ne connais pas. Elle est là pour me saper le moral, pour me faire douter de moi et me faire renoncer au chemin que je suis depuis quelques mois.

- «Que fais-tu ici, me dit-elle, tu perds ton temps. Avec ce que tu sais maintenant, tu devrais rentrer chez toi. Tu as compris certaines choses et tu n'iras pas plus loin. Tu pourras toujours revenir plus tard, si tu en as envie, rien ne

t'en empêchera. Tu as pris de longues vacances, tu t'es bien reposé, à présent il faut rentrer travailler. Tu ne vas quand même pas vivre toute ta vie ici ?

Il y a un temps pour les loisirs et un temps pour le travail. Si tu trouves que tu n'avais pas assez de temps libre, dans ton ancien métier, alors organise-toi différemment, il y a de nombreuses possibilités dans notre société. Allons, soyons sérieux, ici ce n'est pas la vraie vie, tu te lasses déjà. Tous les jours se ressemblent et tu es en train de sombrer dans la monotonie. »

C'est vrai qu'elle n'a pas tout à fait tort... je continue de l'écouter afin d'avoir un autre son de cloche, afin de voir où elle veut me conduire et si sa logique tient la route.

- « Regarde un peu ta vie ici, reprend-elle, toutes tes journées sont sensiblement identiques.

Ce genre de vie est peut-être valable pour les Thaïs, mais pas pour toi occidental. Tu as d'énormes possibilités que tu n'exploites pas ici. Tu es en train de te rouiller et tu seras très vite dépassé dans ton métier si tu ne suis pas l'évolution de la technologie.

De plus, si tu tombes malade, es-tu sûr que l'on te soignera bien dans ce pays ?

Tu prends beaucoup de risques en prolongeant ton séjour ici. Pense à tes parents qui sont tellement fiers de toi. Veux-tu les décevoir ? »

Je doute de ma vie, de mes choix, de mes engagements, de mes idées. Je suis aujourd'hui rappelé auprès d'une réalité différente. Je m'examine sous un angle d'où la logique me déconcerte. Suis-je donc dans l'erreur. Je suis tiraillé entre deux tendances opposées. L'une m'entraîne dans un monde totalement inconnu. J'ignore absolument ce que je vais y trouver. Tout y est abstrait et inconcevable par la logique.

C'est le pays de l'imagination, de l'intuition, des grands rêves idéalistes de l'homme. Je n'ai aucune garantie de quoi que ce soit et je me contente d'y avancer à tâtons, sans en connaître le but. D'ailleurs, il n'y a peut-être pas de but. Je suis seulement aspiré, aimanté par un point qui se situe au centre de moi-même.

La deuxième tendance est celle de la logique mathématique, qui se manifeste par cette voix dont j'ignorais l'existence jusqu'à présent.

Elle est sensée, cohérente et je ne distingue dans ses raisonnements aucune contradiction.

Je sais que tous ses arguments sont irréfutables, qu'elle énonce certains faits avec la force de la vérité et qu'elle ne triche pas, qu'elle ne ment pas.

Alors je reste là, assis sur un rocher, à regarder la mer, les nuages éparpillés dans le ciel et je m'aperçois que je n'ai plus aucune base sur laquelle me reposer. Mes rêves sans limite semblent s'éteindre aujourd'hui et je n'arrive même pas à voir de quoi sera fait mon lendemain.

Je suis de plus en plus énervé. C'est comme si la haine m'habitait. Je rejette tout ce qui m'entoure. Tout ce qui me paraissait si beau, si merveilleux jusqu'à présent, me semble désormais quelconque. Je suis devenu aveugle à la beauté, au merveilleux. La nature m'a retiré le pouvoir de communiquer avec elle. Notre lien a disparu, elle m'a abandonné.

Il ne me reste plus qu'à attendre que ça passe, qu'elle me fasse à nouveau signe et me reprenne sous sa protection.

- « Tu es un rêveur, reprend la voix, je te donne aujourd'hui la possibilité d'y voir clair dans ta vie et toi tu te lamentes. Réagis donc un peu, où est passée ta forte volonté, ton désir de réussite, et toute ton énergie. Tu es en

train de refuser le combat de la vie. Tu as fui ton pays, car tu n'avais pas la force d'affronter tes problèmes.

Aujourd'hui, tu t'es bien reposé, tu es en forme pour reprendre ta place. Ta belle maison, ta voiture et Cloé t'attendent. Ne tarde plus sinon tu risques de tout perdre.

Tu n'auras bientôt plus aucune couverture sociale et tu ne cotises plus à ta caisse de retraite.

Comment feras-tu en cas de maladie grave ou lorsque tu seras vieux et sans revenus ? Y-as-tu pensé ?

Essaye, si tu veux, de trouver une solution intermédiaire. Repars travailler et débrouille-toi pour te libérer trois ou quatre mois par an. Tu pourras alors revenir ici pendant les mois les plus froids de l'année.

Il existe un tas de solutions et toi tu as choisi la plus radicale. Il faut que tu redeviennes raisonnable. »

- Qui es-tu, toi qui me conseilles aujourd'hui et pourquoi ne t'es-tu pas manifesté avant ce jour ?

- « Je suis ta logique protectrice, c'est grâce à moi que tu ne peux t'égarer longtemps dans l'illusion. Je me suis souvent manifesté à toi, mais tu n'avais pas une conscience objective de ma présence.

C'est moi qui t'ai poussé à travailler, à gagner de l'argent, à construire ta belle maison. C'est moi aussi qui ai stimulé ta volonté de réussite. Je n'ai toujours voulu que ton bien et ne t'ai donné que de bons conseils. Tu as beaucoup de capacités et tu peux réussir dans la vie. On ne fait sa place, dans la société, que par la volonté et le travail. Tu as prouvé que tu étais bien plus capable que la plupart de tes amis et que tu pouvais gagner beaucoup d'argent. Quant à Noï, si tu l'aimes vraiment, tu n'as qu'à la ramener en France, ainsi tu pourras continuer à gagner de l'argent sans te priver de sa présence. »

- Tu penses vraiment à tout, tu es incroyable.

Richard passa la journée à dialoguer avec cette voix dont l'intelligence était déconcertante. Il arriva à la conclusion que celle-ci ne lui donnait que de bons conseils et ne voulait que l'aider.

Elle lui montrait les nombreuses possibilités qui s'offraient à lui et ne cherchait pas à l'orienter vers un choix qui lui déplaisait. Bien au contraire, elle semblait vouloir l'aider en recherchant uniquement son bien.

Aucun conseil tordu ni sournois, tout était clair et limpide. Elle voulait seulement son bonheur, sans aucune contrepartie.

Elle conseillait Richard de manière à ce qu'il ait une vie confortable et de l'argent tout en conservant la possibilité de rester avec Noï. Quel mal y avait-il à cela ?

Richard restait vigilant tout de même, il repensait aux démons dont parlaient les religions.

- Même si celles-ci en donnaient une description un peu enfantine, il savait qu'il y avait un principe qui existait derrière tout cela.

Mais dans son cas précis, il n'y avait aucun doute, cette petite voix intérieure ne voulait que son bien. A aucun moment, elle n'avait essayé de le faire renoncer à Noï ou à une chose à laquelle il était attaché.

Fatigué de réfléchir et de retourner dans sa tête les avantages et les inconvénients d'un séjour prolongé sur l'île, il s'endormit à l'ombre des cocotiers et put ainsi retrouver la paix de l'esprit.

Des jacassements me font brutalement ouvrir les yeux. Deux merles noirs aux becs jaunes se disputent, semble-t-il, à moins d'un mètre de moi. J'inspire profondément et

m'assieds, afin de me remettre les idées en place. Les merles continuent leur tintamarre jusqu'à ce que je les envoie se quereller plus loin, en leur lançant un caillou.

Le soleil est bas sur l'horizon, la nuit ne tardera pas à tomber. J'ai dû dormir trois ou quatre heures au minimum. Comme je n'ai rien mangé depuis ce matin, mon estomac me rappelle à son bon souvenir.

Je me sens reposé, mais pas plus optimiste pour autant. Je suis las de penser et décide de faire le vide, de tout oublier, d'observer ce qui se passe en moi, sans chercher à intervenir.

Je veux simplement comprendre pourquoi un changement s'est produit dans ma façon de penser et dans ma conception de la vie.

Je reprends lentement le chemin du bungalow en marchant le long de la plage, les pieds dans quelques centimètres d'eau. Noï a dû s'inquiéter de mon absence prolongée. De toutes manières, elle sait que je ne peux aller bien loin, vu la dimension restreinte de l'île.

Ça y est, elle m'a aperçu et vient à ma rencontre. Ses cheveux flottent au vent et elle esquisse un léger sourire forcé. Elle n'a pas dû comprendre pourquoi j'étais parti ce matin. D'ailleurs je ne l'ai pas compris moi-même, à part le fait que je désirais être seul. Elle arrive face à moi, me fixe un long moment, comme pour essayer de saisir ce qui se passe dans ma tête, puis me serre dans ses bras tendrement.

- Licha, dit-elle, tam maï kun paï lew ? Richard pourquoi es-tu parti ?

- Maï mi pana tilak. Il n'y a pas de problème, ma chérie.

Ma réponse semble la soulager et nous regagnons notre demeure en nous tenant par la main.

Ce soir est un soir de fête, semble-t-il, vu le repas somptueux qu'elle nous a préparé.

Elle a certainement voulu me faire plaisir en cuisinant tous ces plats, mais je doute que je puisse en venir à bout. Tout est bien trop copieux et j'ai bien cru, sur le moment, que nous avions des invités.

Il y a d'abord une salade de papaye verte, puis du poulet au curry rouge, un poisson grillé de plus d'un kilo, des moules cuites avec une sauce ail, citron vert et piment, le riz bien sûr et des mangues pour désert.

Un repas de roi et ce soir, ce roi, c'est moi. Elle a même ouvert deux superbes noix de coco vertes que nous buvons en guise d'apéritif.

J'ai un peu honte d'avoir été aussi désagréable ce matin. Elle est toujours si attentionnée, qu'elle ne mérite pas de subir mes états d'âme.

- Aloï maï ? aimes-tu ? Me dit-elle.

- Aloï tilak, c'est délicieux ma chérie.

Je n'ai pas besoin de flatter la cuisinière, je ne peux être que sincère, car tout est vraiment savoureux.

Un moment plus tard, je suis repu, je n'ai même pas gardé un peu de place pour les mangues qui sont pourtant mes fruits préférés.

Ce n'est que lorsque le soleil disparaît derrière l'horizon, que je commence à comprendre pourquoi j'ai été aujourd'hui d'une humeur aussi exécrable. La lune est noire, elle se couche presque en même temps que le soleil. J'avais remarqué, sans jamais trouver la moindre explication, que lorsque la lune était noire, mon moral était au plus bas et que je ne croyais plus en rien. Depuis mon arrivée ici, j'avais complètement oublié cet état de choses, rien ne semblait plus m'affecter dans mon petit paradis.

Mais aujourd'hui, je comprends que l'influence de cet astre mystérieux s'exerce sous toutes les latitudes et non pas uniquement dans mon pays, c'est évident.

Aucun livre n'avait pu me donner d'explication sur ce phénomène et j'étais resté sur ma faim, me disant que l'homme avait encore beaucoup à apprendre en ce qui concerne ses relations avec les astres et l'univers.

Les seuls renseignements que j'avais pu récolter, disaient que la lune régissait le psychisme de l'homme et que la pleine lune avait tendance à perturber les malades mentaux. Mais sur la lune noire, rien, pas l'ombre d'une légère théorie.

Une fois de plus, je devrai comprendre par moi-même ce phénomène, en observant ce qui se passe en moi durant cette phase de la lune.

Pour le moment, je me contenterai de ne jamais prendre de décision importante, concernant ma vie, pendant l'une de ces périodes. J'attendrai simplement que ce mauvais moment soit passé, sans changer quoi que ce soit dans mes conceptions de l'existence.

Le fait d'avoir découvert une origine extérieure à mes états d'âme me rassure. J'ai déplacé la cause de mes idées noires hors de moi, ce qui m'autorise à me dissocier d'elles.

Je ne m'identifie plus à elles, car elles me sont étrangères, elles ne sont pas moi.

Je perçois tout cela comme une agression extérieure, ce qui me permet alors de réagir, de me protéger et de les chasser. Je comprends maintenant qu'une des erreurs de l'homme, est de faire siennes les émotions et les pensées qu'il reçoit de l'extérieur. Non seulement il a du mal à les dissocier entre elles, mais en plus, il pense que c'est lui qui les crée. Elles deviennent sa propriété, une partie de lui-même et il va alors les défendre contre toutes les idées contraires. Il se sentira à ce moment-là, personnellement agressé par toutes théories et pensées opposées à celles qu'il a fait siennes.

Je comprends maintenant ce que signifient le détachement et le lâcher prise. Le chercheur s'arrête, la plupart du temps, à leurs aspects matériels, alors que ceux-ci ne sont que secondaires. La clef, si je puis dire, est le lâcher prise sur les idées que nous avons fait nôtres et que nous charrions depuis de nombreuses années, mais aussi sur celles qui circulent en nous en permanence, celles qui nous traversent, qui nous incitent tout au long de la journée.

Il en est de même pour les émotions et, c'est à cause de cette phase de la lune qu'aujourd'hui j'ai eu droit à ce bombardement d'émotions négatives. J'avais commis l'erreur de croire qu'elles étaient miennes et m'y étais accroché ; alors qu'il aurait été si facile de les percevoir, de les observer et de les laisser repartir. Cela aurait aussi évité de faire fonctionner mes réflexions sur un plan aussi pessimiste que celui de ces émotions.

Je le saurai pour la prochaine fois, mais ceci me donne aussi un enseignement quant à l'attitude à avoir face à toutes les formes de pensées et d'émotions qui me passeront par la tête dans l'avenir. J'aurais maintenant suffisamment de recul et de compréhension pour en faire le tri et ne conserver que celles qui servent mon objectif.

Il reste encore un autre mystère, c'est cette voix nouvelle, qui a passé la journée à me donner de nombreux conseils. Il faudrait que je connaisse son origine, ainsi que la nature de ses suggestions.

Mais pour aujourd'hui c'en est suffisant, je préfère passer une soirée tranquille avec ma petite femme bien aimée. Il fera jour demain.

Richard venait de découvrir une des clés qui ouvrait la porte de la liberté de penser. Il vivait dans un endroit où la

nature était restée très pure, ce qui l'avait préservé, jusqu'à présent, de la visite des émotions et pensées négatives.

Celles-ci s'étaient manifestées aujourd'hui, car des conditions exceptionnelles avaient permis leur apparition.

Par contre, dans les grands centres urbains, où elles se sont accumulées depuis de nombreuses décennies, elles affectent considérablement la vie de la population.

Les gens sont littéralement bombardés par ce type de vibrations et cela tout au long de leurs journées. Il en résulte de l'énervement, de l'agressivité et du pessimisme qui aboutissent à la dégradation des rapports humains et au repli sur soi-même.

Ils ont, à la longue, pris l'habitude de vivre dans de pareilles conditions et ne se rendent pas compte qu'ils sont gouvernés par ces vibrations. Ils n'imaginent pas qu'il existe d'autres lieux où règne la paix de l'esprit, ni d'autres manières de penser et de vivre, car ils se sont identifiés à ce qu'ils captent du monde extérieur. Ils sont rentrés dans un cercle vicieux duquel ils auront du mal à sortir, car ils ne savent pas qu'ils y sont enfermés.

C'est pour cette raison qu'il y a un tel mal de vivre en occident ainsi qu'un grand nombre de gens dépressifs.

Pour guérir de ce mal moderne, il faut d'abord en avoir conscience. La première condition à atteindre est de s'extraire de son cadre de vie et de séjourner là où la nature n'a pas encore été souillée par les pensées négatives des hommes.

La deuxième de ces conditions est de réaliser ce que vient de découvrir Richard, ce qui permettra dans l'avenir, de ne plus s'identifier à ce type de vibrations. Le troisième point découlera des deux précédents et consistera à rechercher une vie plus saine, qui passe nécessairement par l'installation de l'individu dans un lieu où il pourra à

nouveau communiquer avec Mère Nature. Sans cela, il risquera de plonger de nouveau dans son enfer intérieur, si lentement qu'il en aura même pas conscience.

Aujourd'hui est l'anniversaire de Noï. Je me suis levé de bonne heure et je lui ai composé un bouquet de fleurs avec les nombreuses variétés qui poussent sur l'île. J'en dénombre une bonne douzaine de couleurs et de formes différentes. Le résultat est très réussi pour un amateur comme moi, peu habitué offrir des fleurs à une femme. Mais celle-ci mérite bien un peu d'attention de ma part, elle est tellement merveilleuse.

Elle dort encore. Je m'approche lentement d'elle, sans faire le moindre bruit, mon bouquet à la main.

- Sabai di wan keute ! C'est à dire, bon anniversaire ! Elle ouvre les yeux tout en restant encore un peu dans les nuages. Je lui tends alors le bouquet et répète le « bon anniversaire » que j'ai appris quelques jours auparavant dans ma méthode de Thai, en prévision de ce grand jour.

Vingt ans est un moment important dans la vie qu'il faut absolument marquer d'un souvenir inoubliable.

Elle regarde le bouquet toute surprise, le prend, puis me serre dans ses bras.

- Kun mai lum, me dit-elle. Tu n'as pas oublié. Elle est tout heureuse et semble très touchée par mon geste; Je ne pensais pas que cela lui ferait autant plaisir. Il est vrai que c'est la première fois que je tente cette expérience.

- Tilak, wani pai tio ti Tran doué kan, lui dis-je. Ce qui signifie, ma chérie, aujourd'hui nous allons nous promener ensemble à Tran.

Et la voilà qui chante sa chanson préférée, celle qui traduit le plus de joie et de bonheur pour elle. Je crois en comprendre le sens général, mais pas trop les détails.

Il s'agit bien sûr d'une chanson d'amour, car les Thaïlandais sont des romantiques et je pense l'être moi aussi. C'est une raison de plus d'aimer ce pays et son peuple si sympathique.

Aujourd'hui nous irons nous promener à Tran, cela lui fait tellement plaisir et moi ça m'apprendra à mieux connaître le pays.

Nous avons près de deux heures devant nous avant le départ du petit bateau local qui fait la traversée. Elles ne seront pas de trop pour permettre à Noï de se préparer. Il y a un point commun à tous les pays du monde, c'est que les femmes sont toutes aussi lentes pour se faire belles, si je puis dire, car Noï n'a besoin en réalité d'aucun artifice pour faire rayonner sa beauté.

De toute manière, j'ai de quoi occuper ce temps utilement. Je dois mettre sur mon cahier de bord, toutes mes réflexions de la veille.

Je m'installe sur la terrasse et commence à écrire. Il ne s'écoule pas dix minutes avant que Noï m'amène un café et une assiette de fruits, composées de mangues et de papayes coupées en morceaux après avoir été pelées.

Tout est prêt à manger, je suis vraiment comme un roi. Mais le roi prend aussi soin de la reine que celle-ci du roi. Je ne profite pas exagérément des traditions thaïlandaises, qui font que la femme est dévouée à son mari.

Je la respecte trop pour abuser de sa gentillesse. Le café du matin est un plaisir sans cesse renouvelé. Je pense que je ne pourrai jamais m'en passer. De plus, le déguster dans un coin aussi idyllique ne fait qu'en augmenter la saveur.

La vie est aussi faite de plaisirs simples, de bons petits moments où même l'habitude peut devenir une jouissance. C'est la vie au présent dans toute son intensité.

Je transcris les étapes successives de mon cheminement de pensées de la veille. Je ne veux rien oublier d'important de mes états d'âme, de mes pensées, de mes réflexions, de tous les mécanismes qui se sont produits en moi pendant cette journée noire.

Je me dis alors que si les émotions négatives aimantent les idées négatives, les émotions positives doivent alors attirer les pensées constructives et optimistes. Ces émotions deviendraient alors la clef de l'inspiration. C'est peut-être pour cela que l'homme a toujours recherché cette inspiration aux endroits où la nature est particulièrement belle. L'émotion qu'elle déclenche alors réagit comme une pompe sur le monde abstrait, celui où séjourne l'âme.

J'en arrive bien vite à la conclusion que l'homme est obligé de maintenir sans cesse son orientation de pensée en direction du plan de l'âme. Sans cela, il risque de subir l'attraction permanente de son ego, de son individualisme et de sombrer de nouveau dans le monde des idées opposées à son intérêt spirituel.

Je comprends alors la notion « d'impermanence » si chère au Bouddhisme. Tout est en perpétuel mouvement, en mutation et rien ne peut être figé pendant longtemps. Deux forces s'affrontent en l'homme et le tiraillent dans deux directions contraires.

Il y a d'abord les impulsions de l'âme qui tentent d'attirer celui-ci dans le monde spirituel en lui enseignant la véritable connaissance.

Ensuite, il y a l'ego qui pousse l'individu à rechercher son profit personnel sans se soucier du reste du monde. Celui-ci a une connaissance très limitée des lois qui régissent l'Univers et l'homme. Il l'oriente, la plupart du temps, vers des choix qui semblent tout à son avantage, mais qui à la

longue se révéleront des erreurs qui déclencheront une foule de problèmes et de grandes souffrances.

Ça y est, je viens de saisir l'origine de la deuxième petite voix, qui s'était manifestée hier, pendant toute la journée. Il s'agissait de la voix de mon ego, qui ne recherche que mon intérêt sur le plan matériel, mais qui a une compréhension limitée de moi-même. Il ignore la dimension de l'âme et essaye d'organiser ma vie dans un contexte limité par sa connaissance.

Il utilise mon mental dans sa totalité afin de m'influencer dans le sens qu'il pense être le plus juste et le plus profitable pour moi. Il n'est pas vraiment le mal puisqu'il agit, d'après lui, pour mon bien. Sa seule erreur est d'avoir une vision restreinte. La vérité devient une erreur dans un contexte beaucoup plus large, et ça, il ne le sait pas. Il pourrait en avoir conscience s'il avait la possibilité de percevoir les vibrations de l'âme, mais cela lui est impossible, ce n'est pas dans sa nature. Je suis donc condamné, comme tout le monde d'ailleurs, à osciller entre les désirs de mon âme et ceux de mon ego. C'est pour cette raison que l'homme est souvent décrit comme un être itinérant, un nomade. Il erre entre deux mondes, il est tiraillé sans cesse de l'un à l'autre suivant les influences intérieures et extérieures qu'il subit. C'est aussi pour cela que la vie paraît être pleine de contradictions. Comment donc trouver le bon chemin et la meilleure attitude à adopter dans de telles conditions ?

Voilà une question à laquelle il est difficile de répondre. Deux formes de réponses risquent de nous parvenir suivant l'instant pendant lequel nous nous la posons.

Si nous sommes sous influence de l'âme ou de l'égo à ce moment là, les réponses risquent de prendre des colorations différentes.

De toute manière, chaque question importante que l'on se pose, doit l'être à un moment où le contact avec l'âme est propice. Sans cela, ce ne sera que peine perdue. Le point d'où se fait la réflexion doit être le plus élevé possible. La vérité se situe sur le plan de l'âme et non sur celui de l'ego. Une fois celle-ci saisie, même très partiellement, elle doit se décanter et trouver une adaptation sur le plan matériel et pratique au travers de l'ego. L'âme doit organiser et influencer l'ego et non le contraire. Celui-ci devra progressivement se soumettre à elle.

Je suis tout de même déçu. Moi qui pensais conserver l'état d'esprit dans lequel je baignais, en permanence. Moi qui croyais avoir trouvé le bonheur définitivement, je dois remettre tout en question.

J'en arrive à la conclusion que notre condition est bien fragile, et qu'il faut veiller perpétuellement à ce que nous restions concentrés sur notre recherche intérieure. Sans cela, nous risquons d'osciller, pendant de nombreuses années, entre deux conceptions opposées et contradictoires de l'existence.

Mais bien que l'on ne puisse pas accéder, dans ce monde, à un bonheur parfait et définitif, je pense que l'on peut tout de même s'en rapprocher. Le désir de vivre en harmonie avec la nature et ses lois ne peut qu'apporter la paix de l'esprit.

Et même si cette paix n'est pas permanente, elle sera tout de même vécue pendant la plus grande partie de nos journées. Il faut donc chercher à se rapprocher du but, même si ce but ne peut-être atteint complètement. Le résultat nous sera toujours profitable, et notre bien-être, notre équilibre, iront en grandissant.

Je regarde l'île s'éloigner et me rappelle le jour où je suis arrivé, quatre mois plus tôt. Je n'imaginai pas alors tout ce qui m'attendait. Je ne connaissais même pas l'existence de Noï. Quatre mois, c'est très court, mais il peut se passer tellement de choses pendant cette période.

J'échange quelques phrases avec notre chauffeur qui paraît ravi de constater que je parle un peu sa langue. Noï lui explique que je suis son mari et que je vis avec elle sur l'île. Il nous demande si nous désirons avoir un enfant. Noï lui répond, bien sûr, mais plus tard.

Les questions ici sont très directes et parfois surprenantes. Certaines peuvent être très embarrassantes, et j'ai appris à la longue à m'en tirer par une pirouette, une acrobatie verbale, ou une plaisanterie.

Les enfants eurasiens sont très aimés dans ce pays. Les Thaïs disent qu'ils apportent la chance dans la maison où ils naissent et de plus ils les trouvent très beaux. Mais nous n'en sommes pas encore là. Je suis pour la spontanéité, mais pour ce cas précis je préfère laisser passer du temps. Un enfant doit être longuement désiré en ce qui me concerne. Il ne faut pas uniquement chercher à se faire plaisir en lui donnant la vie. Il faut aussi penser à son avenir.

Le moteur pétarade et trouble le silence des lieux. La mer est calme car elle est abritée par la côte, peu éloignée de l'île. Le soleil me chauffe la peau et me vitalise. La légère brise marine rend la température agréable. Un couple de dauphin passe à une centaine de mètres du bateau. Ils nagent paisiblement à la surface et disparaissent dans les profondeurs pour ressurgir une vingtaine de mètres plus loin. Le conducteur est debout à l'arrière de la barque, tenant dans la main le gouvernail.

Il sourit chaque fois que nos regards se croisent. Il semble très heureux, en harmonie avec ce lieu de paix malgré ses moyens d'existence très modestes. C'est une grande leçon pour moi qui me considère comme un des enfants gâtés de l'occident.

Nous avons tout le nécessaire ainsi que beaucoup de superflu en Europe, et nous sommes pourtant si mal dans notre tête. Alors que cet homme, malgré sa condition, semble parfaitement heureux. Peut-être aussi parce qu'il n'a conscience que du moment présent.

La différence fondamentale, c'est qu'il vit dans le Présent alors que nous vivons pour le futur. C'est tellement simple, là réside certainement l'état d'esprit conduisant à la paix et au bonheur. Il aime ce qu'il fait et fait ce qu'il aime.

Nous accostons bientôt au débarcadère et prenons un « Tuk Tuk », un taxi local pour nous rendre dans le centre ville distant de quelques kilomètres seulement. Il roule suffisamment lentement pour que nous ayons le temps d'observer le paysage ainsi que les habitations. Elles sont pour la plupart en bois, construites sur pilotis. Dans chacune d'elle, des enfants jouent et les femmes s'acquittent de leurs besognes journalières, à un rythme lent, qui est le reflet de cette vie au présent dans laquelle ils ont coutume d'être en permanence.

Le sourire est partout, il embellit les journées et facilite le contact humain.

Notre taxi nous arrête près du marché, où nous sommes déjà venus plusieurs fois.

Noï adore y faire l'achat des denrées qui font défaut sur l'île. Elle connaît beaucoup de vendeuses et chacune d'elle prend des nouvelles de sa famille ou des voisins. L'ambiance est calme, détendue malgré la foule. Il n'y a

aucune bousculade et la politesse, l'amabilité et la bonne humeur sont générales. Les hommes, aussi bien que les femmes me sourient. Il est vrai que je suis le seul occidental dans le marché.

Il est tellement agréable de se promener dans un monde où l'on ne rencontre pas le moindre problème, où l'on peut échanger quelques phrases avec des gens que l'on croise pour la première fois. Le contact est si facile, si naturel, il embellit la vie et fait que l'on ne se sent jamais seul dans ces régions de l'Asie.

Je ne peux m'empêcher de repenser à mon pays natal, au contact si difficile à établir entre ses habitants, à la solitude qui est devenue une des véritables maladies de notre civilisation.

Je me dis alors que si le progrès doit forcément passer par la dégradation des rapports humains, alors je le refuse. Je préfère revenir à une vie moins sophistiquée, comme elle l'est dans ce pays, mais conserver la communication, l'échange entre les individus. Nous ne pouvons vivre bien longtemps repliés sur nous-mêmes sans nous dégrader psychologiquement.

Depuis mon arrivée en Thaïlande, j'ai pris conscience de l'importance des rapports humains. Je me suis rendu compte qu'ils équilibraient l'homme et qu'ils lui donnaient de la force, de l'assurance et de la confiance en lui.

Noï s'arrête devant un étal de sculptures artisanales sur bois. Il y a bien sûr de nombreux modèles de bouddha, des éléphants de différentes tailles et des singes par groupes de trois. Le premier a ses mains devant la bouche, le deuxième devant les yeux et le troisième sur ses oreilles.

Le marchand m'explique que cela veut dire, je ne dis rien, je ne vois rien et je n'entends rien.

Je vois, quant à moi, dans l'expression de cette sculpture, plutôt un enseignement du bouddhisme. Je le traduirais par : je ne dis pas le mal, je ne vois pas le mal et je n'entends pas le mal.

C'est le moyen de rester concentré sur les aspects positifs des gens, des choses, des événements et d'en oublier les aspects négatifs. Les Thaïlandais appliquent cela dans la vie de tous les jours et cela les rend plus gais, plus heureux, tout en limitant les problèmes avec l'entourage.

Nous devons regarder les bons côtés des gens tout en ignorant les mauvais. C'est d'une grande simplicité mais aussi d'une grande efficacité. Ce seul principe, s'il était mis en pratique chez nous, améliorerait considérablement les rapports entre individus, ce qui rendrait la vie tellement plus conviviale.

Nous choisissons ensemble un bouddha en bois doré. Il sera le premier des objets qui doit composer l'autel que Noi désire créer dans le bungalow, selon la tradition bouddhiste. Elle est très heureuse de voir que j'accepte aussi facilement sa religion ou plutôt sa philosophie.

Je n'ai aucun mérite, car je considère le bouddhisme comme la pratique la plus tolérante au monde.

Un peu plus loin, ce sont les fruits et les légumes qui remplissent les étals. Ils sont nombreux, variés et je ne connais pas la plupart d'eux. Parmi les légumes verts, j'en reconnais quelques-uns qui sont semblables à ceux de chez nous, mais la majorité m'est inconnue.

Les fruits sont de formes et de couleurs multiples. Il y a ceux que je connais comme les mangues, papayes, ananas, oranges, citrons, lychees, pommes cannelle, noix de coco. Il y a aussi des fraises qui proviennent du Nord, et de très nombreuses variétés de bananes. Puis il y a tous les fruits nouveaux pour moi et que je découvre aujourd'hui. Le

durian est l'un d'eux. Il se présente en forme de boule, légèrement ovalisée et entièrement couverte d'épines. Le plus petit doit peser près d'un kilo, jusqu'à quatre à cinq kilos pour les plus gros.

La chair, de couleur jaune et parfois verte, est savoureuse, mais l'odeur qui s'en dégage rappelle celle d'un camembert bien fait. Mieux vaut le manger en se pinçant le nez pour ne pas être incommodé par cette puanteur.

Je dénombre une bonne dizaine de sortes de fruits que je n'ai jamais goûtés. Nous achetons certains d'entre eux sans savoir si je vais en aimer la saveur. Ce sera la surprise.

Tout est vraiment bon marché et nous repartons les bras chargés, en n'ayant dépensé que l'équivalent d'une vingtaine de francs français.

Puis il y a le poisson. Il y en a de toutes les tailles : thons, bonites, marlins, daurades coryphène, espadons, maquereaux. La mer en regorge dans ces régions tropicales et ils constituent une source de protéines suffisante pour la population côtière.

Riz, poisson et fruits composent l'alimentation principale des thaïlandais du Sud et je ne m'en plaindrai pas, car j'adore cela.

J'ai dû vivre dans ce pays ma dernière incarnation, me dis-je, car j'en aime absolument tout. Le climat, la végétation, les gens, la cuisine, la religion, les coutumes.

Je réalise, en me promenant dans le marché, que je me sens ici chez moi bien plus qu'en France. J'aurais tendance à oublier les années que j'ai vécues avant ma venue sur l'île.

Je suis un nouveau-né qui prend conscience de tout ce qui l'entoure. Je découvre la vie à l'âge de vingt huit ans. Le nouveau Richard n'a vraiment rien de commun avec l'autre, celui que j'ai laissé dans le midi de la France.

Je voudrais communiquer mon expérience au monde entier. Leur dire de prendre une année sabbatique et de partir sur les routes ou les mers du globe. Partez donc à la découverte de la planète, vous y trouverez quelque chose dont vous ne pouvez soupçonner l'existence et qui transformera votre vie. Il s'agit de votre essence, de votre âme que vous avez refoulée tout au fond de vous-même, recouverte de mille fausses croyances et d'autant de vieilles et mauvaises habitudes.

Si vous voulez naître à nouveau, dans un monde meilleur, alors partez, partez à l'aventure et qu'un homme neuf revienne pour transformer ce monde qui va faire naufrage. Lâchez votre existence présente, sortez de votre prison mentale dans laquelle vous vous êtes enfermés tout seul. Respirez l'air du grand large à pleins poumons, il contient à lui seul la dynamique de mutation.

Les phrases se succèdent dans ma tête, pendant que je continue à marcher avec Noï. L'une appelle l'autre ; je n'ai qu'à tirer le fil conducteur et les voilà qui coulent, coulent et emplissent mon cerveau. Chaque fois que se produit ce phénomène, je pourrais écrire un livre de mille pages sans que les idées me manquent. J'ai accès à un réservoir sans limite qui peut m'éclairer sur toutes les questions que je me pose.

Par ce principe, tout individu, qui est guidé par un motif sincère, peut accéder à la véritable connaissance, sans limite, Universelle.

Cela me donne le vertige et m'effraye un peu car je sais que la responsabilité de l'individu augmente proportionnellement à la connaissance qu'il détient. Dans ces conditions, il est impossible de faire marche arrière. On ne peut désirer la lumière uniquement par curiosité. Il s'agit là de l'engagement conscient dans un chemin, dans Le

Chemin. Tout se brouille subitement, ma vue s'obscurcit, je sens ma conscience m'abandonner, je la laisse partir, mes jambes se dérobent sous moi et des larmes coulent sur mes joues, je...

Je me vois m'envoler dans les airs, je suis un oiseau, j'observe la ville d'en haut, puis la côte découpée et la mer turquoise.

Le décor change subitement, je suis sur une colline et contemple la vallée en contrebas.

Les couleurs sont mille fois plus éclatantes et lumineuses que sur notre Terre. Où suis-je ? Je n'ai jamais vu une telle beauté, une telle harmonie. J'en suis bouleversé.

Je me trouve dans un état à mi-chemin entre la joie et la tristesse. Un état difficile à décrire. Ma joie est immense mais je sens qu'elle est ternie par la souffrance des habitants de notre planète; Cela m'empêche de vivre cette merveilleuse sensation dans sa plénitude.

J'ai l'impression de toucher le bonheur du doigt. Il est là, juste à ma portée. Je respire à pleins poumons comme pour mieux fixer cette sensation en moi, pour ne jamais plus l'oublier. Elle sera désormais mon but.

C'est elle que je cherchais inconsciemment, depuis toujours, mais jamais dans la bonne direction. Aujourd'hui je te retrouve, je te reconnais, toi qui habite en moi depuis la nuit des temps. Je viendrai de temps en temps te retrouver lorsque le poids de la vie sera un fardeau trop lourd pour mes épaules, lorsque j'aurai besoin de me recharger, de reprendre des forces. Tu seras mon gîte de montagne, c'est en toi que je me reposerai, et au matin je repartirai, serein et plein d'enthousiasme, rejoindre mon corps, afin qu'il accomplisse sa tâche ou une portion de plus du chemin. La nature est notre mère, elle nous reçoit en elle lorsque nous le désirons intensément...

- « Licha, Licha ».

La voix de Noï me parvient faiblement. Je suis tellement bien, je veux rester encore un peu, je n'ai pas envie de rentrer tout de suite. Sa voix devient maintenant plus forte. Le décor se brouille. Je tombe dans un tourbillon qui m'aspire et contre lequel je ne peux lutter.

Je reprends brutalement conscience de mon corps.

- « Licha, Licha, kun pen alaï » Richard, Richard qu'est ce que tu as ?

J'ouvre les yeux.... Je suis couché sur un banc et tout le monde m'entoure. J'ai dû m'évanouir. Je me sens pourtant très bien, aucune fatigue. Je m'assieds et souris à Noï qui paraît très inquiète.

- Sabaï di tilac. Je vais bien ma chérie, lui dis-je.

Je me lève comme si je venais de faire un petit somme. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Aucun signe de faiblesse ne persiste. Quelqu'un m'apporte un verre d'eau. Je le bois lentement pendant que tout le monde m'observe, puis je souris ce qui semble les rassurer. Ils retournent tous à leur travail tout en plaisantant. L'incident est clos.

Chapitre V

Nous continuons notre visite de la ville en oubliant ce petit imprévu. Noï m'observe discrètement par moments car elle n'est qu'en partie rassurée.

L'heure tourne et nous n'avons pas encore déjeuné. Nous passons dans une ruelle où les petits restaurants se succèdent. Ma surprise est grande de constater la présence de nombreux occidentaux. Il s'agit principalement de routards, jeunes ou moins jeunes qui parcourent le pays. Ils

ont l'air bien sympathique avec leurs cheveux longs et leurs vêtements locaux.

Ils sont tous très calmes, souriants, bien dans leur peau.

Nous nous asseyons à une table et commandons deux assiettes de riz frit aux fruits de mer.

Nos voisins de table nous saluent avec un anglais qui ne paraît pas être leur langue natale. Après avoir échangé quelques phrases, je comprends qu'ils sont français.

Ils ont une trentaine d'années et voyagent en Asie depuis déjà trois ans. Laos, Cambodge, Vietnam, Birmanie, Thaïlande. Ils ne semblent pas vraiment pressés de rentrer et veulent plutôt s'installer dans ce pays. Ils me racontent leurs aventures, leurs déboires et les plus grands moments qu'ils ont vécus au cours des trois dernières années.

- Quand tu as connu l'Asie, me dit l'un d'eux, tu ne peux plus rentrer en France et reprendre ton ancienne vie. Ici les gens savent vivre, on se sent bien tout le temps et l'on ne peut jamais mourir de faim; Ils ont su préserver ce que nous avons perdu depuis longtemps.

-L'Asie, c'est la vraie vie, elle t'enseigne tout et surtout les valeurs essentielles.

Je les écoute, sans les interrompre et constate que nous sommes arrivés à des conclusions identiques en ce qui concerne l'existence. C'est fou ce que la philosophie est contagieuse dans ce pays.

Le futur, ils ne veulent pas en entendre parler. Ce n'est pas la peine de vouloir anticiper des problèmes qui ne viendront jamais. Seule la vie au présent est importante, le reste est de l'illusion.

Si nous adoptons, d'après eux, cette manière de vivre, alors nous serons suffisamment robustes pour affronter les imprévus lorsqu'ils se présenteront. Pourquoi avoir peur du

futur, pourquoi refuser de vivre heureux. Ce n'est pas interdit, c'est le droit que possède chacun d'entre nous.

Nous passons une bonne partie de l'après-midi à échanger nos idées, nos points de vue, tout en buvant du café et du thé. Lorsque nous nous quittons vers dix-sept heures, nous nous serrons énergiquement la main, en nous souhaitant le « choc di », bonne chance en Thaï.

Ces vœux sont vraiment sincères et ne sont pas une simple formule de politesse. Je me sens très proche d'eux, même si nous n'avons pas eu le même cheminement. J'espère les revoir un jour.

La rencontre que Richard avait faite cet après-midi là, bien que paraissant insignifiante, allait changer son attitude, son comportement psychologique. Jusqu'à présent, il n'avait pu se séparer totalement du doute lié à son ancien système de vie.

Bien qu'étant consciemment convaincu de se trouver sur le chemin de la vérité, ce doute sournois était resté ancré dans son subconscient, diminuant ainsi sa force et sa conviction. La rencontre avec les deux routards, dans ce restaurant de Tran, lui avait fait comprendre qu'il n'était pas le seul à penser de la sorte. En fait, il avait découvert à travers les propos des deux français, que ceux qui aspiraient comme lui à une existence simple et saine, étaient tout de même nombreux. On ne pouvait les rencontrer qu'au cours de voyages et non pas dans les grands centres urbains, car ils ont plutôt tendance à fuir ces derniers.

Donc Richard prenait conscience qu'il n'était plus seul dans ce cas. Cela allait renforcer considérablement ses convictions profondes et éliminer du même coup le doute qui est toujours présent chez celui qui suit un chemin marginal.

Encore quelques achats avant que la nuit tombe, dont un cadeau surprise pour l'anniversaire de Noï, et nous voilà déjà dans la petite embarcation qui nous ramène sur notre île bien aimée.

Le soleil a disparu derrière l'horizon, la lune est haute dans le ciel, elle est dans son premier quartier. Les étoiles scintillent, elles semblent me faire des clins d'œil, par amitié, par complicité. Nous nous comprenons et nous connaissons bien maintenant. Elles sont à la fois des guides et des témoins, elles nous observent et nous influencent tout au long de notre vie.

Je repense au malaise que j'ai eu dans le marché. C'est assez étrange ce qui m'est arrivé. Est-ce vraiment un malaise, une expérience psychique ou les deux à la fois.

Je me souviens de la beauté du lieu dans lequel je me trouvais alors. Les couleurs du paysage n'avaient rien à voir avec celles qui m'entourent habituellement, et ceci malgré la splendeur de notre région. Elles rayonnaient de leurs différentes teintes. Elles semblaient être des sources de lumières. Mais ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est la paix qui régnait en ce lieu. Une paix indescriptible, enveloppante, apaisante, réconfortante. Elle se manifestait de l'intérieur et non de l'extérieur de moi-même. C'était une sensation très puissante qu'il me semblait avoir déjà connue et que je retrouvais d'un coup. Elle m'avait fait prendre conscience du véritable bonheur, total et illimité, que je n'aurai de cesse de retrouver ou peut-être même de construire dans notre monde physique.

Noï se blottit contre moi tendrement ; nous avons passé une bonne journée, une autre bonne journée. Elles sont toutes merveilleuses depuis que j'ai posé mon sac de voyage dans ma petite résidence. S'ils savaient, tous ceux qui sont

englués dans le système occidental, s'ils savaient à quoi peut se résumer le bonheur. Mais le verraient-ils seulement ? Un séjour dans un lieu comme celui-ci ne s'improvise pas. Il correspond à un cheminement intérieur, à quelque chose de subtil, qui a couvé en soi pendant longtemps.

Si l'on enlevait une de ces fourmis de la fourmilière humaine de l'Europe et qu'on la replaçait dans un autre contexte - celui dans lequel je vis, par exemple - je ne suis pas sûr du bon résultat que cela donnerait. La plupart tournerait en rond du matin au soir, d'autres risqueraient même de sombrer dans la folie. Ils ont été tellement conditionnés, les automatismes sont ancrés si profondément en eux, qu'ils se trouveraient en perpétuel déséquilibre, en perpétuel manque d'activités. De plus, ils se culpabiliseraient de n'être pas productifs, de ne pas travailler.

Il est vrai que la plupart ne connait que ça, le travail. Ils n'existent qu'à travers lui. Ils ne sont pas des hommes, ils sont des professions.

Certains me diraient que de toutes façons il faut que tout le monde travaille et que si j'ai pu venir jusqu'en Thaïlande, c'est grâce à l'avion et donc grâce à cette société que je critique tant.

A ceux là, je répondrais que je ne suis ni contre le travail ni contre le progrès. Il suffit, pour que tout redevienne plus humain, de repenser les proportions travail-loisirs. Il faut aussi redéfinir le but du travail et revoir la consommation à outrance à la baisse.

Mais pour changer tout cela, il faudrait que les populations le désirent vraiment, ce qui n'est pas le cas actuellement. Chacun ne pense qu'à s'enrichir afin de rivaliser avec ses voisins et ses amis, et exposer au grand jour les preuves de

sa réussite sociale. Tout cela dans le but plus ou moins conscient d'être apprécié et même aimé de son entourage.

Mon île, ils n'en voudraient même pas, ou alors pour y passer une semaine de congés dans laquelle ils s'ennuieraient certainement, trop habitués qu'ils sont de vivre à cent à l'heure.

Il ne resterait donc que ceux qui aspirent à la rencontre avec eux-mêmes. Ceux-là sont des marginaux, des purs, rien ne peut les corrompre, même pas les promesses de richesses.

Ils sont d'une autre planète sur laquelle les valeurs sont simples, différentes, là où l'on n'a besoin de rien, ou presque, car l'on sait que l'on a déjà tout.

Ceux-là, même s'ils ne savent pas ce qu'ils cherchent, sont les seuls à aller dans la bonne direction. Certes, ils zigzaguent un peu parfois, mais ils ont choisi le bon chemin. Les autres sont dans l'erreur et si l'on me dit que je suis intolérant, je dirai que c'est vrai. Je suis intolérant avec la bêtise lorsqu'elle arrive à un tel niveau. Bon d'accord, il n'y a pas longtemps que je m'en suis rendu compte, mais l'important c'est d'en avoir pris conscience.

C'est vrai que je suis intolérant, mais j'ai tellement envie de partager mon bonheur avec tous. Je voudrais les faire profiter de mon expérience, mais je sais que c'est impossible, qu'une telle démarche doit avoir une solide motivation intérieure sans quoi c'est l'échec à la moindre petite difficulté rencontrée.

- Du calme Richard, tu t'emballes trop vite, me dit ma petite voix amicale, Tchaï yen yen, ce qui se traduit mot à mot, cœur frais, frais, ce qui signifie calme ton cœur ou relax.

- Tu parles Thaï maintenant, il ne manquait plus que ça.

- Profite donc du moment présent, reprend-elle, tu es en train d'oublier la beauté de la nuit. Contrôle le flot de tes pensées, tu dois apprendre à en diminuer ou en arrêter le débit, c'est important. Tu es en train de t'éloigner du présent.

Richard était stimulé par l'enthousiasme de celui qui découvre une dimension bien plus large de l'existence. Il réalisait les immenses possibilités qui pouvaient s'offrir à lui dans un futur proche, ainsi que ses responsabilités croissantes. Ces dernières étaient plus un désir de partager ses découvertes avec d'autres qu'une volonté d'imposer ses points de vue. Il fallait tout de même être très vigilant, car de l'un à l'autre, il n'y avait que peu de distance. Le désir de bien faire et l'idéalisme excessif se sont souvent confondus dans le passé, surtout dans les religions.

Tous deux ont une même origine, mais le deuxième est passé sous le contrôle de l'ego.

La difficulté, lorsque l'âme commence à communiquer avec la personnalité, c'est de trouver une adaptation pratique et tolérante aux idées abstraites qui ont été perçues. Il est arrivé bien trop souvent que la personnalité se sente investie d'une mission divine et parte au combat afin d'essayer de convaincre, dans un premier temps, et finalement pour imposer ses grandes idées, tombant ainsi dans le fanatisme.

Le plus sain, pour Richard, était d'affiner ce contact, de le définir le plus précisément possible. Cela se traduirait par une adaptation de ces nouvelles connaissances dans la vie pratique.

Il devait contrôler son enthousiasme ainsi que le flot des idées qui se déverseraient en lui par moments. Pour résumer, il fallait qu'il apprenne à mieux se connaître.

Nous arrivons à destination les bras chargés de nos achats. J'ai l'impression d'être parti depuis une semaine. La notion du temps est vraiment très variable suivant l'occupation ou le lieu dans lequel on est.

J'ai caché la bague en or que j'ai achetée pour Noï, dans le sachet de fruits. Son étui a la même couleur que celle des oranges et passe de ce fait inaperçu.

Je vais prendre une douche pendant qu'elle range nos achats. Je ne tarde pas à entendre les cris de surprise espérés. Ça y est, elle a découvert son cadeau et, d'après l'agitation qui règne dans la chambre, il a certainement dépassé l'effet escompté.

Elle passe sa soirée à l'admirer et à m'embrasser. Vu sa réaction, je pense que je renouvellerai ce type d'expérience. De plus, l'or en Thaïlande est bien meilleur marché que chez nous et constitue un véritable capital, qui peut-être revendu en cas de gros problèmes financiers, pour un montant légèrement inférieur à sa valeur d'achat.

Il est une véritable réserve de sécurité tout en permettant à la femme de s'en parer. En Asie, acheter de l'or c'est épargner, cela évite que l'argent soit dépensé inutilement.

Demain, tout le monde sur l'île saura que Noï a une belle bague. Si je la laissais faire, elle irait réveiller tout le village afin de montrer son premier bijou en or.

Vu de chez nous, les réactions de Noï pourraient paraître celles d'une gamine. Mais on dit souvent que les Thaïs sont des enfants, surtout en ce qui concerne la spontanéité, la vie au présent et l'insouciance. Cela n'est qu'une partie des nombreuses choses qui font que je n'ai plus envie de rentrer en France et que je me sens ici chez moi.

Cette manière de vivre, que j'ai découverte il y a seulement quelques mois, semble correspondre à peu près totalement à ce que j'attendais inconsciemment de l'existence.

Je ne pourrais plus reprendre mes anciennes habitudes et jouer le rôle un peu trop sérieux que chacun de nous s'attribue. Je ne veux plus passer mon temps à essayer de paraître quelqu'un que je ne suis pas. En occident, le bonheur est toujours pour demain, pour plus tard, lorsque nous aurons de l'argent, une belle maison, une superbe voiture et tout ce qui peut aller de pair. Parfois même ce « plus tard » signifie à l'âge de la retraite, c'est à dire 65 ans. C'est le comble de la débilité car lorsque l'individu est resté conditionné durant 65 ans de sa vie, je doute qu'il retrouve une certaine autonomie à cet âge-là.

Le plus triste, dans tout cela, c'est que les occidentaux pensent qu'il n'y a que leur manière de vivre qui soit valable. Ils imaginent être les exemples à suivre et croient que le reste de la planète nous envie.

S'ils étaient dans le vrai, alors ils vivraient de plus en plus heureux, ce qui n'est pas le cas.

Ils ont créé une machine qu'ils ne maîtrisent plus et qui les entraîne dans un tourbillon.

Lorsque l'on s'approche de la Vérité, cela doit avoir une répercussion dans sa vie de tous les jours. Une amélioration de sa condition doit forcément découler d'un tel cheminement. En observant le « Mal être » qui se propage dans nos contrées, je ne peux qu'en déduire que nous sommes dans l'erreur.

Alors s'élève de mon cœur une douce prière pour tous les hommes. Une larme de compassion, une goutte de cette essence que j'ai reçue en présent et qui transforme lentement toutes les parties de mon être. Elle seule peut

raviver le cœur desséché des hommes. Elle seule peut les faire sortir de leurs bulles hermétiques.

Je réalise la chance que j'ai eue et imagine comment aurait pu se dérouler toute ma vie sans cela. Cette idée me donne envie de vomir.

Ce matin est le début d'une étape nouvelle. Je suis rempli d'une confiance illimitée. Je déborde d'optimisme et je sais pourquoi.

La rencontre d'hier, avec mes amis routards, m'a fait prendre conscience que nous sommes nombreux sur toute la planète à rechercher la Vérité et la Liberté. Bien sûr, nous nous trouvons éparpillés et ne rentrons en contact entre nous que très rarement.

Mais cela est tout à fait logique car le chemin est individuel et intérieur. Peut-être alors faut-il que chacun ait trouvé le sien avant qu'ait lieu le rassemblement, le grand rassemblement sur le plan physique qui ne fera que concrétiser celui qui se sera déjà produit à un niveau plus subtil, celui de l'âme humaine.

Il me revient à l'esprit le terme d'« Elu » cité abondamment dans la bible et je me dis, au travers de mes découvertes personnelles, que ce mot désigne seulement ceux qui se sont lassés de somnoler et qui ont décidé de s'éveiller à la Vérité. Il s'agit là d'une auto-élection et non pas d'une sélection réalisée par un être supérieur.

Le pouvoir de changer la vie, la société, le Monde est entre les mains de chacun de nous. Mais bien que je sache que la majorité des populations ne pense qu'aux intérêts individuels, je comprends que cela ne sera pas un obstacle au renversement des valeurs. Ils ne suffira que de quelques millions d'hommes et de femmes qui possèdent la Connaissance et une bonne volonté pour accomplir ces

transformations. Quelques millions d'hommes centrés sur le bon chemin, qui focaliseront un schéma de pensées conforme aux lois du créateur. Ils le réaliseront grâce à la puissance et à la convergence de leurs désirs dans une direction commune.

Peu importe que ces hommes-là soient dispersés sur toute la planète, il travaillent ensemble dans le monde des causes, et ceci sans jamais ou presque jamais se rencontrer. A partir de cette théorie, je n'ai plus à m'en faire pour l'avenir. Je vivrai désormais conformément à ce que je ressens, sans essayer de trouver une suite logique, un aboutissement concret à mon existence. Cela aura l'avantage de me rapprocher du présent. Le doute, quant à lui, se présentera parfois à ma porte, mais il ne sera jamais invité à entrer. Il se découragera de ce fait et disparaîtra définitivement.

Je porte ma tasse de café à la bouche et en aspire une gorgée, les yeux perdus en direction de la mer. Il est tout juste sept heures passées et Noï dort toujours. Elle est moins matinale que moi et c'est un bien, car cela me permet de rester seul à une heure où mon âme éprouve souvent le besoin de communiquer avec ma personnalité.

Le ciel est bien sûr dégagé, la mer est encore d'huile et le silence envelopperait l'île s'il n'était de temps en temps troublé par le chant d'oiseaux en quête de nourriture.

Le café est bon. Il me semble meilleur chaque jour, bien qu'il provienne du même paquet. Est-ce mon sens du goût qui s'affine ou alors ma conscience qui s'élargit en toutes choses ?

Je suis peut-être en train de découvrir le secret des secrets, celui du bonheur. Il était tellement bien caché, si proche de nous que nous ne le voyions pas. Il avait été dissimulé dans le présent, l'éternel présent qui contient tout.

Nous vivons dans un monde d'illusions, disent les lamas tibétains et j'ai mis longtemps à comprendre ce que cela signifiait. Je croyais que ce monde n'existait pas, mais ce n'est pas le cas. Ce monde existe seulement dans le présent, alors que les hommes ont pris l'habitude de faire alterner leur conscience entre les projets qu'ils ont créés mentalement et les réminiscences d'un passé mal digéré. L'illusion nous envahit lorsque nous sortons de la conscience du présent.

C'est tout simple, c'était trop simple. Le secret était bien gardé et nous aurions pu parcourir le monde durant des vies entières à sa recherche sans même en apercevoir un pâle reflet.

Je rigole tout seul assis sur la terrasse. Je sais que je suis sur le bon chemin, cela ne fait plus aucun doute. Je deviens de plus en plus autonome. D'abord, cela s'est manifesté dans l'organisation de ma vie, sur les plans pratique et matériel. J'ai appris à vivre avec l'essentiel - qui est en fait le minimum nécessaire - et cessé d'alimenter mes désirs de posséder tout ce que je n'ai pas.

Puis cette autonomie s'est imposée progressivement dans ma manière de penser. Ma confiance en moi a grandi dans ce domaine et guidé ma route sans avoir recours à des références extérieures ou à des idées empruntées à d'autres. Mon guide, mon Maître n'a donc plus aucune raison d'être. A ce point de ma route, je ne dois plus passer mon temps à l'attendre ou à le rechercher car j'ai désormais compris qu'il n'était que le reflet de mon guide véritable : Mon âme, qui deviendra progressivement ma seule référence. Je dis progressivement car il faut que j'affûte ce contact qui n'est encore que grossier et mal défini. Une fois que le canal qui nous sépare aura un débit suffisant, tout

deviendra plus clair, et même l'impermanence du contact ne sera plus un handicap.

Le café tiédi dans ma tasse. Je n'en ai bu qu'une seule gorgée, absorbé que j'étais dans mes pensées.

J'inspire profondément comme pour me charger de cette atmosphère paisible. Je m'en imprègne jusque dans les moindres recoins du corps. Un léger courant électrique, rempli de fraîcheur, remonte le long de ma colonne vertébrale jusqu'à la nuque. Il me détend et me vitalise davantage. J'étends un peu de miel sur une tartine de pain de mie grillé, puis la trempe dans le café. J'en savoure chaque bouchée en regardant les cocotiers qui s'inclinent sur la plage en direction de la mer. Magie du matin sans cesse renouvelée. Qu'y- a- t-il de plus beau ?

Je sais que l'intensité de mes perceptions ne dure pas toute la journée. L' « impermanence » de mes états d'âme - qui est tout a fait naturelle - fait que je m'attache intensément à ces moments de communion, car je sais, par expérience, qu'ils sont éphémères. Ce n'est pas bien grave, car ils m'auront empli de joie, de bonheur et de paix pour la journée entière.

Je coupe en morceaux, après l'avoir pelée, une grande mangue à la couleur orangée. J'en déguste chacun des bouts en les laissant fondre dans ma bouche. La nature s'est surpassée pour créer des fruits aussi délicieux. Je crois que je ne m'en lasserai jamais.

En portant le dernier morceau à ma bouche, j'entends la mer qui m'appelle, elle m'invite à nager, à communier avec elle. Je saisis le masque et les palmes qui sont posées sur la terrasse. Je regarde dans la chambre afin de m'assurer que Noï dort toujours. Comme c'est le cas, je referme la porte et me dirige vers la plage. Il doit être près de huit heures et le soleil commence déjà à chauffer. Je conserve mon tee-

shirt blanc pour ne pas attraper de coup de soleil sur le dos et rentre dans l'eau tiède. Ce matin a quelque chose d'inhabituel, quelque chose de magique, de merveilleux. Bien sûr ils le sont tous, mais celui-ci plus particulièrement.

J'enfile mes palmes, ajuste mon masque et m'étire dans l'eau. Deux petits poissons argentés viennent m'accueillir. Ils avancent tout près et semblent observer mon regard, l'espace d'un instant, puis se déplacent tout contre moi, devenant ainsi mes pilotes.

Je palme très lentement en survolant les coraux multicolores. Les poissons, de ce fait, ne sont aucunement effrayés et m'acceptent comme l'un d'entre eux. Je fais partie de la grande famille qui habite la mer.

Cette paix intense, semble aujourd'hui ne plus vouloir me quitter. Ma faculté de penser se ralentit encore. Mon cerveau n'éprouve plus le besoin de réfléchir, de synthétiser des idées, de construire des projets.

Je suis curieux de savoir où me mènera ce processus et veux aller plus loin. De toutes manières, je sais intuitivement que je ne risque rien, qu'il n'y a aucun danger à explorer son âme, lorsque la motivation de cette entreprise est pure.

Le rythme de mes pensées se ralentit encore. Il est maintenant proche de l'immobilisme. Je continue de progresser au milieu des pâtés de coraux, escorté par un banc de poissons rayés de jaune et de noir. Je suis dans un état proche du sommeil. Celui qui correspond au moment où l'on s'endort, où l'on voit défiler devant ses yeux les premières images qui annoncent le début de l'état de rêve.

Je n'ai jamais été aussi bien de ma vie. J'ai la sensation de vivre sur deux plans de conscience simultanément. Je maintiens volontairement cet état pour profiter des

impressions que je reçois de ceux-ci. Mes cinq sens ne sont aucunement diminués, mais la différence essentielle c'est que mon mental ne s'implique pas dans les informations que ceux-ci captent.

Sur le plan de la pensée pure, celui que je crois être du domaine de l'âme, je dispose d'une source d'idées immense que je peux cueillir si je le désire. Je n'en fais rien et préfère laisser ma volonté inactive. Je ne désire rien d'autre que de baigner dans cet état

Je continue mon voyage dans ce monde étrange, immense, illimité. Je sens passer près de moi les réponses aux questions essentielles que je me pose, mais je n'essaie même pas de les capter, de peur de perdre cet état de conscience.

Je désire seulement faire durer l'expérience le plus longtemps possible, tant que je pourrais garder ma volonté désactivée et ma pensée au ralenti. Pendant tout ce temps, je sens que des modifications s'opèrent en moi, des transformations, et je ne tiens pas à m'y opposer. Je n'ai aucune crainte, je sais que je vis un grand moment.

Ma conscience se dilate encore et encore et je me rends compte qui je suis vraiment. Je suis tant de personnalités et tant de choses à la fois. Je suis tout mais ne peux vivre que ce que je choisis d'être. Je me limite tout seul. Je suis bien plus que le Richard que je connais et dont la vie s'est déroulée jusqu'à présent dans un monde si étroit. Tout est à ma disposition, je n'ai qu'à me servir. Je peux même être un prophète si je le désire vraiment, car dans ce monde subtil toute la connaissance et tous les outils sont à ma disposition pour réaliser une petite vie ou bien une mission planétaire.

Nous sommes ce que nous avons décidé d'être : dieu ou diable, prolétaire ou saint. Le choix est entre nos mains, et

lorsque les circonstances semblent être responsables de l'orientation de notre vie, c'est que nous acceptons qu'elles le soient.

Je palme lentement et régulièrement. Pendant que mon corps est occupé à se propulser dans l'élément liquide, ma pensée est libre et peut vagabonder dans l'autre monde, sur l'autre rive. Je suis en méditation prolongée, soutenue par le battement régulier des palmes. Mon esprit est un oiseau qui vient de s'évader de la cage que constituait mon corps. Il connaît désormais les grands espaces et ne vivra que pour retourner planer au-dessus des nuages. Il n'acceptera plus de rester prisonnier des cinq sens du corps. Il connaît sa véritable nature, il l'a découverte dans cette autre dimension de conscience et ne sera plus jamais le même, car il a goûté à la liberté.

Je suis dans un cocon de bien-être, de paix et d'énergie. Energie de la pensée créative qui peut, si elle est bien dirigée, donner une forme concrète à chaque idée qui habite ce plan subtil. Libre à moi de cueillir l'une d'elles pour la ramener sur le plan de la conscience objective. Si je fais cela, il me suffira par la suite de me la remémorer et de m'en servir de fil d'Ariane pour capter toutes les autres qui sont en harmonie avec celle-ci.

C'est de cette manière qu'opèrent les artistes et les créateurs d'idées nouvelles. Ils modifient la trajectoire de l'humanité en lui apportant de nouveaux concepts.

Lorsque le peintre capte une image de ce plan là, et qu'avec l'aide de ses pinceaux il la transporte dans notre monde physique, il participe à la création du monde de demain.

Le peintre, le sculpteur, le poète et tous ceux qui sont capables de percevoir le monde de l'autre rive, le transportent lentement, pierre par pierre sur le plan de la matière.

Je prends conscience, que j'ai moi aussi mon rôle à jouer dans ce domaine. Non pas que je le désire, mais c'est plutôt que je ne peux pas faire autrement, car sans cela le contact serait rompu définitivement. Naviguer entre les deux rives devient de plus en plus facile lorsque le voyage est régulièrement renouvelé. Il le sera encore plus lorsque l'on ramène une cargaison d'idées qui vont servir au travail collectif de construction du monde nouveau que les hommes pressentent.

Je ne sais pas encore dans quel domaine je pourrai me rendre utile et je ne tiens pas à me presser. Le puzzle est incomplet, il est encore trop tôt.

Je préfère, pour l'instant, me laisser porter afin de mieux connaître ce monde qui s'ouvre à moi. Tout le reste découlera des idées captées durant mes explorations. Je n'ai pas à m'en faire, je n'ai pas à chercher à définir quelque chose de précis à l'aide de ma volonté, car je sais que les pensées nouvelles s'ordonneront entre elles sans que j'intervienne, pour me livrer un schéma bien précis qui correspondra à ma nature propre. Vouloir faire ne serait qu'un obstacle et déboucherait sur des projets qui ne correspondraient pas à mes spécificités, à mes dispositions naturelles que je n'ai pas encore découvertes.

Je me contenterai donc de rester passif et de regarder prendre forme les idées et les images d'elles-mêmes. Il faut laisser tourner la terre, il faut lâcher prise et cesser de s'impliquer dans tout. J'ai tout mon temps, je n'ai pas un train à prendre et la vie est si belle.

Je suis un rêveur, un explorateur, un oiseau du grand large. Je n'ai plus aucun désir, aucun projet, car ce qu'il y a de mieux pour moi a été mis de côté pour m'en faire un présent, le moment venu. Je n'ai plus à construire mentalement mon futur car celui-ci ne me fait plus peur. Je

ne crains plus de manquer de quoi que ce soit car je sais que tout est à ma disposition. Je suis béni des dieux.

Richard n'éprouvait plus la notion de temps. Il nageait lentement, acceptant l'expérience jusqu'au bout ou du moins tant qu'elle durerait. Puis il sortit de l'eau et s'assit sur la plage, à l'ombre d'un cocotier. Son état de paix intérieure intense ne le quittait plus.

Il était assis là, face à la mer, le regard perdu vers l'horizon. Un déclic s'était produit en lui, mais il n'arrivait pas à comprendre ce qui s'était passé. Il était pourtant toujours le même mais avec quelque chose en plus.

Il n'éprouvait même pas le besoin de réfléchir, de comprendre, cela n'avait aucune importance.

Cependant, les réponses à ses interrogations arrivaient à lui, sans qu'il ait besoin d'user volontairement de ses facultés mentales.

Il comprit, l'espace d'un instant, le processus de son expérience.

Avant celle-ci, il y avait Richard en tant qu'individualité d'un côté et son âme de l'autre.

La conscience alternait d'une à l'autre de ses deux parties de lui-même. Il percevait son âme, sous la forme d'une voix étrangère à lui-même et s'identifiait uniquement à sa personnalité.

Parfois, lors de certains moments de silence intérieur, il s'était senti dilaté, grandi, plus vaste sur le plan de la conscience. Après ces moments-là, il redevenait comme avant, avec cependant des informations nouvelles, chaque fois plus enrichissantes. Son « Je » s'était déplacé de sa personnalité à son âme, l'espace d'un moment.

Aujourd'hui, tout avait basculé : le « Je » restait fixé sur le plan de l'âme. Il pouvait tout observer de sa vie d'en haut

de cette montagne. Sa vue, de ce fait, s'était considérablement élargie, et tout lui apparaissait dans un contexte beaucoup plus grand, pouvant lui révéler les raisons d'une situation difficile ainsi que la juste solution pour y remédier.

Donc, Richard ne s'identifiait plus à sa personnalité, mais à son âme. Cette personnalité, elle était toujours lui, mais elle ne représentait plus qu'une petite partie de lui-même. Il se voyait maintenant bien plus vaste que ce qu'il pensait être auparavant, et n'éprouvait plus le besoin de s'identifier à certains de ses traits de caractère ou à certains aspects de sa personnalité.

Il était bien plus que cela et il avait conscience du pas de géant qu'il venait de réaliser sur le chemin de la Vérité

Le voile séparant les deux mondes venait de se déchirer pour lui.

Sa vue se troubla et il se mit à pleurer à gros sanglots. Il ressentait quelque chose d'étrange contenant à la fois la joie et la tristesse, mais de manière indissociable. Il était sur le point d'équilibre entre les deux, ou alors il se situait à un niveau où cette dualité n'était encore que potentielle et non manifestée.

Ses larmes coulaient abondamment et il n'essaya même pas de les calmer. Il avait l'impression de se purger de beaucoup de souffrances qu'il avait accumulées au cours des âges.

- C'est donc cela mon identité, je suis tellement heureux. Pourtant je perçois aussi la souffrance de tous les hommes. Je la perçois en moi et j'ai mal. Le lien entre tous les peuples de la terre n'est plus pour moi quelque chose d'abstrait, je le ressens très fort. Il s'agit du lien qui unit les âmes ; Il est là, il existe vraiment, il n'était donc pas une

légende. Nous sommes tous embarqués sur le même navire. Le mal que l'on peut faire à autrui, on se le fait à soi-même, car nous sommes tous les cellules d'un même corps qu'est l'humanité.

Je viens de recevoir un drôle de cadeau. Une conscience plus vaste. Cela implique une responsabilité plus grande. Il ne s'agit pas là de se sentir obligé de s'occuper de tout et de tout le monde. Bien au contraire, il faut conserver une sorte de non-implication dans les problèmes de tous, afin de pouvoir d'abord s'en extraire, et ensuite prendre de l'altitude pour les observer dans un contexte plus large.

C'est sous cette condition seulement que nous pouvons nous rendre utile.

La meilleure des choses que l'on peut apporter à autrui, c'est une conscience plus large. Mais il faut avant tout que celui-ci ait envie d'élargir cette conscience.

Accepter la différence des autres, leurs erreurs, leurs tâtonnements. Compatir à leurs souffrances. Avoir un regard fraternel, paternel parfois, aimer tous ceux qui se débattent dans ce monde illusoire. Tout le mal qu'ils se font entre eux n'a pour origine que l'inconscience, leurs peurs et leurs souffrances.

Eux aussi partiront un jour pour le voyage qui mène en haut de la montagne ; du point où la vue embrasse toutes nos vies, toutes nos erreurs, tout notre être.

De ma position d' « adulte », je suis revenu à celle d'un enfant ; l'enfant qui sait qu'il a beaucoup à apprendre par opposition à l'adulte qui croit tout savoir et qui, de ce fait, se ferme à la conscience.

Seul l'enfant peut connaître l'essentiel, car son esprit est grand ouvert sur l'Univers.

Que vais-je devenir maintenant ?

Comment vais-je organiser ma vie ?

Je viens aujourd'hui de renaître.

Chapitre VI

- « Licha, mi jot mai ka » Richard, il y a une lettre me dit Noï en me tendant une enveloppe sur laquelle sont collés des timbres français.

Je lis le non de l'expéditeur ; c'est Éric qui me répond enfin.

Je m'assieds sur un des fauteuils de la terrasse et ouvre l'enveloppe sans aucune précipitation. Le courrier est la seule chose qui me relie au monde moderne, et bien qu'il me remplisse de joie, je suis toujours un peu inquiet chaque fois que j'ouvre une lettre en provenance de France.

Les nouvelles, aujourd'hui, sont bonnes et toutes mes appréhensions disparaissent rapidement.

Eric et tous nos amis communs vont bien et me transmettent leurs amitiés. Ils ont tous écrit un petit mot de sympathie à la fin de la page et y ont apposé leurs signatures.

Tout cela me touche profondément et déclenche en moi une émotion si intense que les larmes viennent bientôt troubler

ma vue, m'obligeant à interrompre la lecture momentanément.

Noï, qui est assise près de moi, m'observe tout en essayant de déterminer, au travers de mes réactions, si les nouvelles sont bonnes ou si quelques problèmes me rappellent en France. Elle a toujours l'angoisse que je retourne dans mon pays d'origine pour résoudre une situation difficile et que je ne revienne plus. Les larmes qui s'échappent de mes yeux ne font qu'augmenter ses craintes. Je sens sa main se poser sur la mienne et y exercer une forte pression. Je lève les yeux et lis dans son regard toute la tristesse du monde.

Je souris. J'ai très bien compris ce qui se passe dans sa tête et je la rassure rapidement.

- « Maï mi pana Tilac » lui dis-je : il n'y a pas de problème ma chérie.

Sa main se décrispe lentement, et mon sourire sincère achève de la convaincre qu'il n'y a que de bonnes nouvelles dans cette lettre.

Je continue ma lecture, je m'en délecte. *Cela fait un bien fou.* L'éloignement rapproche les amis. Quel paradoxe !

Voilà une excellente nouvelle : Eric a trouvé un acquéreur pour ma maison et de plus au prix que j'en demandais. C'est formidable. Il est rentré en contact avec mon père - qui a une procuration chez mon notaire - et l'acte de vente devrait se signer avant la fin du mois.

Je n'ai même pas à me déplacer, l'argent sera directement viré sur mon compte ; c'est parfait.

On dirait que mes affaires se déroulent bien mieux en mon absence.

Par contre, Eric arrivera le mois prochain en Thaïlande, ce qui risque de poser un petit problème de logement pour Noï et moi.

C'était trop beau. En plus je m'étais vraiment attaché à ce bungalow de bois, bien plus qu'à ma trop grande maison. Je relis la lettre plusieurs fois, lentement. Je ne veux pas en oublier le moindre mot. Tous mes copains m'adressent leur amitié bienveillante. Ils ne comprennent pas trop ce que je fais aussi loin de chez moi, mais cela n'a aucune importance, ils me gardent une place dans leurs cœurs. « N'oublie pas les copains » écrit l'un.

« Prends soin de ta vieille carcasse » écrit l'autre.

« Nous avons tous bu un verre à ta santé, samedi soir » écrit un autre.

Puis il y a un post-scriptum ; c'est à propos de Jean-Claude qui est reparti en bateau, il y a quelques jours. Il a entamé son deuxième voyage autour du monde et se dirige en ce moment vers Gibraltar. Après cela il y aura les îles Canaries, les Antilles, l'Océan Pacifique et peut-être même l'Asie.

Bon voyage et bonne chance Jean-Claude ! J'ai bien du la relire une dizaine de fois avant de me décider à la ranger. Puis j'en ai résumé les grands traits à Noï qui fut définitivement rassurée.

Le fait qu'Eric revienne et reprenne possession de sa demeure ne semble vraiment pas l'inquiéter.

- Où allons nous habiter ? Lui demandais je.

- Pas de problème, nous allons construire une maison près de la plage. Mes parents possèdent un grand terrain un peu plus loin, dit-elle.

Le temps que je réagisse et la voilà déjà partie en direction de chez ses parents. Elle réapparaît dix minutes plus tard et me confirme qu'ils sont d'accord pour que nous construisions notre nouveau bungalow sur le terrain qui leur appartient, et que les travaux commenceront la semaine prochaine avec l'aide des habitants du village.

Alors, dans ce cas, je n'ai plus qu'à m'incliner et laisser le destin faire son oeuvre.

Depuis l'expérience que j'ai vécue deux semaines plus tôt sur le plan de la conscience, je me sens moins impliqué en toutes choses et garde un certain recul.

Ce qui me paraissait jadis important, aujourd'hui me semble dérisoire. Je regarde maintenant la vie de tous les jours du haut de ma montagne, et les petites tracasseries quotidiennes ne perturbent plus mon état d'âme.

Je suis dans un état quasi permanent de silence intérieur, et ne veux en aucun cas m'en éloigner. Il semble qu'une métamorphose continue de s'opérer en moi, sans que ma volonté ait besoin d'intervenir. Il s'agit d'une sorte de digestion des vibrations que j'ai ingurgitées lors de mon expérience. Tout se décante à l'intérieur de moi, tout s'organise en fonction des données nouvelles qui sont cependant totalement abstraites.

J'observe simplement tout cela avec une neutralité totale et une confiance sans limite. Je comprends ce que peut signifier : « Le détachement du monde physique. » Il ne s'agit pas là d'inhiber ses désirs, mais de les dépasser. Je m'en rends vraiment compte au moment des repas. Lorsque je déguste mon plat favori, ou bien un autre que j'apprécie moins, et bien ma surprise est grande de constater qu'il n'y a plus cette différence - sur le plan de la satisfaction gustative - entre les deux. En fait, ce que je mange n'a plus aucune importance.

Ce n'est pas que je maîtrise mieux mes désirs ou que j'ai perdu mon sens du goût ; pas du tout, je me délecte autant avec l'un ou l'autre de ces plats.

Alors que s'est-il donc passé qui puisse modifier ma perception du goût des aliments ?

Je pense que je fonctionne différemment dans beaucoup de domaines et que cet exemple est le reflet d'une manière nouvelle de percevoir le monde qui m'entoure.

Mes préoccupations se situent désormais à un niveau plus subtil. Elles se sont déplacées d'un centre d'intérêt à un autre et ont, de ce fait, cessé d'alimenter en énergie mes désirs du passé, désirs qui ont alors cessé d'exercer leur contrôle sur moi.

En plus de cela, j'apprécie beaucoup plus ce que je mange mais n'en retire plus la même satisfaction psychologique. Je mange quand j'ai faim et arrête lorsque je suis rassasié, mais cela n'occupe plus la même place dans tête. Je ne suis plus dépendant de mes appétits comme je l'étais auparavant, car l'essentiel est bien loin de ces sortes de préoccupations.

Une autre conception qui a changé en moi est ma manière d'être heureux. On pourrait se dire que lorsque l'on est heureux, on l'est et un point c'est tout. Eh bien ! pas du tout.

Avant, mon bonheur était une forme d'enthousiasme qui découlait de mes observations du monde qui m'entourait. Je me disais : « Je suis vraiment bien » et en disant cela je m'en persuadais. C'était presque de l'autosuggestion.

Maintenant, je ne peux pas dire la même chose, car le bonheur m'habite. Je n'ai même pas le désir de l'exprimer. Il est là ; il est en moi, et c'est tout. Je ne dis plus, « Je suis heureux » mais quelque chose de plus simple comme « Je suis. » Cela signifie que je me sens vivre pleinement, que je sens la vie me traverser et que je ne me débats plus dans le monde des effets.

Je dis « Je suis », car en fait je ne peux plus dire « Je suis heureux », ou bien « Je suis malheureux », car du point de conscience où je me situe, cette dualité n'existe plus. Le

point d'équilibre dans lequel je vis, contient cette dualité en potentialité, elle n'y est pas manifestée. Seul l'homme donne à une essence ses deux aspects opposés et contradictoires en apparence : le bien et le mal, le bon et le mauvais goût, la joie et la tristesse, l'enthousiasme et la déprime.

Si l'on prend du recul, si l'on ne s'implique plus en tout, alors on peut constater combien est merveilleuse la création.

Ce principe est peut-être l'un des plus important que j'aie découvert depuis mon arrivée ici. La «non-implication» dans les problèmes, les ennuis, les discussions, est peut-être une autre des clés qui ouvrent la porte de la Liberté, et que je découvre l'une après l'autre.

En regardant mon passé, je m'aperçois que je m'impliquais alors en tout. J'avais des avis sur tout et sur tout le monde ce qui occasionnait des tensions et des problèmes avec mon entourage aussi bien qu'avec moi-même.

Je me rends compte que toutes ces prises de position étaient vraiment inutiles et ne servaient en définitive qu'à m'affirmer, qu'à défendre ma personnalité - qui avait été construite potentiellement à l'aide de données souvent erronées – contre ce que je considérais comme des attaques extérieures. J'avais bien trop peur que l'on me prouve que j'étais dans l'erreur. Quand je repense à cette période de ma vie, je me dis qu'à l'époque, je n'avais pas suffisamment de données d'une situation précise pour avoir une prise de position aussi catégorique.

Seules l'ignorance et la peur étaient les causes de cette implication et de cet entêtement à prouver que j'avais toujours raison.

Je me rends compte aussi que si beaucoup de choses nous affectent, c'est que nous les laissons nous affecter. La

cause en est souvent la « non-acceptation » d'une situation qui se présente et qui est incontournable et inévitable.

Cette « non-implication » doit être observée dans tous les domaines et ne doit surtout pas prendre la forme d'un « Je-men-foutisme » vis à vis de tout ce qui se passe autour de nous. Cette sorte de position aurait alors pour conséquence le dessèchement de notre cœur.

Il s'agit simplement d'éviter d'avoir des avis sur la plupart des événements ou des situations qui se présentent à nous. Une sorte de neutralité qui ne cherche plus à empêcher la terre de tourner. Notre malheur naît souvent de ce qui nous essayons de tout contrôler.

La « non-implication » entraîne la paix de l'esprit, alors que l'implication crée la dualité. Celui qui accède à un certain niveau de la connaissance comprend qu'il ne peut pas avoir un avis dans beaucoup de domaines. Surtout dans le comportement de son entourage, car il sait qu'il ne dispose pas de toutes les données nécessaires à la compréhension totale d'une situation.

La sagesse, bien souvent, a pour conséquence un comportement qui peut paraître bizarre aux yeux du commun des mortels. Celui qui la possède laissera parfois les hommes aller vers une erreur flagrante, car ils doivent en retirer une leçon importante. Vouloir les empêcher de commettre cette erreur ne ferait alors que repousser une prise de conscience qui doit avoir lieu.

L'homme ordinaire s'implique toujours dans de telles situations et cherche coûte que coûte à éviter que l'erreur soit commise. Le sage, avec la connaissance qu'il possède et sa « non-implication », laissera les événements se produire dans un sens qui semble une erreur en apparence, mais qui en réalité sera profitable, car elle aboutira à un élargissement de conscience.

L'homme conscient devrait vivre en permanence dans un plan de conscience qui se situe au-delà de cette dualité qui existe en toutes choses.

La dualité, en réalité, est créée par l'homme qui se positionne par rapport à un évènement, une situation, un comportement. Conserver un état de « non-implication », c'est supprimer la dualité en toutes choses... voilà donc la clef.

Richard apprenait vite, très vite, car il vivait dans des conditions extrêmement favorables à la rencontre avec son âme, ou son Moi profond comme l'on dit parfois. La nature en ce lieu était restée telle qu'elle fût créée. Elle rayonnait sur les êtres qui y vivaient et les purifiait, les nettoyait de tous ces « miasmes » qui restent souvent accrochées aux hommes dans nos contrées occidentales.

D'un autre côté, Richard avait commencé à trouver les réponses aux questions qu'il se posait - et même à celles qu'il ne se posait pas au début de son séjour - à partir du moment où il avait cessé de chercher à l'extérieur de lui-même.

Ces deux conditions réunies allaient provoquer en lui une transformation alchimique de tout son être, lente mais sûre. La lenteur étant indispensable pour que l'homme ait le temps de digérer la Vérité. Celle-ci ne peut être révélée que progressivement, afin qu'elle reste supportable. Une révélation de celle-ci qui serait trop brutale risquerait de faire sombrer le chercheur dans un trop grand déséquilibre psychologique, pouvant aller jusqu'à la folie. Cela pour la simple raison, que l'individu ne trouverait plus aucune base sur laquelle s'appuyer, car la Vérité lui révélerait que toutes les conceptions anciennes, sur lesquelles il a construit son existence, sont totalement erronées.

Par contre, lorsque la lumière se fait progressivement et laisse suffisamment de temps à une personne pour l'assimiler, elle lui profite vraiment. Le chercheur saute alors d'une erreur à une erreur moins grande, jusqu'à ce qu'il ait compris toutes les grandes leçons de la vie.

Les mots erreur et vérité sont un peu trop catégoriques. Il n'y a pas la Vérité d'un côté et l'erreur de l'autre. Ce serait bien trop facile.

Lorsque l'on analyse une situation donnée à différents niveaux de compréhension, on s'aperçoit très vite que l'on considère comme erreur cette situation ou cette action, par rapport à une compréhension plus large de ce problème. La Vérité devient alors visible.

Si l'on élargit encore un peu son champ de conscience, on s'aperçoit alors que cette vérité ou cette action qui nous paraissait juste devient alors une erreur par rapport à ce nouveau plan d'analyse.

Cela signifie que l'erreur n'est jamais totale pas plus que la vérité.

Chaque vérité est vérité par rapport à un plan d'analyse plus limité, mais devient à son tour une erreur par rapport à une analyse beaucoup plus large qui tient compte d'autres facteurs en présence, ignorés jusqu'alors.

C'est pour cette raison qu'il faut être très prudent lorsque l'on emploie les mots erreur et vérité. C'est pour cela aussi que nous devons être tolérants envers les autres, ainsi qu'avec nous même, car nous ne sommes peut-être pas capables de comprendre certaines situations que traverse notre entourage.

Pour pouvoir aider quelqu'un, il faut être capable de comprendre le niveau de conscience dans lequel il se trouve et celui qui se situe juste au-dessus, car les solutions aux problèmes se trouvent dans ces deux plans. Une

analyse bien trop large ou beaucoup trop étroite n'aboutit à aucune aide possible et profitable.

Nous ne devons jamais perdre de vue tout cela et saisir cette notion de « non-implication » qui est aussi une forme de respect des autres.

Dans ces conditions, la tolérance devient le résultat d'une large compréhension du fonctionnement de l'individu, et n'est plus une grande théorie abstraite, au nom de je ne sais quelle règle de morale.

L'écoulement du temps est surprenant ; il n'est pas linéaire, mais très variable en intensité, en vitesse. Ce n'est pas lui qui est important, mais seulement la conscience qu'un être peut en avoir.

En quelques mois, j'ai vécu plusieurs années, plusieurs vies même, car je ne suis plus prisonnier de lui. Ce n'est pas lui, ce n'est plus lui qui m'impose sa loi, mais moi qui lui impose la mienne. Il s'est habitué maintenant, il m'obéit. Il est devenu l'allié, l'associé dans mon voyage vers l'inconnu. Je peux faire appel à lui lorsque je le désire, et modifier sa vitesse d'écoulement. Il s'est soumis à moi, à mon âme plus précisément.

Le temps est étroitement lié à la conscience de l'être et cette dernière est contrôlée par l'âme. L'âme a donc le pouvoir sur le temps. Il lui est soumis.

Il a fallu une semaine, juste une petite semaine pour achever notre nouveau bungalow. Ils étaient douze ou quinze à le construire, sans jamais s'arrêter de sourire, de plaisanter et de travailler. Une simple semaine qui ressemblait à toutes les autres, pour celui qui sommeille dans sa petite existence, mais qui m'enseigna de grandes choses sur les hommes, leurs rapports, l'entraide, l'amitié.

Pendant chaque minute, chaque heure de cette semaine, je pouvais apercevoir, derrière l'apparence, tout ce que le commun des mortels ne peut voir.

Là aussi, la nature m'enseignait, mais d'une manière inhabituelle, nouvelle. Le voile des apparences, qui avait été déchiré pour moi, laissait apparaître le monde des causes et ses rouages.

C'est de cette manière que je pus découvrir, pour la première fois, les symboles et même bien plus que les symboles, les symboles en action qui, s'organisant, s'associant entre eux formaient ce que l'on peut appeler un rituel. C'est à partir de cette semaine-là que mon oeil intérieur put voir ce qu'il y avait derrière les choses, les actes, les situations.

Il était en train de se jouer devant moi, une scène ordinaire de la vie quotidienne, mais celle-ci me révélait une sorte de secret.

Il s'agissait, en fait, d'une représentation simple de ce que devait être le fonctionnement de notre planète dans un temps plus ou moins lointain.

Cette organisation, ce travail collectif, ainsi que l'état d'esprit dans lequel nous étions tous s'imposaient à moi avec la force de la Vérité. Je m'arrêtais parfois, contemplais l'équipe au travail et me disais : voilà comment devrait se passer toute action sur notre Terre.

Il ne s'agissait pas là d'un rêve d'idéal, mais d'une confiance que me faisait notre Mère nature. Elle m'enseignait encore une fois avec sa grande douceur. Douce et puissante à la fois.

- « Regarde ce qui se passe et comprends. Tout fonctionnera bientôt comme cela sur la terre. Nous attendons simplement que vous le désiriez de toutes vos forces. Tout est simple. Tout est même trop simple pour

que vous le voyiez. Dépouillez-vous encore et encore et vous aurez la vision juste. Le bonheur est à la portée de vos mains. Cessez d'écouter les menteurs, ouvrez simplement vos yeux et votre cœur. »

Alors, pour ne pas attirer l'attention, j'observais sans m'arrêter de travailler et je vis. Je vis des hommes heureux de construire ensemble. Je vis des hommes heureux de vivre ensemble. Je vis des hommes heureux. Je vis des hommes, de vrais hommes. Personne ne leur avait enseigné, ils n'avaient lu aucun livre philosophique ou mystique et pourtant ils savaient.

Ils connaissaient l'essentiel, le bonheur, la joie de vivre en harmonie. En harmonie avec la nature, en harmonie entre eux.

Ils nous aidaient sans rien attendre en retour, sans contrepartie. Ils m'aidaient même moi, le blanc. Moi le blanc qui devait être sûrement arrogant comme tous les blancs. Moi qu'ils ne connaissaient que si peu et depuis si peu de temps.

Peu importe, pour eux : ils suivaient simplement les impulsions de leurs âmes, par instinct; Personne ne leur avait appris qu'il fallait s'entraider. Ils le faisaient car il ne peut en être autrement. C'était la vie, tout simplement. La vraie vie.

Ils n'ont pas eu à passer par le même chemin que nous occidentaux et pourtant ils connaissent l'essentiel. Ils n'auront peut-être même pas à passer par le même chemin que nous. Ce serait certainement une perte de temps.

Je repense au précepte inscrit sur la table d'émeraude : «Tout ce qui est en haut est comme ce qui est en bas et toute ce qui est en bas est comme ce qui est en haut.»

Je commence à présent à en comprendre le sens. Tout n'est qu'enseignement pour celui qui sait observer. Il devient

alors possible à l'homme de comprendre Dieu en observant la création.

Les principes de fonctionnement de ces deux aspects de Dieu sont gouvernés par les mêmes principes, les mêmes lois.

A nous de déchiffrer les messages, les enseignements, la Vérité.

La construction de notre bungalow - qui était un simple travail de routine aux yeux de l'observateur non éclairé - revêtait pour moi un sens sacré.

Chacun participait à ce travail en respectant une trajectoire harmonieuse, mais il n'était pas conscient de ce qu'ils étaient en train de construire. Là où tout le monde ne voyait qu'une cabane en bois, moi, du haut de ma montagne, je découvrais, prenant forme lentement devant mes yeux, un temple.

Un temple dédié à Dieu. Un temple construit au nom de Dieu. Pour lui, par lui et avec lui. Chacun y mettait le meilleur de lui-même, sans chercher à s'appliquer, sans chercher à faire bien. Ils étaient dans le bien, dans le parfait sans le savoir, sans le vouloir.

Certains clouaient la charpente de bois, d'autres construisaient la salle d'eau, d'autres le plancher de la terrasse. Il y avait aussi les femmes. Trois d'entre elles fabriquaient les nattes de palmes qui allaient nous abriter de la pluie. Et puis, il y avait Noï et sa mère qui préparaient le repas. Tout le monde s'occupait, s'activait au rythme lent et régulier que la nature leur imposait.

L'air était rempli de joie, de sourires et parfois de chansons et moi, discrètement, j'observais et je comprenais. Il n'y avait plus de différence entre eux et moi, plus de différence de race de couleur de peau ou de langage. Mais simplement des hommes et des femmes qui construisaient ensemble.

C'est alors que Mère Nature m'a murmuré ces quelques mots, comme pour m'enseigner une loi.

- « Observe les hommes, vois comme ils sont proches lorsqu'ils regardent dans la même direction. Ne sont-ils pas tous frères et sœurs ? Tout commence à se dégrader lorsqu'ils se mettent à se regarder les uns les autres. »

Je compris, à cet instant-là, que ce que je voyais n'était pas une image de l'avenir mais celle d'un passé lointain.

Alors moi, qui étais-je dans tout ça ?

Ma question dut alors résonner très fort car la réponse, une réponse surprenante se fit entendre.

- « Toi, ce n'est pas pareil, tu viens du futur. Tu fais parti de ceux qui ont fait un long voyage pour retrouver l'état de bonheur perdu. » A quoi bon faire un tel voyage, me dis-je, si c'est pour revenir au point de départ ?

- « Tu n'as pas encore vu la différence, mais elle est de taille. Au bout de ce long voyage, il y a la conscience. La conscience d'être. La conscience de la place que l'homme tient dans l'Univers. » Mais alors, qu'est-ce qui me sépare d'eux ?

- Vous ne vivez pas dans la même sphère de conscience. La leur est limitée, la tienne est en perpétuel élargissement et contient aussi la leur. Tu es sur le chemin du retour alors qu'eux sont encore sur le chemin du départ. »

Alors, comme je ne compris pas tout, je retournais dans le silence et continuais à scier les chevrons de bois.

Il ne fallait surtout pas réfléchir, car j'aurais alors brisé cette harmonie. Il ne fallait rien forcer, rien brusquer, s'y fondre simplement.

Une semaine, juste une semaine pour tout terminer. Une semaine et près de trois mille francs français. Voilà ce qu'il nous a fallu pour avoir notre chez nous, notre petit

coin de paix. Il ne manquait plus qu'un enfant, comme disait la maman de Noï. Je n'avais pas répondu et m'étais contenté de sourire, comme eux. D'un sourire qui embellit tout, qui apaise ceux à qui il s'adresse et même les autres.

Je partis acheter une caisse de bière, car la coutume veut que l'on face une petite fête pour inaugurer la maison. Puis nous avons pris le repas tous ensemble. Nous étions vingt ou vingt-cinq à partager toutes sortes de mets délicieux. Poissons et langoustes grillés, coquillages en sauces piment et ail, riz, patates douces, légumes et fruits à profusion.

Ce devrait être, en principe, Noï et moi qui devions régaler l'assistance, pourtant, tout le monde avait participé. Chacun avait amené tellement de nourriture que nous n'avions plus qu'à fournir le riz et la bière.

Et lorsque tout fût terminé - le nettoyage aussi - il ne restait plus aucune trace de rien. Seulement Noï, moi, notre bungalow, la lune, les étoiles et cette paix indéfinissable des nuits tropicales.

Nous nous sommes installés sur la terrasse, l'un contre l'autre, le regard perdu vers les étoiles, tant que nos yeux ont pu rester ouverts. Je me souviens seulement du bruit des vagues venant mourir sur le sable et de la mélodie qu'avait composé pour nous tous les animaux de l'île.

J'ai rêvé et rêvé encore ; cela a duré toute la nuit. De ses rêves insensés, violents où cohabitaient ma famille mes amis et mes ennemis d'un jour. Les situations conflictuelles étaient nombreuses ou plutôt il n'y avait que ça.

Tous les comptes étaient en train de se régler, tous les problèmes non résolus de mon passé. Ils s'affrontaient entre eux et j'étais une sorte d'arbitre. Je n'intervenais que très peu, car je sentais que ma présence était suffisante et que tout devait se résoudre sans moi et devant moi.

C'était comme si l'on avait retenu deux individus pour les empêcher de se battre, pendant longtemps, trop longtemps, des années peut-être, et que tout-à-coup plus personne ne s'interposait. Ils restaient tout d'abord très surpris, marquant un temps d'arrêt pour reconsidérer la situation, puis s'avançaient pour régler le problème dont ils avaient oublié l'origine.

Tous ces conflits prenaient forme devant moi, en ma présence rendue obligatoire.

Je vis mon père, mes frères, mes amis - vrais et faux - régler tout cela. Certaines de ces préoccupations remontaient à mon enfance. J'étais impliqué dans chaque situation. Il pleuvait des insultes mais aussi des gifles et des coups de poing.

Certains voulaient s'en prendre à moi et s'avançaient, l'air agressif, me reprochant je ne sais quoi. Je les attendais sans broncher, sans peur. J'étais invulnérable, inébranlable dans ma paix intérieure. Ils s'en rendaient bien vite compte et rebroussaient chemin.

Je vis toutes sortes de situations se régler en ma présence. Je n'intervenais toujours pas. Tout paraissait se mettre en ordre progressivement.

Ce n'est que lorsque je me suis réveillé, que je crus comprendre.

Une épuration venait de se faire dans mon subconscient. Un grand nettoyage auquel mon âme présidait. Face à la force d'une réalité, les petits problèmes disparaissent d'eux-mêmes. J'avais été débarrassé de nombreux miasmes psychiques que je traînais depuis trop longtemps. Elles avaient certainement dû influencer ma vie, dans le passé, sans que j'en aie conscience.

Cette nuit, elles étaient remontées des profondeurs du subconscient pour venir m'affronter et disparaître définitivement.

C'est grâce à la Vérité - qui visite chaque jour plus profondément toutes les parties de mon être - que tout ceci est remonté du fond ou des recoins de mon ego.

Face à la Vérité, le mensonge n'a plus de prise et se dissout. Face à la force de l'âme, l'ego se soumet. Mais avant cela, il y a les conflits, le « lâcher prise » difficile à réaliser dans certains domaines. Pour pouvoir voler, il faut lâcher du lest, tout le lest, même celui auquel on s'est attaché avec le temps et l'habitude.

Nous passons la journée à aménager, à transporter nos affaires, mes valises, la vaisselle, la maison des Esprits, la statue de bouddha.

Les meubles que nous avons achetés sont peu nombreux et simples, très simples ; un lit en bois, une table et quatre fauteuils en rotin, un réchaud, une petite bibliothèque et une armoire. Puis, c'est fini. Il n'y a plus rien à transporter, plus rien à aménager. Ça y est, nous sommes maintenant vraiment chez nous.

Noï chante une chanson, toujours la même et je crois que je l'aime autant qu'elle doit l'aimer. J'en connais maintenant les paroles : c'est bien sûr une chanson d'amour.

Elle brûle de l'encens sur l'autel et présente les offrandes : bananes, mangues, poulet et fleurs.

Elle joint les mains et récite une prière dans le silence de son cœur.

Je suis si loin de mes réalités françaises, sur une autre planète où tout ce que j'ai pu apprendre chez nous, pendant vingt huit ans, ne me sert plus à rien ou presque.

J'ai l'impression d'avoir été trompé sur tout, on m'a menti sur tout. Peut-être pas sur la religion. Mais si, sur la religion aussi.

« Cessez d'écouter les menteurs » m'avait dit Mère Nature. Mais qui sont-ils donc ?

Alors je remontais dans le passé, encore et encore. Je revenais à ma petite enfance afin de refaire le parcours à la lumière de mon âme.

Je suis tout petit, deux ans peut-être et je suis assis sur le pas de la porte de ma classe. C'est l'école Michelet à Sète. Je suis seul. J'ai toujours été seul. Seul mais pas isolé, pas dans la solitude. Je suis seul car j'aime l'être.

C'est la récréation et les enfants jouent, hurlent, se disputent, se battent parfois. Je ne comprends pas leurs jeux. Ils ne m'amuse pas. J'ai pourtant essayé, mais rien à faire, cela ne m'amuse pas. Et comme je n'aime pas me forcer, et comme je n'aime pas jouer à jouer, alors je ne joue pas, car je m'ennuie dans leurs jeux.

Et je reste seul et je suis bien. Je ne suis pas un sauvage, un asocial. J'ai aussi des copains, mais ils sont comme moi, ils n'aiment pas ces jeux. Nous parlons parfois et nous nous comprenons. Il suffit que nos regards se croisent une seule fois, pour savoir que nous sommes pareils. Notre vie est à l'intérieur, jamais à l'extérieur.

Nous ne sommes pas comme eux, ces condensés de forces vives et aveugles. Ils me font maintenant penser à une balle de billard électrique.

Où sont les menteurs ?

Je n'en vois pas, je ne vois que des aveugles et pourtant, à l'époque, j'aurais bien aimé leur ressembler. On appelle ça le doute de soi. Et puis j'ai six ans. Je suis à l'école primaire. Nous avons déménagé pour habiter près de

l'étang. J'aime l'étang. J'aime son odeur bien que certains disent que ça pue.

Je passe de longues heures à me promener près de l'étang. De longues heures avec moi-même. Je rencontre parfois d'autres enfants. La plupart font partie de ceux dont je n'aime pas les jeux. Puis il y a eu Claude. Le jour où je l'ai rencontré il m'observait de loin. Il me regardait me rapprocher lentement de lui. Nos regards s'étaient croisés, malgré la distance et je sus à ce moment là, qu'il était comme moi.

Il est devenu mon meilleur copain. Cela ne pouvait être autrement, je l'ai compris dès le premier instant.

Nous avions les mêmes rêves, immenses, sans limites et nous rivalisions d'imagination. Il était comme moi et non pas comme les autres. Ceux qui ont des jeux où l'on ne s'amuse pas, ceux qui n'ont pas de rêves.

Au contact l'un de l'autre, nous étions devenus des aventuriers. C'est là que je commençais à découvrir la vraie vie ; celle qui est riche à l'intérieur comme l'extérieur.

Nous étions déjà contre la loi des hommes, des parents. Nous étions libres. Le seul moyen de rester libre était d'être discrets, secrets même. Personne ne savait quoi que ce soit de nos aventures, de nos expéditions sur l'étang avec un radeau de fortune, de la découverte de grottes dans la montagne de Saint-Clair, de notre cabane dans les arbres à dix mètres au-dessus du sol. A nous deux, nous étions invulnérables et j'appris très vite comment régler un différent à l'aide de mes poings.

Puis il eut Annie. Elle avait six ans comme moi et venait de rentrer à l'école primaire, la même que la mienne, mais dans l'autre classe.

Le jour de la rentrée, j'avais aperçu ses grands yeux dont je n'arrivais plus à me détacher. Elle me regardait tout le

temps et j'étais très intimidé, le souffle coupé. J'ai bien dû attendre deux semaines avant de lui adresser la parole. J'avais peur qu'elle soit comme les autres. Mais non, ce n'était pas possible, elle ne pouvait être que comme moi. Nous étions proches, très proches. Nous nous retrouvions au cinéma paroissial tous les dimanches. Nous attendions que la lumière s'éteigne pour nous rejoindre. Pour regarder le film à l'abri du regard des autres. Ceux qui ne comprennent rien. Là, elle posait sa tête sur mon épaule, moi, je lui tenais la main et nous ne bougions plus d'un millimètre jusqu'au générique de fin, de peur de rompre la magie de l'instant.

J'avais le meilleur des copains et Annie comme fiancée. Oui, fiancée, c'est ainsi qu'on disait à l'époque. J'étais donc comblé. Rien d'autre ne comptait et j'étais pleinement heureux.

Où étaient donc les menteurs à ce moment là ?

Je ne les vois pas. Il y en a peut-être, mais je ne les vois pas.

Les années passent, Annie a disparu pendant les vacances d'été. Je n'ai jamais plus eu de ses nouvelles.

Puis j'ai neuf ou dix ans. Claude est toujours là et nos aventures sont nombreuses, dangereuses parfois, mais nous n'avons pas peur.

Nous avons décidé de mettre de l'argent de côté pour acheter, dans quelques années, un bateau et faire le tour du monde. Comme nos deux familles étaient très pauvres et que nous n'avions que très peu d'argent de poche, nous avons décidé de nous le procurer autrement. Après une réunion du haut conseil, composé de nos deux seules personnes, nous avons trouvé deux solutions acceptables.

La première était de devenir enfants de chœur. Cela rapportait de l'argent, surtout lors des baptêmes et mariages. Notre premier métier fut vite appris et le mois d'après, l'argent commençait à rentrer sous forme de dons effectués par les mariés ou les parents du bébé baptisé.

La deuxième solution était le vol. Claude avait trouvé le moyen de rentrer dans un des cinémas de la ville, pendant les jours de fermeture.

Il en ressortait son sac à dos rempli de paquets de bonbons. Il les revendait à l'école pour la moitié de leur valeur.

Moi, de mon côté, j'utilisais ma passion de la philatélie qui me permettait de rester pendant des heures dans une librairie. Je contemplais des planches de timbres plus magnifiques les uns que les autres et cela sans trop attirer l'attention. J'en ressortais bien sûr avec une ou deux dans mon cartable, que je revendais à un bon prix.

Puis il y eut ce curé, qui voulait chaque fois prendre l'argent que les mariés donnaient aux enfants de chœur. Nous étions obligés de le cacher. Un dimanche, Claude était malade, il n'avait pas pu être là lors du mariage et à dû être remplacé par un autre enfant de chœur, un débutant.

Je lui expliquais donc qu'il fallait cacher l'argent que l'on nous donnait, de n'en rien dire à Monsieur le curé et que nous partagerions dehors. Il me dit qu'il était d'accord, mais je n'avais pas confiance en lui car il n'était pas des nôtres.

Après la cérémonie, la mariée donna l'enveloppe à l'enfant de chœur que se trouvait près d'elle, et ce n'était pas moi. Alors je le vis partir dans la sacristie et remettre l'argent au curé qui le garda pour lui.

Il va me payer ça, pensais-je sur le moment, et je partis l'attendre dans la rue. Là, je lui administrai une correction dont il doit encore garder le souvenir.

C'est là qu'apparaît le premier menteur sous les traits d'un curé. On ne peut vraiment pas faire confiance à un adulte. Le dimanche d'après, ils étaient là, ils m'attendaient. Le curé, l'enfant et ses bleus. Le curé m'appela et demanda des explications. Alors, le regardant droit dans les yeux et le considérant comme faisant partie de ceux qui voulaient faire échouer notre rêve, je lui fis une leçon de morale. Je parlais et parlais encore, sans m'arrêter. Je lui dis que ce n'était pas bien ce qu'il faisait et qu'il n'avait pas le droit de prendre notre argent. Il y eut un long silence, puis il me dit :

- « Vas t'habiller pour servir la messe.» L'affaire était classée sans suite.

Dans les semaines qui suivirent, non seulement nous étions autorisés à garder l'argent, mais Claude et moi avons décidé de prélever discrètement notre pourcentage sur la quête.

Nos économies grandissaient de semaines en semaines. Notre rêve pourrait bientôt se réaliser.

Puis il y eut le lycée, les copines, les boums, les fêtes, et tout ce cortège de menteurs qui voulaient nous faire croire que la vie c'était du sérieux, que ce n'était pas de la plaisanterie et que nous n'étions pas là pour nous amuser.

Nous avons tenu bon plusieurs années, mais nous présentions qu'ils étaient les plus forts. Ils semblaient tous poursuivre le même but : détruire nos rêves pour nous mettre sur des rails, pour nous faire rentrer dans le moule de l'homme standard du 20^e siècle.

Le coup de grâce nous fut porté lorsque les parents de Claude partirent habiter Paris. Je me sentis alors seul contre le monde entier. Nous partageâmes le magot qui s'élevait à plus de cent mille francs et nous promîmes de nous

retrouver à la fin de nos études pour réaliser notre voyage en voilier. Nous prîmes même serment.

Nous nous écrivions souvent, puis moins souvent, puis rarement et enfin plus du tout.

Je savais qu'il était maintenant ingénieur et qu'il avait une excellente situation dans l'administration. Il n'avait jamais quitté la région parisienne.

A la lumière de mon âme, je contemplais maintenant le tableau et je me dis qu'ils nous avaient assassinés. Ils avaient tué l'impulsion qui émanait de nos âmes et qui était ce qu'il y avait de plus noble en nous.

Ils sont coupables, coupables de meurtre.

- Mais qui sont-ils ?

- Ce sont les menteurs.

- Où sont-ils ?

- Partout.

Ils sont de deux sortes. Il y a les menteurs conscients d'être des menteurs et ceux qui nous mentent en nous disant qu'ils savent, bien qu'ils ne sachent rien.

Les menteurs inconscients sont peut-être les plus nombreux. Ils sont partout. Ils occupent des postes à responsabilités, depuis lesquels ils organisent la vie de la société sans la moindre connaissance intérieure de l'homme.

Il y a aussi les enseignants de toutes sortes. Ceux des écoles, des lycées, des universités, mais aussi ceux des religions et même les parents. Ils nous mentent en brandissant des titres ou des diplômes qui sont censés prouver qu'ils savent. Mais ils ne savent rien ou pas grand chose. Ceux qui savent vraiment ne peuvent rester très longtemps dans un tel système. Ils en sont bien vite exclus.

L'origine de cette maladie qui se nomme ignorance - et dont tous les menteurs de cette catégorie sont atteints - est toute simple, logique, inévitable.

Ils ont décidé un jour qu'ils savaient. Cela a dû se passer lorsqu'ils ont été gratifiés d'un titre, ou reçu un diplôme. Alors, ils ont cessé d'apprendre afin de se consacrer à l'enseignement. Voilà l'erreur, la grande erreur, croire que l'on sait.

Il n'y a pas plus bête et ignorant que celui qui croit savoir. Comme il croit savoir, il pense qu'il n'a plus rien à apprendre, et il s'enfonce lentement dans la bêtise.

La plupart des parents n'ont pu échapper à cet état d'esprit. Comment pourraient-ils enseigner à leurs enfants les principes essentiels qu'ils n'ont pas encore découverts eux-mêmes. Il n'y a pas plus bavard que l'ignorant.

Et puis, il y a les menteurs conscients, les fourbes, les sounois qui exploitent l'inconscience à leurs profits.

Ce sont les politiques, les journalistes, beaucoup de dirigeants religieux.

Ils mettent toute leur énergie en action pour maintenir les hommes dans l'ignorance et l'inconscience.

Ils sont des vicieux, des ordures. Voilà pourquoi tout tourne dans le mauvais sens. Voilà pourquoi nous tombons tous dans les pièges qu'ils nous tendent.

Mon âme me révèle aujourd'hui, à sa lumière, la trajectoire erronée que nous avons suivie.

Enfants, nous savions l'essentiel, mais ils nous l'ont fait bien vite oublier afin que nous devenions des machines, des mécaniques bien huilées.

Claude et moi savions où nous devions aller. Nous avions des rêves à réaliser. Nous ne craignions pas la vie, nous l'aimions. Nous étions heureux.

Les gens comme nous n'ont aucune place dans la société. Il fallait les convertir ou les éjecter.

Ils nous avaient convertis.

Mais aujourd'hui je les ai vaincus à moi seul. Alors j'ai pris du papier à lettres et, après plus de douze ans, j'ai repris contact avec Claude. J'ai écrit et écrit encore, jusqu'à l'épuisement. J'ai écrit pour lui dire qu'ils n'avaient pas été les plus forts et que j'honorais aujourd'hui mon serment. J'ai écrit, au cas où son âme serait encore capable d'entendre la mienne. Peut-être n'était-elle pas encore suffisamment ensevelie sous des mètres cubes de mensonges et de fausses valeurs. Peut-être allait-il penser que j'étais fou. Cela n'a aucune importance. Je fais ce que je dois faire, sans me préoccuper du résultat, au nom de notre amitié.

Je lui expliquais à propos des menteurs. Comment ils avaient réussi à me faire vivre une vie qui n'était pas la mienne, à me faire construire une maison trop grande pour moi. Comment ils m'avaient endormi et comment avait opéré le Destin pour me sortir de ce sommeil. Puis, je lui décrivais ma vie ici, mon bungalow, ma petite femme et mon cheminement intérieur.

Je concluais par une phrase que nous nous répétions souvent enfants : A la vie, à la mort. Elle rappelait notre amitié scellée.

La lettre partit le jour même.

Chapitre VII

Magie sans cesse renouvelée des matins qui s'éveillent. Ils sont chargés d'énergie nouvelle et de paix. Le réveil indique sept heures et quart. Noï dort sur le ventre, une main posée sur moi, comme pour s'assurer de ma présence. Ses longs cheveux noirs enveloppent une partie de son corps. Elle soupire lorsque je me dégage lentement de son bras. Elle cherche une position nouvelle, et retourne bien vite dans ses rêves.

Je me sers un grand verre d'eau fraîche et vais prendre place sur la terrasse. Je le bois à petites gorgées tout en parcourant des yeux la nouvelle construction.

Ce bungalow représente beaucoup pour moi. Il est le symbole de ma liberté retrouvée. Je ne sais pas ce que me réserve l'avenir et si je retournerai en Europe, mais quoique je fasse, j'aurais toujours mon petit paradis dans un coin de la tête. Paradis qui m'aidera à affronter toutes les épreuves et situations difficiles.

Je sais maintenant que j'aurai toujours un toit pour m'abriter et de quoi manger tous les jours. Ceci m'enlève beaucoup de soucis et de doutes sur l'avenir.

J'ouvre mon livre de bord pour continuer à prendre des notes. C'est mon troisième cahier et il est en train, lui aussi, de se terminer. Je n'en reviens pas d'avoir tant de choses à écrire, moi pour qui la moindre page d'écriture était encore une véritable corvée, il y a seulement quelques mois. J'écris principalement mes sensations, mes impressions et ne me relis jamais. Je le ferai lorsque j'aurai terminé, afin d'observer mon cheminement, mais aussi pour retrouver

certaines états d'esprit que j'ai vécus et que j'aurais peut-être oubliés.

A ce stade de mon récit, je dois effectuer une pause et résumer les points importants.

Je dois noter les principes essentiels que j'ai découverts depuis mon arrivée, ainsi que les changements importants qui sont intervenus en moi. Ceci de la manière la plus brève possible. Une sorte de condensé. Je note sur le haut de la page : « Liste des points et découvertes essentiels » et je commence la liste.

- La paix intérieure.
- Une vie douce et agréable.
- Une plus large compréhension de l'existence.
- Je n'ai plus peur du lendemain et de l'imprévu.
- Je vie en fonction de moi et non plus pour être reconnu par mon entourage.
- J'ai supprimé le superflu.
- Je suis indépendant sur le plan de la pensée.
- J'ai découvert mon âme.
- Je suis désormais mon âme et non plus seulement mon ego.
- Je vis de plus en plus au présent.
- J'ai appris à aimer : Aimer ma femme, la vie, la nature. J'aime aimer.
- J'ai compris la place que doit occuper le matérialisme.
- J'ai accès à une source de connaissance sans limite.
- J'ai observé Mère Nature me ressourcer et me nettoyer.
- J'ai retrouvé ma faculté de rêver, de créer ma vie.
- J'ai compris pourquoi l'occident fait fausse route.
- J'ai regagné mon indépendance par rapport à l'argent. Désormais c'est lui qui est à mon service et non le contraire.
- Je cherche davantage à « Etre » qu'à « Faire. »

- Je savoure chaque minute de la vie.

En réalisant la liste de mes découvertes, je prends conscience des nombreuses leçons que j'ai apprises en quelques mois seulement. L'ancien Richard était vraiment très ignorant. Il me semble impossible d'avoir vécu tant d'années sans connaître ces principes.

Mes recherches - en me fiant à mes perceptions intérieures - sont loin d'être terminées. Je pense même qu'elles ne font que commencer. L'âme recherche perpétuellement son expression, son expansion. Cela signifie que la connaissance est sans limite et que l'individu interrompt son voyage seulement lorsqu'il décide qu'il a atteint son but. Cela ne signifie pas qu'il est arrivé à la fin du chemin, mais plutôt qu'il a décidé de faire une halte provisoire ou parfois définitive, pour la vie en cours.

En tenant compte de ce principe, je comprends que je suis à la veille de nombreuses autres découvertes. Cela tant que j'aurais le courage de marcher - ou bien tant que mes capacités me permettront d'assimiler les nouvelles leçons. Cela me donne un peu le vertige. De toutes manières, je ne crains rien, je serai libre de m'arrêter quand je le désirerai. Chacun a la possibilité d'aller où il veut et à son propre rythme.

Une telle démarche est toujours incomprise par ceux qui stagnent dans leurs vies routinières et sécurisantes en apparence. Ils ont perdu l'habitude de se poser des questions. Ils ont préféré entrer dans une forme de léthargie qui semble les rassurer. Il s'agit, dans la plupart des cas, d'autoprotection; ils élèvent des barrières autour d'eux, ils s'enferment dans une bulle, tout cela pour se protéger des agressions extérieures.

Cette attitude est motivée par la peur. Peur de voir les conditions extérieures venir perturber les plans qu'ils ont établis en vue d'accéder à l'image qui est pour eux la plus représentative du bonheur.

Alors ils se protègent, ils se ferment à la pensée nouvelle, par crainte de s'apercevoir qu'ils se sont trompés, et qu'il faut tout recommencer sur de nouvelles bases.

C'est pour cette raison aussi qu'ils critiquent tant ceux qui aspirent à une vie différente. Avec le temps, ces marginaux risquent fort de devenir des révélateurs de la vérité et de l'erreur, en montrant au grand jour qu'il n'y a pas qu'une seule façon de vivre.

Ils deviendront alors des hommes à abattre, des hommes trop dangereux pour ceux qui organisent et jalonent le chemin de l'humanité. Chemin sans issue où celle-ci doit se perdre. Ils nous ont fait croire que l'étape inévitable pour accéder au bonheur passait obligatoirement par l'argent, par la richesse.

Je l'ai cru, comme tout le monde, et je n'ai fait pendant longtemps que rechercher mon enrichissement, pensant qu'il n'existait pas d'autre possibilité pour être heureux.

Il faudrait que chacun se rende compte - comme j'ai pu le découvrir moi-même - que le bonheur est à portée de main. Que chacun y a droit, et que l'argent n'est pas une étape obligatoire.

On peut-être heureux et pauvre ou malheureux et riche. Les exemples ne manquent pas autour de nous. L'erreur est maintenant flagrante, évidente. Alors pourquoi attendent-ils pour reconsidérer les valeurs de la vie ?

Faudra-t-il que le Destin se charge d'ébranler tout le système comme il l'a déjà fait dans mon cas personnel ?

Les idées se bousculent dans ma tête, et cela dès que je prends le stylo. Je n'ai pas encore fini de transcrire une idée, qu'une autre est déjà là, prête à prendre la suite. Elles s'imbriquent les unes dans les autres et je n'ai pas toujours le temps de les développer toutes.

J'en viens à me demander si ma compréhension serait aussi grande, si je n'avais pas tenu mon livre de bord. J'en doute fort.

Il semble que pour moi, l'écriture soit nécessaire. Elle est la boule de cristal qui me relie au plan de l'âme. Elle est un support, une onde porteuse capable d'amener certaines pensées subtiles jusqu'à ma conscience objective.

Les premiers jours, mes notes étaient saccadées, elles manquaient d'harmonie. Je cherchais mes mots et me fatiguais, m'épuisais à donner à l'écriture une consistance.

Aujourd'hui, tout est différent. Je n'ai qu'à prendre le stylo - sans essayer de penser à ce que je dois écrire - pour que celui-ci se mette en action. Les phrases prennent forme d'elles-mêmes. Les mots trouvent d'autres mots avec lesquels ils s'accordent parfaitement. Ma volonté n'a plus à intervenir; je me branche à la source et ne fait rien d'autre. Tout le reste en découle : les mots, les phrases, les idées, tout se déverse en moi et au travers de mon stylo.

J'ai ouvert une brèche entre les deux mondes, par laquelle s'écoule une vibration inconnue de moi. Elle coule et coule encore. Elle ne demande qu'à remplacer les vibrations plus denses avec lesquelles les hommes ont rempli les plans de la pensée humaine et celui des émotions.

Elle me traverse, puis jaillit hors de moi sous forme de rayonnement. Elle me transforme lentement en un être nouveau.

Je deviens alors un pont entre les deux mondes, une arche vivante.

Pendant cette expérience, mon ego ne désire plus rien. Il se soumet à cette vibration sans aucune arrière-pensée. Il se donne consciemment. Il s'oublie afin que les idées qui sont nécessaires à la construction d'un monde meilleur puissent se déverser sur la Terre des hommes.

Je ne subis pas, je participe. Je participe à la plus merveilleuse des entreprises que puisse connaître notre planète. Dans cette forme d'expérience, j'éprouve la plus grande des joies, la plus grande satisfaction de ma vie. Satisfaction de quoi ?

Je n'en sais rien, peut-être celle d'avoir l'impression de participer à quelque chose de grand et d'utile. Quelque chose qui nous dépasse de beaucoup.

Tout ceci, je le sais, est totalement abstrait, mais j'ai une conviction profonde et puissante d'être là où je dois être et, de faire ce qu'il y a de plus important pour moi, dans cette vie.

Je suis habité par une confiance sans limite qui a la force de la Vérité. Aucune idée ou projet ne peut rivaliser d'importance avec les moments que je suis en train de vivre.

Mais tout cela est trop grand pour moi : je ne peux le contenir. C'est pour cette raison peut-être que j'écris. Pour que cette vibration continue son chemin jusque dans le cœur des hommes, au travers des mots.

Je prends conscience qu'une forme de vocation s'est révélée en moi, que je dois continuer à écrire et écrire encore, pour ceux qui se posent les mêmes questions que je me suis posées. Ce ne sont pas des mots, pas même des idées que je dois transmettre, mais seulement cette vibration qui m'habite parfois. Je dois lui permettre de s'exprimer de la manière dont elle a décidé. Je ne m'y opposerai surtout pas, et je sais que c'est au travers de

l'écriture que cela se fera. Donc, je vais écrire pour les autres.

Pour les autres et aussi pour moi-même, car c'est par l'écriture que se dévoile ma voie. Je n'ai pas la moindre question à me poser, ni savoir ce que je dois écrire : roman, récits ou autres. Cela n'a aucune importance. La vibration habitera mes mots, et c'est elle qui choisira ces même mots, qui les ordonnera, afin d'atteindre le but qu'elle s'est fixée.

Ce ne sera pas moi qui écrirai, mais elle. Je ne me poserai donc même pas la question de savoir si c'est bien écrit ou non. Ce n'est ni de mon ressort ni de ma compétence. Je comprends à présent l'expression « oubli de soi .» Cela ne signifie pas passivité, mais plutôt participation à une oeuvre merveilleuse.

Je n'ai rien perdu de moi, bien au contraire, je me suis développé, j'ai grandi, j'ai élargi ma sphère de conscience. En réalisant les deux dernières pages, j'en viens à me demander si je commence à perdre la raison ou bien si je suis en train de m'approcher d'une forme d'illumination, dont j'ai déjà lu le récit dans un livre sur la vie de bouddha. Je relis une deuxième fois.

- « Ce n'est pas possible que ce soit moi l'auteur de ces pages d'écriture.» Je rigole tout seul et à haute voix. Une sorte de fou rire s'empare de moi. Je ris de plus belle, j'en pleure même. Je referme le cahier, un peu sceptique sur ce que je viens de découvrir. Peut-être vaut-il mieux que je ne relise jamais plus mes notes. Cela risque de me faire douter de moi et de mes perceptions.

Je prépare maintenant mon petit déjeuner. L'odeur du café s'échappe de la terrasse. Elle se mélange à celle du pain grillé.

Pendant que le café continue de s'écouler du filtre, je découpe les fruits en morceaux : une mangue, une tranche de papaye et un peu d'ananas. L'instant sacré du matin s'approche, et je commence déjà à saliver lorsqu'une voix me fait sursauter.

- Je vois que j'arrive au bon moment !

Je me retourne afin de voir qui vient troubler mon petit déjeuner, sans avoir réalisé que l'on s'était adressé à moi en français.

- Eric ! Mais quand es-tu donc arrivé ?

- Hier soir, très tard.

Il me regarde droit dans les yeux, comme s'il cherchait des réponses à de nombreuses questions qu'il se pose.

Nous nous serrons dans les bras amicalement. Il y a entre nous maintenant une complicité, un lien, une expérience commune sur cette terre d'Asie.

- As-tu fait bon voyage ?

- Sans problème, comme d'habitude ; peut-être un peu long tout de même. C'est normal, j'étais pressé d'arriver et de te voir.

Ces derniers mots avaient été prononcés avec une grande douceur. Il me considérait maintenant avec beaucoup plus d'importance qu'avant mon départ.

Nous n'avions jamais été de très grands amis, tout juste de simples copains. Nous ne nous connaissions que très peu, finalement.

Depuis qu'il s'était mis à voyager, il était devenu un étranger pour nous. Il ne parlait presque jamais de la Thaïlande et se tenait toujours en retrait des conversations et des fêtes.

On lui disait souvent que sa tête était restée là-bas, et lui, il se contentait de sourire. A présent, c'était différent, je l'avais rejoint dans son monde. Nous étions des complices.

Pendant que je nous sers le café, je sens son regard posé sur moi. Il ne me quitte pas. Il ne dit rien.

Je ne sais pas trop par où commencer, j'aurais tant de choses à lui raconter.

Puis, il rompt le silence.

- Alors ?

- Alors quoi ?

Je prends un malin plaisir à le faire patienter. Je fais semblant ne pas comprendre. Je joue avec lui, avec son impatience. Il s'en rend bien sûr compte.

- Arrête, raconte-moi tout.

- Rien de spécial, excepté que je suis marié, que j'ai fait construire mon bungalow et que je ne veux plus rentrer.

- C'est tout, et bien en voilà des nouvelles.

Je continue à jouer au chat et à la souris. Je tourne autour du pot. J'ai peur de comprendre le sens de sa question, mais je n'en suis pas sûr.

- Pour tout t'avouer, ça, je le savais déjà, me dit-il.

- Alors, que veux-tu savoir au juste ?

- Tu sais de quoi je parle, Richard, cesse de te payer ma tête.

Je reprends un air sérieux. Il n'y a plus aucun doute, Eric parle d'expérience intérieure et non pas de détails de l'organisation de la vie sur le plan matériel.

- Nous en parlerons un peu plus tard, si cela ne te dérange pas. Donne-moi plutôt des nouvelles de la France, de mes parents, de tous nos amis.

Je ne peux pas encore lui confier ce qui est du domaine de mon âme, mes découvertes, mes impressions. Je préfère attendre un peu.

Alors il me raconte en détail tout ce qui s'est passé depuis mon départ. Il me donne tous les détails de la vie de chacun de nos amis communs.

Je l'écoute avec attention. Il me transporte dans ce monde occidental, dans cette petite ville du midi de la France. J'en éprouve d'un côté un certain plaisir, mais de l'autre une répulsion. Cela fait remonter à la surface toutes ces années perdues. C'était avant, lorsque je n'étais pas encore vivant. C'était lorsque je poursuivais, dans un demi-sommeil, un futur illusoire, une image fantôme.

Richard écoutait Eric sans l'interrompre. Il parlait d'une voix très amicale de tous ceux qu'ils connaissaient. Il faisait toujours ressortir les qualités de chacun et se servait de l'humour lorsqu'il effleurait l'un de leurs défauts. Jamais il ne critiquait, il restait à distance de chaque anecdote, sans jamais s'y impliquer ou donner son avis.

Puis il racontait les différentes conversations qu'il avait eues avec les parents de Richard - qui ne comprenaient pas pourquoi leur fils avait fui une vie aussi bien réussie - et terminait en lui transmettant le bonjour et les regrets de Cloé.

Richard resta un long moment silencieux, le regard perdu en direction l'horizon, ressassant avec une légère mélancolie son passé mal digéré. Puis il inspira profondément et poussa un grand soupir, comme pour se libérer de l'emprise qu'exerçait encore sur lui, son ancienne vie.

- Tu sais Eric, tout ce que tu me racontes me fait à la fois du bien et du mal. Du bien car tu me parles de gens que j'aime beaucoup - malgré les idées qui nous séparent - et du mal car je replonge momentanément dans un passé que je déteste.

C'est vraiment un étrange sentiment.

- Je connais tout cela Richard. Je pense que nous sommes passés par des étapes analogues et c'est de cela que je désirerais m'entretenir longuement avec toi. Recevoir des

nouvelles de la famille et des amis remue parfois les entrailles, mais ce n'est rien à côté de ce que tu vas ressentir le jour que tu rentreras. J'ai dû rester un an en France afin de travailler et gagner de l'argent pour revenir ici, chez moi, et retrouver ma femme. Ça a été vraiment très dur pour moi.

- Ta femme..... Mais tu ne m'en as jamais parlée ?

- Je ne parle jamais de rien à personne, car peu de gens sont capables de comprendre. Comme je vois que tu t'es totalement intégré à ton nouveau style de vie, je pourrais maintenant te confier beaucoup de choses sur ma vie. Mais je peux t'avouer que j'ai eu des doutes lorsque tu es parti. Je pensais que tu ne t'adapterais pas, car tu semblais alors trop préoccupé par le fric et la réussite. Les lettres que j'ai reçues de toi m'ont prouvé que je m'étais trompé et que tu étais sur la bonne route.

- Dis-moi vite Eric, ta femme, où est-elle ?

- Elle dort chez moi. C'est une cousine de Noï. Elle vit à Tran, dans sa famille, lorsque je rentre en France. Tu feras sa connaissance tout à l'heure. Tu verras, elle est merveilleuse.

- Tu sembles très amoureux ?

- Mais je le suis, mon pote. Et toi alors ?

- Moi, et bien je n'ai pas pu résister à la beauté et au charme de Noï, et je crois être aussi amoureux que toi.

Lentement, une forme de complicité s'installait entre Eric et Richard. Un lien se formait. La pudeur de Richard commençait à s'estomper pour laisser apparaître sa véritable nature. Sa nature profonde qu'il avait découverte progressivement depuis son arrivée sur l'île. Il se rendait compte qu'Eric n'était pas seulement un copain, mais un frère.

Ils vibraient sur le même plan, cela ne faisait plus aucun doute pour lui. Alors ils commencèrent à aborder le sujet qui tenait tant à cœur à Eric.

- Tu sais Richard, il faut que je te fasse une confidence. Lorsque j'ai découvert la Thaïlande, il y a plusieurs années, j'ai été complètement envoûté. Je n'arrivais plus à me décoller de ce pays. Ce n'est que lorsque mon dernier franc fut dépensé que je rentrais en France le cœur gros, laissant Wan - qui est devenu ma femme depuis - en pleurs à l'aéroport de Bangkok.

Ce pays, je sentais que c'était le mien, et je n'avais qu'une idée en tête, c'était d'y retourner et de retrouver celle qui m'attendait.

Depuis, j'ai alterné mon temps entre la France et ce pays si cher à mon cœur. A chaque séjour je me transformais, je n'avais plus rien à voir avec celui que tu avais connu. Comme je ne pouvais communiquer à personne ma passion, alors je me renfermais, me repliais sur soi-même, en ne pensant qu'à une chose, gagner le maximum d'argent afin de pouvoir rester ici le plus longtemps possible.

Richard resservait du café pendant qu'Eric continuait son récit.

- J'aimais ce pays pour sa beauté, la douceur de son climat, la gentillesse de ses habitants, mais aussi et surtout parce qu'il me transformait progressivement en un être plus complet, plus conscient, plus libre. Ce que j'ai découvert en moi pendant mes nombreux séjours n'aurais pu l'être en France, au milieu des tensions et problèmes divers. J'aime la France Richard, mais je ne supporte plus ce que les hommes en ont fait. Sous prétexte de rechercher le progrès, ils nous transforment progressivement en esclaves. Le plus incroyable, c'est que presque personne ne s'en aperçoit. Ici,

au moins, la vie apparaît sous ses traits essentiels et surtout, surtout, nous avons une paix royale.

- C'est vrai qu'ici, il n'y pas le moindre problème. Il suffit de respecter la loi et les gens pour que les Thaïlandais nous laissent vivre de la manière que nous désirons. Ils sont d'une incroyable tolérance.

- C'est dans cette paix de l'esprit que j'ai découvert une dimension de l'être humain que j'avais oubliée depuis l'enfance. Je décidais donc de tout oublier et de reconsidérer les valeurs de la vie, une à une, à la lumière de cette dimension intérieure. Là, chacune d'elle me révélait sa véritable nature et j'aperçus les erreurs que j'avais commises. Je dégageais, tout au long de mes séjours successifs, l'essentiel du superflu, la vérité de l'erreur et ma nature individuelle, de ma culture et de mon éducation. Tous les concepts auxquels adhère l'occident furent alors reconsidérés et peu d'entre eux me semblèrent propices à l'évolution de l'homme. Bien au contraire tout paraissait converger vers une forme d'abrutissement général qui, je pense, n'était pas le fruit du hasard. Alors, je me suis juré de me préserver quoi qu'il arrive et de suivre la direction que je pressentais comme étant la meilleure pour moi.

- Ce n'est donc pas un hasard, Eric, que je sois arrivé aux mêmes conclusions que toi. J'ai suivi sensiblement le même cheminement de pensées sans aucune concertation mutuelle. Cela confirme encore une fois qu'il n'y a plus aucun doute à avoir, et que nous sommes sur la bonne route.

- Le doute, cela fait longtemps qu'il ne se présente plus à moi. Il a compris qu'il ne peut plus m'ébranler, que mes bases sont maintenant trop solides pour que je tombe dans son piège.

Eric ne pouvait plus s'arrêter de parler. C'était la première fois qu'il partageait la joie de ses découvertes et cette sensation de liberté et de bonheur à laquelle peu de gens ont goûté. Richard l'écoutait, l'observait. Il pouvait facilement se rendre compte que son ami Eric était encore habité par les tensions des villes, et qu'il lui faudrait patienter une bonne semaine avant de se réharmoniser avec les vibrations de leur île.

En parlant de la sorte, il se nettoyait. Il extirpait de son être toutes les tensions et les soucis qu'il avait endurés pendant une année entière. Une année loin de sa femme, loin de son île, loin de son âme et loin des hommes. Une année de solitude au milieu d'une foule d'étrangers. Une longue année qu'il avait sacrifiée afin qu'il ne soit plus obligé de retourner travailler en France avant longtemps, ou peut-être jamais.

Il aurait pu continuer à parler comme cela pendant des heures, peut-être même des jours, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce qu'il ait été totalement lavé de tout ce qui lui encombrait le cœur.

L'arrivée de Wan mit fin provisoirement à leur conversation, ou plutôt à son monologue.

Il y eut les présentations, puis le réveil de Noï, puis une ambiance de fête, de retrouvailles qui envahit le bungalow. Elle prit la forme, comme c'est la tradition ici, d'un bon repas pris en commun, arrosé par le « Sangtip », un whisky local.

L'atmosphère était joyeuse, amicale. Tout le monde levait son verre « au retour d'Eric ! » et lui, au bout du troisième verre, se mit à pleurer. Il pleurait toutes les larmes de son corps. Il pleurait de joie, d'être retourné au pays de ses rêves, mais aussi de tristesse, sur cette longue année de solitude.

Au cinquième verre, Eric et Richard tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Richard pleurait lui aussi. Il remerciait Eric de lui avoir fait connaître ce petit paradis et lui dit qu'il n'oublierait jamais ce qu'il avait fait pour lui.

Pendant ce temps, les deux cousines étaient mortes de rire, à cause de l'émotion générale, à cause du comique de la situation, mais aussi à cause du Sangtip.

La fête dura jusqu'à tard. Ce fut une journée inoubliable dédiée à l'amour, à l'amitié et à la liberté.

Chapitre VIII

Les jours et les semaines s'écoulaient paisiblement. Eric et Richard passaient beaucoup de temps ensemble. Ils comparaient leurs chemins respectifs, afin de mieux comprendre leur transformation, ou plutôt leur éveil intérieur.

Cependant, ils ne négligeaient pas de passer chaque jour plusieurs heures dans la solitude, afin de conserver et d'affiner le contact avec leur âme. Cela plus par besoin que par discipline.

Noï et Wan étaient aussi très heureuses de se retrouver. Leurs rires résonnaient souvent dans le silence de l'île.

La vie, pour les quatre amis, n'était que joie, bonheur et douceur. Pour un observateur occidental, elle semblerait

irrédelle, illusoire. Surtout si ce dernier vit dans l'enfer d'une grande ville.

Pour la Thaïlande, ce type d'existence est habituel et non exceptionnel. Les Thaïlandais - à part peut-être ceux qui habitent la capitale - vivent intensément au présent. Ils ne se font pas de soucis pour le lendemain et vaquent à leurs occupations dans la joie et à leur rythme.

Le bonheur, dans ce pays, se rencontre partout. Il tente souvent de retenir les touristes qui visitent ce pays pour la première fois. Certains d'entre eux reviennent pour s'y installer, et redécouvrent ainsi les valeurs de base qui devraient régir la vie de chaque individu.

Thaïlande, qui signifie terre des hommes libres, n'a pas reçu ce nom par hasard. C'est peut-être l'expression qui caractérise le mieux ce pays.

J'ai un peu de mal à me lever ce matin. Je n'ai pas assez dormi. Hier, Eric et moi avons eu une conversation qui s'est terminée vers une heure du matin.

Je sais que je ne suis pas obligé de me lever de bonne heure, mais le matin est pour moi le meilleur moment pour réfléchir, écrire et trouver des idées nouvelles. Après, ce n'est plus pareil. La magie disparaît jusqu'à la tombée du jour.

Notre débat avait été très enrichissant. Eric, qui étudiait le bouddhisme depuis deux ou trois ans, avait soulevé un point dont l'importance est primordiale. Il s'agissait des désirs.

L'homme doit-il supprimer ses désirs, les maîtriser ou les dépasser ?

Répondre totalement à cette question n'est pas chose facile. Celui qui y est parvenu a certainement compris beaucoup sur la vie, ainsi que sur le fonctionnement de l'homme.

Dans le bouddhisme, il est dit que les désirs engendrent la souffrance et que pour faire disparaître celle-ci, il suffit de supprimer les désirs.

Eric était de cet avis, quoique cette théorie lui paraissait incomplète.

Il est vrai que c'est un peu trop simple. Je sais que dans chaque principe enseigné par une religion ou une philosophie se cache une vérité. Quelle est donc celle qui se dissimule derrière cet enseignement ?

Peut-être faut-il, pour mieux comprendre, remonter à l'époque de la fondation du Bouddhisme. Il y a près de deux mille cinq cents ans, la plupart des individus ne se préoccupaient que de satisfaire leurs besoins et leurs désirs. Seule une faible minorité était vraiment en quête de vérité. Les enseignements devaient donc s'adapter à ces deux types d'individus.

Pour les grandes masses populaires, un tel principe - celui de supprimer les désirs - ne pouvait que diminuer les difficultés de l'existence. Avoir moins de désirs à satisfaire impliquait une vie plus simple, mieux équilibrée et de meilleurs rapports avec ses semblables.

Cette théorie avait donc l'avantage d'améliorer les relations humaines tout en diminuant la souffrance liée aux désirs insatisfaits.

Pour le chercheur de Vérité, c'est un peu différent. Celui-ci, voulant pousser cette théorie jusqu'à l'extrême, devait supprimer toute forme de désir.

J'avais inconsciemment suivi ce principe, en France, pendant plusieurs années, et j'en étais arrivé à une certaine conclusion.

Le désir semblait être le moteur de la vie. Celui qui a un ou plusieurs désirs qui le gouvernent, dispose d'une énergie supérieure à celui qui les a éteints.

Si je me lève le matin sans avoir le moindre but, je suis sans énergie, sans vitalité. J'ai l'impression que la vie se ralentit lentement en moi et que je me dirige progressivement vers la mort.

Par contre, je me suis aperçu qu'une forte motivation permet parfois de soulever des montagnes. Puisque la motivation découle de la force du désir, alors il me paraît y avoir une certaine contradiction dans un tel principe. L'absence de désirs mènerait donc à la mort et non pas à la vérité. Il ne fait aucun doute qu'une personne qui n'a pas le moindre désir, n'a même plus celui de vivre.

Alors, qu'en est-il au juste ?

J'ai mis le doigt sur un point sensible, une nuance doit se dissimuler derrière tout cela. Si le désir gouverneur devenait simplement le désir de connaître la Vérité. Quelles en seraient les conséquences ?

Tout d'abord, celui qui serait dans ce cas conserverait une énergie, une dynamique permanente qui lui permettrait de travailler sans relâche et sans faiblir afin de réaliser son désir ou son rêve.

Il resterait centré principalement sur ce but, en oubliant tout le reste, ou du moins en le laissant à l'arrière plan de ses préoccupations.

Cela aurait l'avantage de ne plus alimenter les désirs dits inférieurs, issus de la nature animale de l'homme. Ceux-ci ne s'éteindraient pas, mais garderaient le fonctionnement normal nécessaire à l'équilibre du corps.

Il y aurait donc une erreur qui se serait glissée dans le principe bouddhiste qui conseille aux hommes de ne plus alimenter les désirs.

Erreur volontaire ou erreur de traduction, je n'essaie même pas de le savoir. Cela n'a aucune importance. Seul le principe découvert compte. L'essence est prioritaire sur la

religion. Le fond l'est sur la forme. Les écrits ne sont qu'un essai. Ils sont là pour faire ressentir l'essence d'un enseignement et ne doivent en aucun cas prévaloir sur cette essence. Ils sont à son service, ils lui sont soumis.

En me référant à mon cas personnel - c'est celui que je connais le mieux - je peux déjà tirer certaines conclusions à la lumière de cette théorie.

A partir du jour où j'ai connu le bonheur de rencontrer mon âme, sur son plan, je n'ai plus eu d'autres désirs que de retrouver cet état de bien-être et de connaissance.

Tous les autres désirs étaient passés au deuxième plan, sans que je m'en sois préoccupé.

Depuis, je n'ai plus qu'une motivation principale dans la vie et toutes les autres découlent de celle-ci.

Que s'est-il donc passé ?

Je pense simplement avoir déplacé le centre de mes préoccupations. Cela a suffi à mettre en veilleuse tous les désirs inférieurs, dont la suractivité est souvent la cause principale de nos souffrances.

Je n'ai rien fait pour aller dans ce sens et j'ai l'impression de ne manquer de rien du tout : de ne pas subir les privations de ceux qui choisissent la voie difficile de la lutte contre les désirs. Lutter contre eux ne sert qu'à leur donner de la force.

Dans mon cas personnel, je n'ai eu aucun effort à faire. Je n'ai pas eu besoin de lutter contre une partie de moi-même; Je ne m'en suis même pas occupé.

Mais on ne peut pas déplacer le centre de nos préoccupations simplement en le désirant. Pour ma part, ce fut l'expérience de mon âme et la paix intérieure que j'y ai découverte qui sont à l'origine du changement survenu dans ma conception de la vie. Un tel bonheur ne peut

jamais plus être oublié, et l'individu qui l'a connu n'aura de cesse de le retrouver.

Cette étape est donc plus que nécessaire, elle est le salut de l'individu.

En regardant le chemin que j'aie parcouru depuis des années, je me dis que tout mes désirs, en réalité, n'étaient qu'un seul et même désir : celui de retrouver le bonheur qui passe obligatoirement par l'état de conscience du plan de l'âme.

Je dis retrouver, car cet état, il me semble que je l'avais toujours connu. Peut-être l'avais-je simplement oublié.

Tous les désirs de l'individu sont uniquement motivés par le désir inconscient de retrouver cet état de bonheur. L'erreur ne se trouve que dans les moyens utilisés pour revenir à la source. Ceux-ci ne font, la plupart du temps, que nous en éloigner.

Il ne faut surtout pas lutter contre sa nature animale, mais plutôt découvrir son âme, sa nature spirituelle. Une fois cette étape atteinte, notre nature inférieure se soumet à elle sans problème, sans résister.

La méthode doit être douce, naturelle, non violente. Il ne faut rien brusquer et seulement se laisser porter par le courant.

Je crois que le retour vers la Nature est une étape inévitable. Elle seule peut nous nettoyer de tout ce qui nous encombre, de toutes les idées erronées que nous inculque la société.

Ce n'est qu'une fois ce nettoyage terminé que l'essentiel de la vie et notre nature spirituelle peuvent se révéler à nous.

Tout peut alors être analysé avec une grande lucidité car les nuages ont été dispersés.

Un processus s'est amorcé, un chemin a été ouvert ; il ne reste plus à l'explorateur qu'à le parcourir, le découvrir.

Les révélations y sont fréquentes et surprenantes, les satisfactions nombreuses.

C'est alors que l'âme de notre Mère Nature se met à m'enseigner :

« Tu as bien compris le fonctionnement et la nécessité des désirs de l'homme. Je vais cependant te faire une confidence. Depuis 2500 ans, l'homme a considérablement évolué. A cette époque reculée et proche à la fois, peu d'individus étaient capables de percevoir les vibrations de leur âme. La seule possibilité de les maintenir dans la bonne direction était alors de leur faire maîtriser les désirs. Ce n'était pas une erreur, mais une vérité incomplète, adaptée au niveau spirituel des hommes de l'époque. Depuis l'incarnation du Christ il y a 2000 ans, les hommes capables de percevoir les vibrations de leur âme sont beaucoup plus nombreux. C'est pour cette raison que la maîtrise des désirs n'a plus la même importance qu'avant. Le message de notre époque serait plutôt : écoutez votre cœur, écoutez votre âme, tout le reste en découlera. Tu es sur la bonne voie, tu développes le discernement car tu écoutes ton âme. »

Je ferme les yeux, pour mieux entendre les enseignements de notre Mère. Je suis heureux d'avoir la confirmation de mes conclusions.

Cela me donne davantage de confiance et de force. Je suis sur la bonne voie, je le comprends. Je regrette seulement de ne pas pouvoir garder en permanence mon état de paix et de communion. Ce n'est certainement pas le fruit du hasard. Il y a sûrement une forme d'exercice qu'il me faut pratiquer régulièrement afin de retrouver cet état.

Rien n'est acquis, rien n'est définitif, tout est en mouvement, tout est non permanent sur le plan d'existence où nous sommes.

Je ne dois certainement pas mériter de conserver cette paix intérieure en permanence. Elle est un cadeau éphémère; C'est comme si Mère Nature me disait : « Viens avec moi, je vais te faire goûter la paix intérieure » Et une fois que j'y suis plongé, elle continue : « Respires la bien et souviens t'en. Il faudra que tu apprennes à le retrouver par toi-même. »

Celui qui a connu une telle expérience ne peut plus l'oublier. Il parcourra la Terre entière, s'il le faut, pour la retrouver.

Rien n'a d'équivalent en ce monde, rien ne peut s'en approcher. Elle est l'initiation, la naissance de l'Homme, l'instant le plus sacré de la vie. Elle est le début du chemin, de la voie individuelle.

Un bruit me fait sursauter. Quelqu'un vient.

- Alors Richard, tu dors, tu rêves ou tu médites ?

- Bonjour Eric, tu es déjà réveillé ?

- Mes yeux se sont ouverts tous seuls à six heures. Depuis, des tas d'idées me traversent la tête. Cela fait longtemps que ça ne m'était pas arrivé. Certainement depuis l'an passé, lorsque je vivais ici.

J'ai l'impression d'avoir de nouveau accès au grand réservoir d'informations et de pensées.

- Dis-moi Eric, en France, cela ne t'arrivait jamais de retrouver cet état ?

- Rarement, seulement quand je me rendais dans une église de la vallée de l'Aude. Son atmosphère était tellement empreinte de sacré et de silence qu'elle me replongeait dans un état de méditation proche de celui qui nous habite ici.

- Je me suis souvent demandé, si c'était l'île qui avait une certaine particularité vibratoire - capable de nous plonger dans cet état intérieur ou si cela venait de nos conditions d'existence très sommaires ?

- Je me suis moi aussi posé cette question, Richard. Aujourd'hui je crois avoir trouvé la réponse.

Il y a d'un côté l'île et la paix qui l'habite. Elle nous en enveloppe, nous calme, nous apaise et nous permet de retrouver notre âme dont nous avons oubliée l'existence. Mais il y a aussi un autre aspect qui a une grande importance : c'est que nous nous sommes éloignés de la société occidentale dans laquelle la vie n'est que tensions. Tensions dues aux problèmes qui nous assaillent constamment et qui nous empêchent de nous relâcher tout au long des jours qui défilent.

Les problèmes à résoudre y sont tellement nombreux qu'ils absorbent toute notre attention. Nous nous cantonnons alors dans un état d'esprit totalement opposé à celui que l'on devrait avoir pour mieux communier avec notre âme.

Ici, par contre, les soucis quotidiens sont absents, et notre pensée est libre de vagabonder où bon lui semble. La Nature peut alors - par son pouvoir réparateur - nous remettre sur le bon chemin.

- Donc il y a deux conditions réunies qui favorisent notre transformation. La première est de sortir d'un système qui nous agresse. La seconde est de mener une vie simple, près de la Nature.

- Il y aurait un troisième point important, Richard, que nous avons effleuré hier soir. Il s'agit de la maîtrise de nos pensées, ou plutôt de la motivation qui dirige nos pensées. Celles-ci doivent être orientées dans une certaine direction, dans le but de trouver les réponses aux questions essentielles de l'existence.

- Tu fais allusion à la méditation, je suppose ?
- On peut appeler cela ainsi, bien que je n'aime pas ce mot. Il donne une image totalement passive à un exercice qui ne l'est pas. Lorsque l'on parle de méditation, on imagine toujours une personne assise en tailleur, les yeux fermés, qui attend je ne sais quelle manifestation ou message de l'au-delà.
- Et comment verrais-tu la méditation, Eric ?
- D'après mon expérience personnelle, il semblerait que la conscience de l'homme qui s'éveille, oscille entre le plan physique et le plan de l'âme. Tout au long de mes journées, je reçois des impressions du monde qui m'entoure au travers de mes cinq sens. Je perçois aussi des émotions, des idées en rapport avec le monde physique. Puis, il y a mes préoccupations liées à celui-ci. Cela constitue la conscience que j'ai du triple monde physique : celui de la matière, celui des émotions et enfin celui du mental. La plupart des individus ne vivent qu'en ayant seulement conscience de cette partie de l'homme et ne perçoivent l'autre dimension de la vie - l'âme - qu'inconsciemment, pendant les périodes de sommeil. Lorsqu'une personne découvre son âme - comme cela a été notre cas - elle entrouvre la porte de l'autre dimension d'elle-même. A partir de ce moment là, elle va chercher à affiner ce contact jusqu'à ce qu'il devienne naturel et permanent.
- Es-tu d'accord avec moi jusque là ?
- Absolument, jusque là je t'approuve totalement.
- La méditation, pour moi, serait donc tout ce qui peut me faciliter le contact avec mon âme.
- Concrètement Eric, comment vois-tu cela ?
- J'ai analysé - comme tu as du le faire toi-même- tous les critères qui devaient être pris en compte, et tout ce qui

pouvait favoriser ce contact. J'ai observé le processus lorsqu'il se produisait et voici mes conclusions :

Tout d'abord, il semble indispensable d'arrêter le flot de pensées qui nous traversent ou nous habitent en permanence. Il faut se vider la tête de toutes nos préoccupations. Il faut entrer dans le silence intérieur. Ce n'est qu'à ces conditions que l'âme peut se manifester à nous. Pour changer l'eau d'un bain, il faut d'abord évacuer l'eau sale, nettoyer la baignoire, et c'est lorsque cela est terminé que l'on peut la remplir d'eau propre. Cela semble logique, tout le monde sait cela. Pour les pensées c'est le même principe ; il faut vidanger tout ce qui nous encombre la tête afin de faire de la place aux idées nouvelles.

- Tout cela est bien facile à dire, mais pour le faire c'est tout autre chose.

- Tu as raison Richard. Heureusement, Mère Nature est là pour nous aider. Lorsque l'on habite dans un cadre aussi beau, aussi pur et que l'on n'a pas de soucis importants, le silence intérieur se fait progressivement - et souvent sans même le rechercher - et le monde de l'âme apparaît. Une fois que la porte est ouverte sur l'autre monde, il faut y entrer, s'y mouvoir, apprendre à trouver les réponses aux questions que l'on se pose. Il faut aussi comprendre qui nous sommes et quel chemin nous devons suivre dans la vie. Comme le contact avec l'âme n'est pas toujours évident à réaliser, il faut trouver un fil d'Ariane afin d'y revenir facilement.

- C'est ce fil que j'appelle la méditation.

- Nous sommes d'accord, Richard.

Eric et Richard aimaient comparer leurs découvertes, leurs conclusions sur les sujets les plus divers touchant l'homme, l'âme, la santé, l'équilibre psychologique et les religions.

Ils étaient d'accord, la plupart du temps, sur les principes essentiels, mais divergeaient souvent dans la manière d'approcher les sujets. Ils pensaient que cet état de choses était dû à la différence des perceptions de chacun d'eux. La Vérité est toujours Une, mais chaque individu la voit au travers de sa personnalité et de ses expériences passées.

Un objet observé sous plusieurs angles peut apparaître très différent pour chacun des observateurs, mais n'en demeure pas moins le même objet. Seule la perception de celui-ci est variable, l'objet lui, reste identique.

Comparer leurs expériences réciproques ne les faisait pas avancer davantage sur le chemin de la Vérité, mais cela renforçait leurs convictions et leur foi.

Le chemin intérieur - ils le savaient bien - est un chemin individuel, que chacun parcourt dans la solitude. Cependant, ils étaient très heureux de poursuivre un but identique, ils se sentaient un peu moins seuls. Ils avaient l'impression - lorsqu'ils échangeaient leurs idées - de refaire le monde et cela avait le pouvoir de stimuler leur imagination. Ils rêvaient le monde de demain, un monde où chacun aurait sa place, un monde où la vie coulerait doucement en tenant compte des aspirations de l'âme humaine. C'est au cours de telles spéculations, qu'il arrive parfois que l'âme de la Terre révèle aux hommes une image du futur conforme à son idéal. Ceux-ci ne cesseront alors de travailler afin de donner vie à cette image - en s'oubliant eux-même - dans une joie indescriptible. Chacun d'eux oeuvrera à son niveau, sans se soucier du résultat immédiat. Une seule chose aura de l'importance : aller dans le bon sens, celui du salut des hommes, celui de la paix intérieure.

Ils deviendront alors des créateurs, des visionnaires. L'onde porteuse, sur laquelle ils se déplaceront dans la vie,

leur permettra de survoler le monde matériel et ses exigences. Celui-ci n'aura plus pour eux qu'une seule fonction : être au service de leur projet, de leur construction.

Ils seront, durant toutes leurs vies, incompris par les hommes. Ils seront même rejetés à cause de leurs idées qui dérangent. Ils sont venus pour briser les chaînes de l'ignorance et y mettront toute leur énergie.

Rien ne comptera pour eux que d'aller dans le sens pressenti. Ils y trouveront leur substance, leur raison de vivre et tout le reste n'aura plus aucune importance.

Eric et Richard avaient un jour mis le pied sur ce chemin. Ils se sentaient attirés vers une direction sans savoir ce qu'ils y trouveraient. Peu importe, ils étaient animés par une conviction profonde et inébranlable d'être sur le chemin de la Vérité.

Il n'y avait aucune logique à cela. La logique ne fait pas partie de ce monde-ci, ou alors faudrait-il connaître les desseins de Dieu. C'est pour cette raison que la science ne pourra jamais connaître Dieu. Elle utilise les mauvais outils : le mental, la logique.

La logique des fourmis n'est pas celle des hommes et celle des hommes n'est pas la logique de Dieu.

Celui qui cherche à capter les émissions de télévision avec un poste radio peut y passer toute sa vie sans obtenir le résultat espéré, et cela même s'il est un expert dans ce domaine.

Pour réussir cette entreprise, il faut respecter les deux conditions suivantes :

Tout d'abord construire un récepteur capable de produire l'image et le son. Ensuite, il faudra qu'il puisse capter d'autres gammes de fréquences que celles de la radio.

Le processus est le même pour l'individu qui cherche le contact avec l'âme. Il doit fermer ses cinq sens et son mental inférieur, et chercher à percevoir d'autres fréquences par l'intermédiaire de son intuition.

Il doit s'éloigner de la conscience objective afin que celle-ci ne constitue plus une barrière, empêchant les perceptions intérieures de remonter au niveau du conscient.

Richard et Eric passaient de longues heures, chaque jour, à parler de leurs expériences, de leurs perceptions, de leur vie intérieure. Puis, un jour, ils s'aperçurent que de telles discussions les vidaient progressivement de leur substance. Leurs expériences se faisaient de plus en plus rares, et finalement cessèrent. Alors, ils décidèrent, d'un commun accord, de ne plus essayer de se transmettre ce qu'ils vivaient intérieurement, de garder cela pour eux. Ce serait leurs jardins secrets, un lieu où personne n'aurait la permission de pénétrer.

Une voie intérieure ne peut être qu'individuelle. Chercher à comparer ses expériences avec autrui n'a pour résultat qu'une perte de temps et la diminution de la foi en ses propres possibilités.

Bien que tous les chemins aboutissent au même endroit, ils demeurent tout de même très différents. Les comparer pourrait faire apparaître de grandes contradictions et semer le doute dans la tête de chacun.

La parole ne doit pas être utilisée en excès, sous peine de vider l'individu de son énergie intérieure. Elle doit être contenue le plus souvent possible. Parler, c'est extérioriser les idées qui sont en nous ; trop parler c'est se vider de toutes les pensées qui forment notre individualité psychique.

Ils prirent donc davantage d'indépendance mais continuèrent, cependant, à pratiquer ensemble certaines activités , comme la plongée et la pêche.

Leur relation amicale devait être préservée et ne devait en aucun cas devenir routinière.

Alors, Richard loua pour une semaine le voilier d'un pêcheur du village et partit avec Noï sur la grande bleue. Il désirait visiter les nombreuses îles de la région et se retrouver avec lui-même. Noï, qui adorait la mer, fut ravie de cette initiative. Elle aurait, comme elle disait, son mari pour elle toute seule pendant une semaine entière.

Le jour commence à pointer son nez, timidement. L'aurore permet encore de voir briller les étoiles dans le ciel infini. Chaque matin nouveau est une renaissance de la nature et de soi-même. Je détache le bout que relie l'embarcation à un cocotier et hisse l'unique voile.

Le vent léger nous éloigne lentement de la côte.

Tout le monde dort encore. Seul le chant des coqs vient ébranler le silence, vestige de la nuit.

Je tiens la barre et louvoie entre les pâtés de corail que Noï, debout près de la proue, me signale en montrant du doigt.

Encore quelques mètres et tous dangers seront écartés. Notre île, à cette distance, paraît vraiment minuscule ; une perle de paix posée sur l'océan.

Je réalise que j'y ai passé près de huit mois sans jamais m'en lasser. Seules quelques escapades à Tran étaient venues ponctuer mon séjour.

Aujourd'hui est mon premier vrai départ. Une petite semaine loin de mes habitudes et de mes repères. Une semaine pour me faire voir notre vie sous un angle plus vaste, et pour goûter à une solitude encore plus grande.

Nous gardons le silence. Aucun de nous deux n'éprouve le besoin de parler. Seuls les quelques claquements de voile et le clapotis des vagues sur l'étrave nous font ressentir la paix qui nous habite. Nous passons au large de la pointe Nord de l'île. Le voyage est maintenant vraiment commencé. Le vent est un peu plus soutenu. Il lève une légère houle qui fait tanguer le bateau. Il réagit très bien, gîte légèrement et donne, par moment, des coups de reins comme un jeune étalon.

Je modifie sensiblement notre cap et choque l'écoute de la voile.

Noï vient s'asseoir tout près, ce n'est pas bien difficile à comprendre : « Enfin seuls tous les deux ».

Mon petit chat est parfois un peu égoïste ; il voudrait que nous soyons ensemble tout le temps et que personne ne vienne s'interposer entre nous. Cette attitude est un peu excessive mais elle a un côté très agréable : celui de se sentir aimé.

La température est très douce. Le vent nous rafraîchit et finit de nous réveiller d'une nuit de sommeil bien trop courte : Nous nous sommes couchés très tard, afin de préparer tout le matériel nécessaire à notre voyage. Il devait être solidement arrimé afin de ne pas le perdre en cas de chavirement, où tout simplement pour éviter qu'il se déplace dans une mer trop formée.

Puis il y a eu un sommeil agité, des rêves de départs manqués et de naufrages, et un réveil définitif à quatre heures trente du matin.

Maintenant, tout est redevenu calme et paix. Un couple de dauphins nous escorte à une vingtaine de mètres sur notre droite. Ils nagent tranquillement et ne prêtent, semble-t-il, aucune attention à nous. Nous sommes simplement des compagnons de voyage.

J'ai l'impression de partir faire le tour du monde et cela me donne un sentiment de liberté sans limite. Je comprends ce que doivent ressentir les vagabonds des mers lorsqu'ils lèvent l'ancre le matin du départ.

Je repense à Jean-Claude qui doit être quelque part entre les Canaries et les Antilles. Il a beaucoup de courage, le courage de vivre sa vie. Une vie d'aventure, d'incertitude, celle d'un enfant qui refuse de devenir un adulte débile ayant perdu la foi. Un être totalement libre et heureux de gaspiller ses journées comme bon lui semble, sans se soucier du qu'en dira-t-on ni du jugement de tous les coincés de la vie.

Il va où le vent de son âme le pousse. Il accomplit deux voyages simultanément : celui qui passe par toutes les mers du globe, mais aussi et surtout le voyage intérieur, pendant lequel il apprend à connaître son être dans les moindres détails, les moindres recoins. Il prend conscience de tous les mécanismes subtils du mental humain. Il réalise comment celui-ci nous bâtit les pièges dans lesquels nous nous prenons.

La liberté, la vraie, se rencontre dans des moments aussi intenses que ce départ matinal. Seuls une minorité d'occidentaux peuvent comprendre cela : les artistes, les aventuriers, les indépendants, les rêveurs, les enfants. Les autres croupissent dans leur prison dorée. Ils n'ont jamais goûté aux embruns, au vent du large. La société leur a fait croire que l'on ne pouvait être heureux que dans cette prison dorée, et eux, ils ont fait tout leur possible pour s'en convaincre.

Je les entends parler de ceux qui sont libres, avec un certain dédain, du mépris même. « Ce sont des fous, la mer est dangereuse et les naufrages nombreux. Ils vivent sans le moindre confort. Ils n'auront pas de retraite. Ils n'ont

aucune assurance sociale. Ce sont des clochards, des parasites. »

Mais les hommes libres perçoivent rarement leurs voix et, lorsqu'ils les entendent, ils ne les jugent pas et prient pour eux. Ils demandent à Dieu de les sauver de leur bêtise. Et Dieu répond à la prière. Il dit : « Je ne peux rien pour eux, je suis au septième jour de la création et je me repose. Seuls les hommes doivent travailler ce jour là ; mais eux, ils dorment. La seule chose que je puisse faire pour eux, c'est de les réveiller. Mais comme ils ont le sommeil trop lourd, seule la souffrance peut accomplir cette tâche. Alors je leur envoie mes guerriers pour les tourmenter, afin de les aider contre leur gré ; mais eux me maudissent, pensant que je suis injuste. Ils refusent de grandir, mais il n'ont d'autre choix. »

« Partir, dit-on, c'est mourir un peu ». Je dirais que c'est pour mieux renaître. Le départ implique l'abandon de tout ce que l'on possède, ou presque ; mais on ne doit pas commettre l'erreur de reconstruire le même schéma ailleurs.

Le départ est une opportunité, une occasion à ne pas manquer de se dépouiller du superflu encombrant. C'est une grande lessive, un nettoyage salutaire, une bénédiction. L'homme n'a pas une nature sédentaire ; il est un aventurier. Il croit qu'il est heureux dans sa prison dorée, mais il ne l'est pas. La nuit, lorsque mon âme vagabonde dans le ciel infini, j'entends ses cris de désespoir s'élever de la terre. Je perçois ses pleurs, ses lamentations. Il se rend compte qu'il est enfermé et implore la lune - qu'il voit briller au travers des barreaux - de l'aider.

Il pleure, il souffre, il prie. Il réclame la délivrance, même si celle-ci doit-être douloureuse. Il l'accepte sans aucune condition, sans hésitation.

Puis vient le matin, le soleil annonçant une journée nouvelle et le réveil dans le corps de chair. Le souvenir de la prière - bien qu'inconscient - persiste encore quelques instants, puis disparaît définitivement. Alors il revêt les habits de ses vieilles habitudes et repart sur le chemin de routine.

Mais aujourd'hui sera différent, car la lune va exaucer sa prière nocturne. Un des guerriers de Dieu va croiser sa route et ébranler son existence. Il va beaucoup souffrir, mais il va aussi se réveiller. Il va maudire le ciel, mais peu importe, il remerciera plus tard. Dieu va lui donner la possibilité d'accomplir le destin qu'il réclame toute les nuits.

Le vent a légèrement faibli mais le voilier avance à bonne allure. J'ai amarré la barre avec un bout et constate que nous gardons un cap correct. Je ne suis donc plus de corvée de pilotage et peux aller m'asseoir à l'ombre de la voilure. Noï se réveille, me sourit et s'étire longuement. Elle réalise tout à coup que je ne suis plus à mon poste - bien que le voilier poursuive sa route. Elle se retourne brusquement et constate qu'il n'y a aucun fantôme à la barre. Cela la fait rire. J'aime son rire, il embellit toutes les situations.

- Di lew, rao kin café dué kan daï, dit-elle. C'est bien, nous pouvons boire le café ensemble.

Puis elle ouvre le thermos et en verse dans nos tasses en plastique.

Les mouvements du bateau rendent sa dégustation périlleuse, mais quel délice ce café de Chiang Mai.

La mer est encore recouverte d'une légère brume neigeuse. Comment peut-on vivre sans elle ? Sans son odeur iodée, sa fraîcheur, son immensité.

En elle, le temps s'arrête ; je n'ai plus le désir de penser ; tout mon être est immobile. Il n'aspire plus à rien, il est dans le silence. Il vibre sur la mélodie que la mer joue pour lui. Vouloir expliquer mon état intérieur signifie le détruire en partie. Il est du domaine de l'abstrait, du non manifesté. Il est d'un autre monde.

Comment décrire cette paix intérieure ? Cela est impossible. Ou alors faudrait-il la faire ressentir. C'est cela, faire ressentir et non plus vouloir expliquer. Raconter la mer, la douceur de vivre, mon île, les cocotiers, les poissons multicolores et ma merveilleuse petite femme.

Habiller cette vibration avec des mots, des phrases. Les laisser couler, les laisser s'échapper de moi comme un trop plein. J'y suis, il s'agit bien d'un trop plein, car je ne peux tout contenir. Tout doit s'écouler à travers moi. Je dois être un conduit entre le monde de l'âme et le monde physique. Je ne puis tout garder pour moi ; je dois laisser se déverser cette musique afin qu'elle puisse mieux être captée par ceux qui sommeillent dans leurs vies. La rendre mieux perceptible aux autres. Je suis une sorte de relais, de ré-émetteur d'ondes radio.

Noï chante sa chanson d'amour préférée. Sa voix douce et mélodieuse rend l'instant encore plus magique. Elle semble toujours heureuse. Le bonheur, elle ne l'a jamais appris, elle a toujours vécu auprès de lui, elle ne connaît que lui. Elle n' imagine même pas que l'on puisse vivre en son absence.

Elle est née pure et elle l'est restée. Elle a toujours refusé de partir travailler dans une grande ville pour gagner beaucoup d'argent. Cela ne l'a jamais intéressé.

Elle se contente simplement de vivre. De faire ce qu'elle a envie de ses journées, sans se soucier du futur.

Elle vit dans le jardin d'Eden et elle y est bien. Pourquoi voudrait-elle autre chose ? Dans ce jardin, j'y ai vécu toute mon enfance. Je l'aimais tant. Puis, un jour, j'en suis sorti afin de voir si à l'extérieur c'était aussi beau. J'ai pris l'habitude de vivre sans lui, et ensuite, j'ai fini par l'oublier.

Maintenant que je l'ai retrouvé, je ne désire plus le quitter. Je ne veux plus commettre la même erreur que dans le passé. Je suis rentré enfin chez moi.

Chapitre IX

Déjà plusieurs îles sont posées sur l'horizon. Elles ne sont pas à une grande distance les unes des autres, ce qui permet de naviguer sans matériel sophistiqué. Ici, inutile de faire le point - d'ailleurs j'en serais incapable - il suffit de mettre le cap sur l'île que l'on désire visiter.

Noï m'indique celle qui serait, d'après elle, une des plus belles. Encore une petite heure et nous pourrions débarquer et surtout prendre un repas consistant. Mon estomac crie famine. Nous n'avons encore rien mangé aujourd'hui, bien qu'il soit près d'une heure de l'après-midi.

Noï écaille le poisson que nous avons attrapé à la traîne. Il doit peser près de 3 kg et fera aussi bien notre repas de midi que celui du soir.

Nous ne sommes plus qu'à quelques minutes de la pointe Sud de l'île. Noï me fait passer assez loin de la côte, afin de garder une distance de sécurité par rapport aux récifs. Ils se trouvent à fleur d'eau dans ces parages.

Puis, en un instant, l'île nous apparaît dans toute sa beauté sauvage. Une anse s'enfonce profondément en son cœur. Elle se termine par une magnifique petite plage dont le sable est d'un blanc immaculé. Elle sera notre première

escale. Nous glissons lentement entre deux parois rocheuses verticales.

Le vent est pratiquement inexistant, mais la voile est suffisamment gonflée pour nous emmener à destination.

La mer est totalement lisse dans la petite crique. Elle est comme un miroir. Sur notre gauche coule une petite cascade. Elle se jette dans la mer d'une hauteur de cinq ou six mètres.

Les oiseaux sont nombreux à habiter dans les cavités creusées par l'érosion dans les parois abruptes. Leurs cris résonnent en de nombreux échos et rendent le lieu un peu inquiétant.

L'eau est d'un vert émeraude. Elle est d'une limpidité que je n'ai jamais vue ailleurs. Même notre île bien aimée ne peut rivaliser de beauté avec celle-ci.

Les poissons sont innombrables, il y en a des milliers. Je n'en ai jamais observé autant à la fois. C'est sur un véritable aquarium que nous nous déplaçons.

Nous zigzaguons entre les pâtés de corail rendus visibles par la transparence de l'eau. Encore quelques mètres et le bateau s'immobilise sur le sable. Noï saute dans l'eau et va attacher un bout au cocotier le plus proche. Pendant ce temps, j'affale la voile et la ferle par simple sécurité.

Ça y est, nous y sommes. Les manœuvres d'accostage étant terminées, la tension nerveuse se relâche et je peux enfin admirer la beauté du lieu dans son ensemble.

Aucune trace de vie, ni de maison. L'île est totalement déserte. Nous passerons le reste de la journée et la nuit ici. Nous pourrions même y passer plusieurs jours sans problème. Il y a de l'eau en abondance, nous avons une bonne réserve de riz et le poisson ne manque pas.

Quelle merveille ! Dieu s'est surpassé en créant cette île. Elle ne semble pas de ce monde. Nous avons débarqué sur

une autre planète, inconnue des hommes. Tout est beauté et harmonie. Nous sommes au Paradis.

L'anse ne doit pas mesurer plus de cent mètres de large. La plage en occupe tout le fond. Les cocotiers, bananiers et papayers y sont nombreux. Nous ne manquerons pas de fruits non plus.

Je prépare le feu pendant que Noï débite le poisson en tranches. Puis, je vais ramasser quelques fruits pour compléter notre repas.

L'odeur du poisson grillé se répand sur toute la plage. Noï arrose de temps en temps les darnes avec une sauce de sa composition ; citron vert, eau, sauce poisson, ail et piment. Cela évitera qu'il soit trop sec tout en le parfumant.

Le repas sera copieux et bon marché : poisson grillé, riz, bananes et papaye pour dessert, eau de coco vert comme boisson.

Il est près de quinze heures lorsque notre repas se termine. Je suis rassasié. J'ai mangé plus que j'aurais du. Une petite sieste à l'ombre des cocotiers s'impose. Noï ne se fait pas prier non plus. Nous nous installons sur la natte, l'un contre l'autre, heureux et fatigués, comme des enfants ayant joué à Robinson Crusoé toute la journée.

En observant les cumulus ventrus qui passent dans le ciel, je sens mes paupières se fermer contre ma volonté. Le sommeil vient nous cueillir, nous ne résistons pas, il est le bienvenu.

Déjà des images se forment derrière mes paupières : des paysages aux couleurs sublimes. Des teintes que je ne connais pas. Tout est lumière. L'atmosphère est bleutée, d'un bleu lumineux, transparent, irradiant. Elle m'enveloppe d'une paix d'ouate d'où je ne désire plus sortir. Je n'ai plus qu'à me laisser aller, qu'à perdre conscience. Je flotte ou je vole, je ne sais plus, je...

- Richard ! Richard !

Je me sens secoué mais je n'ai pas envie d'ouvrir les yeux. Je suis tellement bien et tellement fatigué. Qu'y-a-t-il encore ? Pourquoi ne me laisse-t-on pas dormir ? Je voudrais encore en profiter un moment, laissez-moi.

Je suis réveillé par une sensation d'eau fraîche qui coule sur mon visage. J'ouvre les yeux.

- Richard, Pen alai ? Richard, qu'est ce que tu as ?

J'ai des difficultés à reprendre conscience. Je me sens poisseux.

Noï me regarde, inquiète. J'esquisse un léger sourire qui ne suffit pas à la rassurer.

- Sabaï di tilak. Ça va bien ma chérie.

Il me faut plusieurs minutes pour retrouver toute ma mobilité. Je me lève lentement et regarde vers le large. Le soleil est bien bas.

J'ai dû dormir trois bonnes heures, dont une bonne partie au soleil - l'ombre s'étant déplacée. Mon cœur bat anormalement vite. Mes vaisseaux doivent être complètement dilatés.

Un bon bain me remettra d'aplomb.

Je rentre dans l'eau lentement, Noï m'accompagne. Des frissons parcourent mon corps encore engourdi. Noï reste près de moi, m'observant discrètement. Ses inquiétudes semblent se dissiper. Elle nage en apnée, resurgit devant mon visage, m'enlace, m'embrasse.

Je nage en direction du large. Elle passe dans mon dos, attrape mes épaules et se laisse porter.

Les poissons nous entourent ; ils nous observent parfois de très près, sans la moindre crainte. Certains viennent nous picorer la peau lorsque nous restons immobiles l'espace de quelques secondes. Même les poissons-perroquet se

laissent approcher. Ils ont une taille bien supérieure à ceux que j'ai l'habitude de croiser dans les eaux de notre île. Peut-être que personne n'est venu pêcher par ici depuis longtemps : cela expliquerait leur grosseur peu courante.

Le soleil va bientôt se coucher. Il est dans l'axe de la crique dont il éclaire encore le fond.

La lumière qu'il rayonne donne à la végétation des couleurs nuancées variant du vert clair au vert foncé, puis au jaune et jaune orangé.

Il semble maintenant entrer dans l'eau et la colore jusqu'au fond de l'anse.

Nous nageons dans une mer écarlate. Les cigales chantent leur dernier couplet avant de prendre un repos bien mérité; Nous les retrouverons demain.

Puis c'est le silence. Un silence presque inquiétant. Nous devons sortir de l'eau au cas où il y aurait des requins. Nous savons qu'ils se nourrissent la nuit : pas d'imprudence.

La nuit est presque totale lorsque nous nous retrouvons sur le sable. Elle tombe rapidement sous les tropiques : encore une dizaine de minutes et c'est le noir complet. Les moustiques sont affamés en ces lieux. Il faut vite allumer un feu pour nous éclairer, mais aussi pour éloigner ces insectes voraces. Ils ont horreur de la fumée et c'est une chance pour nous. Sans cela, ils nous pomperaient tout notre sang l'espace d'une nuit.

Nous mettons aussi le feu à de la bourre de coco, aux quatre coins de notre campement. De cette manière nous aurons la paix.

Il n'existe aucun paradis sur terre, je dois me rendre à cette évidence. Même cet endroit merveilleux a un inconvénient : ces ignobles insectes.

Je ne vais tout de même pas me plaindre. Il s'agit d'un problème minime, d'autant plus que nous avons emmené notre bonne et chère moustiquaire et qu'il y a suffisamment de noix de coco sèches pour faire de la fumée pendant plusieurs semaines.

Le vent est totalement tombé. Les colonnes de fumée montent à la verticale. Étrange spectacle que de nous voir assis au milieu de ce cercle de feu. Un observateur pourrait très bien imaginer que nous sommes en train de pratiquer une forme de magie Vaudou ou autre.

La scène est vraiment pleine de mystère. Je décide de l'immortaliser à l'aide de mon appareil photo - que je n'utilise pas aussi souvent que je le devrais.

Le repas du soir sera le même que celui de midi, à part peut-être le dessert : bananes grillées dans leur peau, agrémentées d'un peu de lait de coco et de sucre, une fois la cuisson terminée.

La nuit est peuplée d'innombrables animaux qui doivent dormir durant la journée. Ils profitent de l'obscurité pour sortir, se croyant à l'abri de tous dangers. Ce soir, ils se sont donnés le mot pour composer ensemble une mélodie. Certainement en notre honneur, du moins c'est ce que j'essaie de faire croire à Noï sans trop y parvenir.

Cette mélodie est souvent troublée par les cris d'oiseaux nocturnes ou par ceux de quelques singes qui habitent la falaise.

Nous leur répondons parfois, en imitant leurs cris. Si je devais qualifier la nuit sur cette île en un mot, je dirais : étrange ou bien mystérieuse.

Le repas terminé, il est encore trop tôt pour dormir. Alors Noï m'apprend une chanson en Thaï. Je répète après elle chaque phrase, puis je les entonne. Ma prononciation est

loin d'être parfaite, ce qui la fait partir dans d'interminables éclats de rire.

Cette soirée est totalement irréelle, elle ne semble pas appartenir à notre époque. Elle est d'un autre temps, d'une autre dimension. Le feu de camp a le pouvoir d'élever nos pensées. Il est comme le feu des alchimistes, il transmute tout ce qui est à son contact.

Je me demande ce que je fais sur cette terre. Je n'ai pas l'impression d'être de cette planète. Cette vie est simplement le reflet d'une autre, beaucoup plus réelle que celle-ci. Pourtant, je me suis attaché à ce coin de l'Univers. Je l'aime profondément. La mer, les îles, la végétation tropicale, les Thaïlandais et Noï, dont je suis fou amoureux. Tout cela emplît mon cœur de joie et de bonheur.

S'il existe une autre vie, comme je le pressens, dans une autre dimension de l'univers - ou de mon être, ce qui est du pareil au même - je ne suis pas pressé d'y retourner. Je dois plutôt essayer d'amener la réalité de l'autre monde dans le nôtre et, un soir comme celui-ci, je suis convaincu que cela est possible et j'y crois fermement.

Étrange mutation que celle qui se déroule en moi depuis quelques mois. J'ai d'abord fui le monde, pour essayer de mieux me connaître, ensuite j'ai recherché la paix et le bonheur dans une autre dimension - celle de l'âme - et maintenant, la chose que je désire le plus, c'est ramener ce que j'y ai trouvé dans le monde des hommes.

Je veux rendre concrètes mes perceptions intérieures, je veux matérialiser mon rêve, ou plutôt celui de l'âme de notre Mère la Terre. Je veux participer à cette oeuvre gigantesque, même si je ne suis qu'une goutte d'eau dans l'océan. J'y trouve une joie sans limite et le sentiment d'être à la bonne place.

Si j'écoutais mon mental, il me dirait que c'est le rêve d'un fou, que peu d'hommes veulent ce changement et qu'ils se trouvent très bien dans leur gangue. Ils désirent seulement avoir un peu plus d'argent et de confort. Ils ne se préoccupent que d'eux-mêmes. Ils ont perdu la foi en toute chose et se sont fermés aux perceptions intérieures. Ils pensent que l'être sensible, qui sommeille en eux, est un être faible et qu'il vaut mieux, dans ce monde, être froid, dur et fort pour survivre.

Si l'on demandait aux hommes ce qu'ils désirent le plus, une très grande majorité ne penseraient qu'à l'aspect matériel de la vie : avoir une belle maison, une superbe voiture, une résidence secondaire et un compte en banque bien rempli.

Il ne reste donc qu'une minorité de gens qui désirent vraiment un monde meilleur. Certains ont confiance en eux et en leur perception du futur. Ils ont une conviction profonde d'être sur la bonne voie et n'ont pas peur de se marginaliser pour se préserver. Mais d'autres se cherchent encore, ils sont sans cesse ballottés entre les mondes extérieur et intérieur et ont besoin d'avoir plus de confiance en eux. Il ne manquerait qu'un déclic pour qu'ils se trouvent vraiment, pour qu'ils aient le courage de reconsidérer leurs vies et fassent les transformations nécessaires à leur épanouissement.

C'est à ceux-là que j'aimerais communiquer mon expérience. Elle prendrait peut-être résonance dans le cœur de certains. Il ne s'agirait pas de leur faire croire que le bonheur n'existe que sous ces latitudes, mais seulement de leur faire prendre conscience que l'on peut vivre autrement. D'une manière plus indépendante sur le plan de la pensée, mais aussi sur le plan matériel.

Le message serait : « Sauvez votre peau, sauvez votre âme, il en est encore temps. »

Ce soir, j'éprouve un désir sans limite de communiquer avec ceux qui ont besoin d'un coup de pouce pour changer de vie. Je vais reprendre mon livre de bord et sélectionner les écrits qui pourraient servir à la rédaction d'un ouvrage. Ce sera certainement le récit de mon aventure dans les îles, mais aussi de mon aventure intérieure.

Les photos devront y être nombreuses, afin de pouvoir faire rêver le lecteur ; le rêve sera indispensable pour qu'il sorte de sa bulle mentale, de sa prison dorée.

Ce qui habite mon cœur, je ne peux plus le garder pour moi, il faut que je le communique, sans quoi, tous redeviendrait comme avant.

Je vais donc continuer à écrire et, en plus, je prendrai de nombreuses photos de notre voyage en voilier, des îles, des plages, de la mer.

Les photos seront un support et même un tremplin pour l'imagination du lecteur. Elles seront le fil conducteur ; elles feront ressentir les vibrations de l'âme de la nature.

Nul ne peut rester éternellement insensible à la beauté de notre paradis terrestre.

Allongés sur notre natte, nous contemplons la voûte céleste. Elle nous enchante vraiment, elle nous donne le vertige. J'essaie d'expliquer à Noï ce que sont les étoiles. Elle ne s'était jamais posé la question. Elle n'avait pas eu besoin, jusqu'à ce jour, de mes explications pour les aimer. Elle ne me croit pas vraiment lorsque je lui dis que ce sont des soleils, des systèmes solaires et des planètes comme notre Terre qu'il y en a des milliards.

Elle se moque de moi, croyant que je lui raconte des histoires. Tu parles trop, me dit-elle.

Elle préfère regarder que comprendre. Devant une telle splendeur, la plus grande des théories s'efface pour laisser la place au silence.

- Tu as raison, ma chérie, c'est toi qui es dans le vrai. A force de parler du ciel, on en oublie la beauté. Toi, tu l'as toujours su, moi, il a fallu que je le réapprenne. Ce soir, un bonheur immense m'habite et je comprends pourquoi : je contemple ma vie et tout ce qui m'entoure du haut de la montagne où se situe mon âme. De ce point de conscience, j'ai suffisamment de recul pour ne plus m'impliquer dans les problèmes d'ordre mineur. J'aperçois l'essentiel, l'essence en toute chose et toute situation.

Pour accéder à cet état de paix et de silence intérieur, il m'a fallu gravir la montagne. J'ai peiné, marché, souffert, mais je m'élevais chaque jour davantage au-dessus des problèmes dans lesquels je m'étais enlaid tout seul, au-dessus du brouillard de l'illusion.

Aujourd'hui, ma vision est claire et je suis surpris de constater comme tout est simple, presque trop simple. C'est le mental calculateur de l'homme qui lui complique tant la vie.

Il crée mentalement un futur dans lequel il sera - d'après lui - comblé et heureux. Son erreur est de ne pas avoir une vision claire de son existence. En agissant de cette manière - sans avoir une connaissance suffisante de lui-même - il fabrique les pièges dans lesquels il va se prendre tout seul. En occident, nous pensons à tort que le mental développé chez un être humain est un signe d'évolution. Nous avons même trouvé le moyen d'évaluer le quotient intellectuel afin de sélectionner les meilleurs éléments dans ce domaine.

Nous n'avons pas encore compris que le mental est simplement un outil de synthèse. Il permet d'effectuer des

opérations du même type que celles réalisées par les ordinateurs.

Déjà, aux Etats-Unis, on entend parler du quotient émotionnel. Il serait l'aptitude qu'aurait un individu à s'adapter à une situation nouvelle. C'est déjà un progrès.

L'intelligence, la vraie, est celle qui se trouve sur le plan de l'âme humaine. Elle est une source inépuisable de connaissance. Elle est « LA SOURCE. »

En voulant construire un futur adapté à nos désirs, nous vivons en permanence loin du présent.

Le futur, nous n'avons pas à le créer, car c'est le travail de notre Mère Nature. Elle sait ce qu'il y a de mieux pour ses enfants et elle nous le donne. Mais nous, les gamins désobéissants, nous n'écoutons rien et ne voulons en faire qu'à notre tête. Alors notre Mère, pleine d'amour pour nous, nous laisse faire nos bêtises. Elle sait que nous en retirons des leçons, ou du moins, elle l'espère.

Du haut de ma montagne, je peux discerner tout cela et bien d'autres choses. Tout mon corps vibre à l'unisson avec les lois de l'Univers. Je n'ai plus aucun désir, à par celui de participer à la création du monde de demain : celui que notre Mère a préparé pour nous. Tout cela en vivant au présent, intensément. Je peux écrire un livre pour faire profiter les autres de mon expérience, mais je peux aussi ne rien faire du tout. Me contenter « d'être » sans rien faire. Je deviendrai alors un ré-émetteur des ondes émanant de l'âme terrestre. Je les rendrai plus accessibles aux autres. Les influencer par rayonnement, inconsciemment.

Nous sommes les cellules d'un même corps qu'est l'humanité. Nous sommes interdépendants les uns des autres. Toute action constructive, tout travail réalisé sur lui-même par un individu, profitent au reste de l'humanité.

L'important est « d'être. » Faire ou ne pas faire est secondaire et personnel. C'est à chacun de ressentir comment il peut vraiment manifester ce qui vient de l'intérieur de lui-même. Il faut absolument éviter l'excès d'enthousiasme qui a souvent pour résultats, un manque total de tolérance et le désir ardent d'imposer ses idées, sous prétexte qu'elles sont bonnes pour tous et qu'elles sont nobles

Être, être, être et rien d'autre. Baigner dans cette paix intérieure, s'y complaire et attendre le moment où se manifestera à nous une idée. L'idée. Alors nous réaliserons, l'espace d'un instant, ce pourquoi nous nous sommes incarnés. Notre rôle et notre utilité. Le moyen par lequel nous pourrions transmettre l'onde, la vibration de l'âme universelle.

Tout se fera d'un seul coup, dans un domaine qui était insoupçonnable la veille. Cela nous paraîtra même impossible au début.

Il s'agira de la révélation, de notre voie personnelle. Elle ne sera pas un but en elle-même, mais un moyen. Elle annoncera le début du chemin et non sa fin. A partir de cet instant nous saurons où nous devons aller et ce que nous devons faire. Par contre, nous ne serons pas du tout à quel endroit aboutit le chemin. Peu importe, désormais nous ne perdrons plus de temps à douter et à zigzaguer dans la vie. Nous marcherons avec une conviction et une foi inébranlable. Nous travaillerons à créer, à rendre notre vision accessible à ceux qui sont en résonance avec nous. Tout cela dans la paix du cœur et à un rythme lent et constant. Un travail de fourmi qui pourrait paraître dérisoire aux yeux du profane, mais un travail de fond, un travail de profondeur, un travail sur l'âme des hommes et sur la nôtre.

Cela sans se préoccuper du résultat qui tarde parfois à apparaître. Celui qui crée n'a pas besoin d'être approuvé, d'être aimé. Il manifeste ce qui vit en lui et c'est tout. Il ne s'identifie pas à son oeuvre car elle ne lui appartient pas. Elle vient de l'autre monde pour être vue ou lue. Elle vient parce qu'elle devait venir. Elle nous a utilisé, mais elle aurait pu aussi bien choisir quelqu'un d'autre.

Lorsque nous créons, nous ouvrons simplement les volets pour laisser entrer le soleil dans la maison. Le soleil ne nous appartient pas pour autant.

Richard et Noï s'étaient maintenant endormis. Leurs visages étaient semblables à ceux des jeunes enfants qui dorment, enveloppés de l'amour de leur mère, rassurés, se sentant protégés.

Ils étaient tendrement enlacés, heureux d'être ensemble. Il ne faisait aucun doute qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Le Destin avait travaillé subtilement pour que leur rencontre eût lieu. Il ne pouvait en être autrement. Un futur inimaginable un an plus tôt. Alors que s'était-il donc passé ?

Peut-être que Richard avait saisi une des circonstances favorables qui se présentent aux hommes au cours de leur existence. Il était monté dans le train de son destin, laissant sa famille et ses amis sur le quai de la gare. Il en avait eu assez d'être le spectateur de sa vie ; il avait réveillé son esprit d'aventure.

Il avait eu le courage de lâcher prise sur ses habitudes installées de longue date. Tout lâcher sans rien avoir en contrepartie, sans garantie ; se démunir, se dépouiller totalement et reprendre tout à zéro.

Le courage, cette qualité qui fait souvent défaut aux hommes. Sans lui, ils ne peuvent se dégager du fardeau qu'ils transportent inutilement.

Un peu de courage, un peu de mobilisation sont nécessaires afin d'accomplir son destin.

Richard pouvait le comprendre, maintenant qu'il avait franchi le pas. Mais, un an plus tôt, tout était tellement confus dans sa tête. Il aurait pu continuer à sommeiller pendant encore longtemps, si le destin ne lui avait pas donné un coup de pouce précieux.

Maintenant, il était à la bonne place : à la sienne. Sa vie pourrait paraître dérisoire, inutile, inintéressante aux yeux de ceux qui sont plongés dans le système. Mais il ne faut pas se fier aux apparences. Dans de telles conditions d'existence, Richard avait appris plus sur lui-même, en seulement quelque mois que pendant les dix dernières années.

Il avait retrouvé la paix de l'esprit en se réconciliant avec son âme. Cette âme, que tout le monde possède, qui reste pourtant une inconnue pour les habitants des grandes villes et pour ceux qui sont plongés dans la société de consommation à outrance.

Le jour pointe son nez timidement, les oiseaux entonnent un cantique pour célébrer le soleil tellement espéré. Mes yeux se sont ouverts sur un paysage peu familier : je me croyais dans notre bungalow. Il m'a fallu une bonne minute pour comprendre où j'étais, pour que tout se remette en ordre dans ma tête. Noï est déjà réveillée, elle prépare le petit déjeuner. Je n'ai pas envie de me lever tout de suite. Je préfère laisser la douceur de l'aube m'envahir lentement. Cette paix indescriptible que le jour nouveau nous apporte,

et que nous oublions par la suite, lorsque le soleil est déjà haut dans le ciel.

L'odeur du café parvient lentement jusqu'à moi. C'est elle qui vient me chercher et me force à me lever. Je ne sais résister à son arôme, à son appel. Je me lève et m'étire dans tous les sens pour chauffer la machine un peu engourdie. Sans dire un mot, Noï me serre dans ses bras et me couvre de bisous pour me souhaiter le bonjour.

Le petit déjeuner est prêt ; le service est digne d'un hôtel trois étoiles. Café, pain grillé au feu de bois et fruits. C'est comme à la maison, sauf que le pain de mie a un goût de fumée qui le rend encore plus savoureux.

Le repas se fait dans le silence. Les échanges de regards sont plus précis que les mots : ils en disent bien plus long. Ne pas parler pour ne rien dire : la communication, entre nous, se passe à un autre niveau. Nous n'avons pas besoin de ces interminables échanges de points de vue. Nous n'avons pas besoin d'avoir des avis sur tout - ou bien prouver à l'autre que nous sommes intelligents. Nous nous passons de tout cela ; il n'y a pas de place pour l'inutile dans notre vie.

Le superflu n'existe pas pour nous. Nous n'éprouvons pas le désir de tricher avec notre entourage, et surtout avec nous-mêmes. Nous ne jouons pas un rôle, nous n'essayons pas de paraître ce que nous ne sommes pas. Cela ne nous donnerait aucune satisfaction. Notre vie est simplifiée à l'extrême.

Je repense à mon passé, lorsque je voulais réussir socialement, matériellement. Tout cela plus pour mon entourage que pour moi-même. Je voulais être reconnu par les autres comme quelqu'un d'intelligent, de travailleur, d'efficace.

Si je voulais que les autres reconnaissent mes qualités, c'est certainement pour m'en convaincre moi-même. Je voulais, inconsciemment, que l'on pense du bien de moi pour me persuader que j'étais quelqu'un de bien. Sans cela, je n'aurais pas eu besoin de l'approbation d'autrui.

Donc, si je voulais avoir une bonne image de moi, c'est que j'en avais une mauvaise. Alors, d'où vient ce manque de confiance en soi qui touche tant de personnes en occident ? Est-ce les traces indélébiles de notre éducation ? Ou de notre culture ?

Est-ce un déséquilibre affectif qui nous oblige à vouloir réussir pour être davantage appréciés, reconnus, ou pour être mieux aimés ?

Cette maladie qui ronge l'occident ne serait-elle pas tout simplement le manque d'amour ?

Nous voulons être aimés car nous manquons d'amour ; voilà la vérité.

Si nous sommes si nombreux à manquer d'amour, c'est que tout le monde n'en donne pas assez : nous ne savons plus aimer. Lorsque notre amour se pose sur quelqu'un de notre choix, nous attendons, en retour, qu'il nous le rende bien. Il s'agit là d'un échange : je donne, mais j'attends en retour, ou alors je reprends mon amour. Quelle grossière erreur ! L'amour n'est pas une transaction commerciale. Il doit se donner sans rien attendre en retour, sinon ce n'est pas de l'amour. Il doit certainement s'agir d'autre chose, une forme de sentiment primaire que l'on essaye de monnayer, mais en aucun cas ce ne sera de l'amour.

L'amour, le vrai, se donne, il ne s'échange pas. Il est sans arrière pensée, il n'a pas besoin de se justifier. Aimer, c'est d'abord donner ; donner ce que nous avons en nous, ce qui coule à travers nous, lorsque nous voulons bien nous brancher à la source. Ce n'est pas NOTRE amour que nous

donnons, mais celui qui est omniprésent dans l'Univers. Il existe en quantité tellement importante, que nous n'avons pas besoin de l'économiser, de le rationner. Nous devons le donner aussi souvent que nous le pouvons.

Distribuons-le, il ne nous appartient pas, il est destiné à tout le monde, sans exception, même au pire d'entre nous.

Un amour compréhensif, compatissant, qui nécessite un certain recul vis à vis de toutes les situations difficiles. Sans ce recul, il est impossible d'avoir une vue d'ensemble, un champ de vision suffisamment large pour saisir l'origine d'un problème ou d'un conflit.

Pour y parvenir, il faut grimper en haut de la montagne, là où se situe la conscience de l'âme. Gravier une à une les octaves de la pensée et se maintenir à cette altitude le plus longtemps possible. De ce lieu, seulement la vision est claire et la compréhension intégrale.

Le bonheur total serait d'habiter en permanence en haut de cette montagne. Mais je sais que c'est impossible. Notre corps de chair nous rappelle bien vite. Il nous demande de ramener dans la plaine, parmi les hommes, quelques unes des idées de ce monde. Alors nous nous rappelons la promesse que nous avons faite à l'aube des temps : graver la montagne pour aller chercher les idées qui permettront à chacun de graver la montagne. Une telle promesse ne peut s'oublier.

Alors je me contenterai de m'y ressourcer chaque fois que je le pourrai. C'est déjà beaucoup.

Noï m'observe, depuis un moment, en souriant. Elle emploie toujours la même expression lorsqu'elle me surprend en train de rêver ou de réfléchir : « Tu voles avec les oiseaux ? »

Je trouve, que cette formule traduit précisément l'état d'esprit dans lequel je suis, dans ces moments là.

Aujourd'hui, ma réponse l'amuse davantage :

- Pom maï bin cap noc, pom pen noc.

Ce qui signifie : je ne vole pas avec les oiseaux, je suis un oiseau.

Elle me ressert une tasse de café ; elle sait que j'adore ça. Elle aime prendre soin de moi ; c'est une tradition que de bien s'occuper de son mari, dans ce pays. Vu de chez nous, les Thaïlandaises pourraient sembler être des femmes soumises, mais il n'en est rien ; elles font cela par pure gentillesse.

Moi, de mon côté, j'en fais autant ; je suis toujours attentionné et prévenant. Cela ne me coûte pas grand chose, mais la vie n'en est que bien plus agréable.

A peine la dernière gorgée de café avalée qu'elle saisit savon et serviettes et m'entraîne sur un petit chemin qui s'enfonce au cœur de la végétation.

- Paï abnam dué kan. Nous allons nous doucher ensemble, dit-elle.

Je la suis sans poser de question. Nous marchons entre les buissons, puis gravissons une petite colline en pente douce. Le bruit d'une cascade se fait déjà entendre : elle ne doit pas être très loin. Juste derrière un bosquet de bananiers, je découvre subitement l'endroit le plus enchanteur au monde. Une petite vallée plantée d'une centaine de cocotiers au fond de laquelle coule une petite rivière. Elle se déverse dans une piscine naturelle d'une hauteur de trois mètres environ. L'eau y est d'une pureté incroyable. Je savoure d'avance le bain que je vais prendre. Les oiseaux sont partout, sans doute attirés par l'eau. Leurs chants rendent l'endroit encore plus magique. Ils ne semblent pas

avoir peur de nous et viennent nous observer de très près. Nous évitons les gestes brusques pour ne pas les faire fuir. Nous ôtons nos habits et entrons nus dans l'eau fraîche. De petits courants électriques parcourent mon corps dans tous les sens. Vingt-quatre heures sans se laver, je commençais à me sentir poisseux.

Nous nous arrosons en tapant dans l'eau avec le plat de la main. Les rires et les cris emplissent toute l'île. Elle n'a sans doute jamais connu un tel vacarme. Les oiseaux semblent plus curieux qu'effrayés.

Je me place sous la chute d'eau. C'est une sensation merveilleuse, un véritable massage du cuir chevelu, des épaules et du dos. Noï escalade les rochers et plonge dans toutes les positions. Dommage que je n'ai pas amené l'appareil photo, j'aurais pu en faire de belles. Elle est vraiment très belle, nue, debout sur ce rocher, se préparant à plonger. Ses longs cheveux voilent ses petits seins fermes. Ils réapparaissent de temps en temps, l'espace de quelques secondes. Je ne peux détacher mon regard de cette beauté des îles. J'ai vraiment beaucoup de chance. Elle est très belle, belle et excitante. Elle m'attire comme un aimant. Je la prends dans mes bras la serre et l'embrasse. Je suis un homme comblé.

Sur le chemin du retour, nous faisons provision de fruits : bananes, papayes, mangues et un jack d'au moins cinq kilos. Ces arbres fruitiers ont certainement été plantés par l'homme, il y a de nombreuses années ; peut-être afin de constituer une réserve de fruits pour les pêcheurs de passage.

Nous rentrons au campement les bras chargés. J'ai l'impression de revenir du marché avec des provisions pour trois jours.

Nous sommes parés côté fruits, eau et riz ; il ne manque plus que le poisson et peut-être quelques coquillages. La mer est là, toute proche, constituant une réserve inépuisable pour les deux Robinson que nous sommes.

Quand je pense au prix que coûte le poisson, chez nous en Méditerranée, cela me donne le vertige. Ici, pas besoin de faire suivre le porte-monnaie partout. Les achats de nourriture sont vraiment très rares. La nature nous gâte, elle est très généreuse ; peut-être pour me remercier d'être revenu auprès d'elle.

Noï me demande de rester sur l'île deux ou trois jours. C'est une excellente idée. Nous aurons, de ce fait, tout le temps de l'explorer.

De plus, une île pour nous deux seulement ; une île tropicale, paradisiaque, généreuse.

Il me semble que c'est elle qui ne veut plus nous laisser repartir. Comment refuser une telle invitation ? Nous ne sommes pas tributaires d'un itinéraire et, le seul repère dans le temps dont nous devons tenir compte, c'est la durée de location du bateau. Et même ça, ce n'est pas vraiment un problème ; il me suffirait, dans le cas où nous rentrerions chez nous plus tard que prévu, de payer le propriétaire du bateau - qui est aussi un ami - pour le temps de location supplémentaire. Donc, la vie est à nous, prenons la comme elle vient et c'est tout.

Noï et Richard, bien qu'étant issus de cultures différentes se retrouvaient sur de nombreux points ; ils aimaient profondément la nature, la mer et une vie simple et saine. Ils n'avaient besoin ni l'un ni l'autre de tout le confort moderne et de la technologie pour être heureux.

Noï savait tout cela d'instinct, sans s'être vraiment posé de questions. Elle vivait selon les désirs de son cœur et sans

aucune référence extérieure. Richard, lui, avait dû réapprendre l'essentiel en toute chose. Il était passé par l'erreur avant de trouver la vérité. Tout un passé à gommer, toutes les anciennes références à oublier. Mais de toutes ces années, il lui restait quelque chose d'utile, tout de même : il s'agissait de la force de volonté qu'il s'était forgé. Une telle énergie, mise au service de la Vérité, ne pouvait que lui ouvrir les portes de la connaissance.

Chapitre X

Tant que l'homme reste absorbé dans son travail, tant qu'il est obnubilé par le désir de gagner de l'argent, de se nourrir ou de réussir sa vie professionnellement, il ne se pose aucune question d'ordre philosophique ou mystique. Il peut traverser des vies entières, sans éprouver le moindre désir de savoir ou de comprendre. Il reste alors un automate, obéissant simplement à ses habitudes, tentant d'oublier que la mort est au bout du chemin.

Si, par un coup de baguette magique, les conditions d'existence changeaient et que les hommes ne soient plus obligés de travailler pour se nourrir et se payer tout le superflu, tout risquerait de basculer. Tous ceux qui, des décennies durant, auraient subi leur vie standardisée, se retrouveraient dans un espace trop grand pour eux, avec du temps à ne plus savoir qu'en faire. L'angoisse les envahirait bien vite car ils n'auraient pas l'habitude de gérer autant de temps disponible.

Cette nouvelle situation risquerait fort de les perturber psychologiquement et, en définitive, leur faire plus de mal que de bien.

C'est pour cette raison que la mutation de la société se fera progressivement. L'homme ne devra pas être livré à lui-même du jour au lendemain, mais lentement, progressivement.

Seule, une minorité d'individus - dont la soif de connaissance est sans limite - pourra du jour au lendemain être livrée à elle-même. L'intensité de leur désir de comprendre sera le garant d'un équilibre et d'un avancement sur un chemin semé d'embûches.

Le cœur de l'oiseau est épris de liberté et de grands espaces, pas celui du mouton. Ce dernier préfère la sécurité de l'enclos à un horizon sans limite. C'est dans sa nature et l'on n'y peut rien.

Il faudrait que le mouton raisonne de la même manière que l'oiseau, qu'il se mette dans sa peau, pour éprouver ce sentiment de liberté. Sans cela, il ne possédera jamais que la conscience d'un mouton.

Je ne peux qu'entrevoir - à travers mes expériences personnelles - les possibilités illimitées qui s'offrent à l'homme. S'il apprend à se déplacer sur l'échelle vibratoire de la pensée, il a la possibilité de voir et de percevoir l'Univers au travers des sens de l'oiseau, des anges, ou même de Dieu. Il n'a besoin que d'accorder son récepteur personnel aux différentes fréquences de la pensée.

Pour accorder notre conscience à un certain niveau vibratoire, il suffit de nous fixer sur une pensée en rapport avec ce plan et de s'y maintenir.

Les idées qui se trouvent au même plan que celle-ci ne tardent pas à venir à nous et les réponses espérées font bientôt leur apparition sous formes d'expressions non manifestées et totalement abstraites. Une fois l'une d'entre elles perçue, il ne reste plus qu'à l'observer. Elle prend alors une forme concrète et définie en nous, sans que notre volonté intervienne. Les idées, expressions et phrases se densifient. La pensée abstraite peut désormais être perçue concrètement avec toute sa signification : elle est descendue au niveau de conscience du mental.

Il suffira alors de renouveler l'expérience chaque fois que cela sera nécessaire : décision importante à prendre ou problème à résoudre.

L'île de Phi Phi est en vue depuis plus de deux heures. Elle se rapproche lentement, elle se fait désirer longuement, peut-être pour nous préparer à l'aimer.

Elle est l'île la plus touristique de la région et de nombreux films d'aventure y ont été tournés. J'appréhende un peu la foule, mais Noï avait tellement envie de connaître cet endroit !

Nous avons passé trois nuits sur notre merveilleuse île déserte et une nuit seulement à Kho Lanta, qui n'a pas su nous retenir plus longtemps.

Le voilier tangue dans des creux d'un mètre cinquante. Aucun de nous n'a le mal de mer. Il suffit d'accepter les mouvements comme étant inévitables, et d'apprendre à s'harmoniser avec eux. Alors ils deviennent plaisir et nous détendent complètement, nous engourdissent l'esprit. Nous sommes à la fois humains, bateau, mer, vent, embruns et soleil.

Nous n'avons pas encore échangé un mot depuis notre départ de Kho Lanta. Le silence est le maître. Il a une valeur analogue à celui qui habite les lieux de prière : temples bouddhistes ou cathédrales.

Il est dense, puissant, pénétrant, amour de Mère Nature pour ses enfants retrouvés. Il est le lien qui nous relie l'un à l'autre, ou plutôt, c'est dans ce silence intérieur que s'établit le lien qui nous unit. Il est favorable à la communion des âmes, de nos deux âmes sœurs.

Il est la porte d'accès à l'autre monde, la condition incontournable sans laquelle l'homme reste un animal sauvage, guidé uniquement par ses instincts.

Le voilier continue sa route, guidé par le pilote automatique de fortune que j'ai fabriqué. Noï se balance, assise sur la proue, les jambes pendantes. Elle est

abondamment aspergée par les embruns et éclate de rire à chaque nouvelle douche.

Je reste rivé derrière mon objectif et prends quelques photos de ma petite sirène, avec Kho Phi Phi en toile de fond.

Plus nous approchons de l'île et plus elle me paraît merveilleuse. Le sable est d'un blanc éclatant, reflétant le soleil avec une telle intensité qu'il me serait difficile de l'observer sans lunettes de soleil. Les plages sont couvertes de cocotiers qui dissimulent parfois les nombreux bungalows destinés aux touristes. Certaines sont désertes, d'autres peuplées de chaises longues et de parasols.

Nous approchons du ponton principal, certainement destiné au débarquement des vacanciers. Au dernier moment, je décide d'aller plutôt m'échouer sur la plage, nous serons tranquilles. A peine débarqués, nous sommes assaillis par les rabatteurs des hôtels. Ils nous proposent du bungalow rudimentaire à la chambre de luxe avec air conditionné. Nous choisissons un bungalow en bois avec douche, ventilateur et moustiquaire, pour un prix raisonnable.

Quelques minutes plus tard, nous sommes installés. Nous n'avons pas eu à chercher un logement, l'offre de service en Thaïlande étant omniprésente. La vie n'en est que simplifiée.

Puis, c'est l'instant sacré de la douche fraîche. J'ai dû y rester un long moment, un trop long moment, pour Noï qui attend que j'en sorte. Elle n'a finalement pas assez de patience et vient me rejoindre.

Notre peau, brûlée par le sel et le soleil, se délecte de l'eau douce. Nous voudrions cette douche éternelle. Le temps semble s'arrêter....

J'ai du mal à m'habituer à la foule de touristes et de commerçants qui peuplent l'île. Il y a du monde partout. Nous saisissons, au passage, des bribes de phrases en toutes les langues. Toutes les nationalités semblent représentées. Noï dévisage chaque étranger ; elle n'en a jamais vu autant. La couleur de leur peau varie du blanc bleuté au rouge en passant par toutes les nuances de rose. Certains sont exagérément brûlés par le soleil.

Nous nous installons à la terrasse d'un café afin de profiter du spectacle de la rue.

Il me semble ne pas appartenir à ce monde, je me trouve à l'extérieur. Je n'en suis que le spectateur.

Je commande pour Noï, un « banana split » et pour moi un café glacé.

Nous restons longtemps assis à cette terrasse, consommant café et thé. Noï s'amuse beaucoup et me donne un coup de genou sous la table lorsqu'un individu attire particulièrement son attention, soit par sa physionomie, soit par son accoutrement pittoresque.

Paradoxalement, ma présence au milieu de cette foule d'inconnus me facilite le voyage intérieur. Je peux y méditer aisément ; les idées ne manquent pas d'affluer. J'ai un peu de mal à comprendre ce phénomène, mais peu importe, je m'envole vers les sphères où réside mon âme, tout en gardant une conscience intense du monde qui m'entoure.

Je me sens toujours comme un petit enfant face à l'immensité du monde de l'âme.

Comment se prendre au sérieux après une telle expérience ? J'ai envie de communiquer, par la pensée, l'amour que je perçois intérieurement, à tous ces inconnus. A peine ai-je capté cette idée qu'un courant de fraîcheur parcourt ma colonne vertébrale de bas en haut. J'ai l'impression que je

rayonne ce que je ressens intérieurement. Je le distribue comme on peut le faire avec de l'eau fraîche dans le désert, à tous les gens qui ont soif.

Je ressens mon rôle d'utilité dans le monde. Peu importe que je transmette cet amour par l'écriture ou que je le rayonne dans l'anonymat. Je suis une antenne, un relais des ondes vibratoires de l'âme.

Combien sommes-nous dans ce cas ? Impossible à savoir. Le chemin intérieur se parcourt dans la solitude.

Je me dis qu'il faut être égoïste pour mener une vie en rapport avec ses aspirations intérieures. C'est un moyen que l'on a de se protéger, de se préserver. Sans cet égoïsme, nous ne ferions que mener la vie des autres et non pas la notre. Il faut donc cesser de se culpabiliser : l'égoïsme est un point incontournable et nécessaire sur le chemin. Etre égoïste quelque temps pour faire le plein d'amour, pour après le redistribuer dans la plus grande générosité.

Il ne faut pas concentrer notre vision sur un des aspects de notre vie - souvent trop en rapport avec notre éducation ou notre culture - mais plutôt essayer de la saisir dans son ensemble et dans ses liens avec l'Univers.

Nous sommes bien plus que ce que nous pensons être. Notre rôle sur Terre est d'une trop grande importance ; on ne doit pas gâcher notre vie bêtement.

Je sens que de grandes révélations me seront bientôt accessibles, qu'il se joue en ce moment sur terre, un drame dont l'homme est le Héros. Héros, fils d'un dieu et d'un humain, fils du ciel et de la terre.

L'homme recevra bientôt son héritage céleste, dont il ignore totalement la nature. Il va avoir une très grande surprise, bien plus grande que la plus belle qu'il puisse imaginer.

Il retrouvera la place qui est la sienne. Je n'ose penser : à la droite du père, car j'ai un peu l'impression de blasphémer. Mais cette idée s'impose avec une telle force...

Je retiens un peu les rênes de mon char. Mes perceptions semblent s'emballer et cela me fait un peu peur. Peur de me perdre dans le labyrinthe des idées. Peur de la folie.

Pourtant, je sais qu'il n'en est rien, que ce qui me traverse est bien trop chargé de Vérité pour être du domaine de l'imaginaire et de l'illusion. Mais je préfère freiner, limiter ce flot qui se déverse en moi et revenir un peu à des choses plus terre à terre. Il est dur de quitter un tel monde pour revenir dans celui de la matière, avec ses préoccupations ordinaires. Je le fais pourtant avec grand plaisir. Je ne cherche aucunement à fuir notre monde physique pour atteindre un certain paradis ou le Nirvana. J'aime trop notre terre , sa nature sauvage, ses océans, ses animaux et les gens. Bien sûr pas tous les gens, mais je garde seulement à l'esprit tous ceux que j'aime. Les autres, ne sont pas ceux que je n'aime pas, mais ceux que je ne sais pas encore aimer.

J'éprouve parfois un sentiment de tristesse. Tristesse liée à la solitude que ma voie m'impose, mais aussi tristesse de ne pas pouvoir donner autant d'amour que je le voudrais. Peut-être pas dans ce pays, mais surtout en occident. L'amour, bien qu'il soit la chose qui manque le plus dans nos contrées dites civilisées, l'amour, personne n'en veut. C'est de l'argent, des biens et du confort qu'ils veulent. Ils ne connaissent, la plupart du temps, qu'un amour sélectif et possessif, réservé à la famille.

Ils créent un contexte, une situation ou un groupement dans lequel leur vision restreinte de l'amour a une place bien définie, une place réservée pour lui et bien limitée.

Ils voient le monde à l'envers ; l'Amour est le lien invisible qui rassemble les choses ou les gens. Il est l'origine et non la conséquence.

C'est encore une manière que nous avons, nous occidentaux, d'essayer de soumettre le Monde à la vision que nous avons du futur : adapter le Monde à soi et non s'adapter au Monde. C'est une vision égocentrique de l'Univers, qui révèle le manque de maturité de l'homme et sa nature adolescente.

Comprendre le Monde et l'Univers, et non essayer de les soumettre à nos rêves limités ; voilà ce que devrait faire l'occidental.

Mais pour cela, il faudrait qu'il lâche prise sur ses rêves ou plutôt sur les rêves qui ont été créés pour lui, et qu'il a fait siens. Lâcher prise et partir à la recherche de ses propres rêves qui seront la clé de sa renaissance.

Rêver et rechercher en soi la plus belle vision du bonheur, la plus large de ses manifestations et non pas un bonheur limité et réservé à notre propre usage.

Les heures sont passées bien vite et la nuit est tombée brutalement. La faim se fait sentir ; elle nous oriente vers la rue principale où se trouvent la plupart des restaurants. Là, poissons, crustacés et coquillages emplissent les étals. Ils nous invitent à entrer. Thons, daurades, soles, poissons perroquet et espadons, dont la chair est d'une finesse inégalable. C'est sur lui que nous arrêtons notre choix et, quelques minutes plus tard, deux filets accompagnés de patates douce, de légumes et de riz sont posés devant nous, dans deux immenses assiettes.

Vu la quantité, un seul plat aurait été suffisant pour nous deux.

Nous nous délectons du poisson et boudons un peu le riz. Même de cette manière, nous ne pouvons en venir à bout. Nos yeux veulent encore manger mais nos ventres refusent. Une longue balade tout au long de la plage s'impose. Elle aidera la digestion.

Je sens Noï heureuse et je le suis moi aussi. Nous savons apprécier ce que le destin nous offre.

Le chant d'un coq me réveille lentement. Je regarde le réveil posé sur la table de nuit : six heures cinq.

J'aime me réveiller de bonne heure et jouir des premières clartés du matin, en solitaire. J'aime aussi sentir mon corps reprendre vie lentement, laisser s'échauffer tous les mécanismes physiques et biologiques.

Je fais durer la phase merveilleuse qui sépare le sommeil du réveil total. Peut-être pour garder un lien avec ma conscience abstraite et psychique.

Je sors de la chambre en silence et m'étire lentement. Le matin présente à peine ses premières lueurs.

Notre bungalow d'une nuit, bien que rudimentaire, se situe au milieu de la végétation.

Je m'assieds sur la terrasse afin de déguster le spectacle à peine commencé.

Je reste là, dans l'immobilisme du corps et de la pensée. Je laisse la magie de la naissance d'un jour nouveau s'opérer en moi et autour de moi.

La nuit a nettoyé la terre de tous les déchets de pensées et d'émotions que les hommes ont créés et rejetés autour d'eux pendant la journée - c'est encore une autre forme de pollution. L'atmosphère est de nouveau vierge, comme au temps où Dieu n'avait pas encore créé le monstre que l'on appelle homme.

La pensée de Mère Nature peut alors circuler librement et visiter ceux qui désirent l'accueillir. Je ne ressens - dans des moments comme celui-là - plus le moindre désir, et j'oublie totalement les notions de passé et de futur. Je vis dans l'indescriptible présent, dans sa paix, dans une joie qui n'éprouve même pas le besoin de s'exprimer. Je me sens fort et autonome. Mon âme et mon corps ne font qu'un, et tendent vers une seule et même direction.

L'envie d'écrire couve en moi depuis notre départ en bateau. Je l'ai observée grandir lentement et ne peux plus la contenir. Il faut que je mette sur papier toutes les idées nouvelles qui s'imposent à moi. Mon cahier de bord m'accompagne toujours, ce n'est pas sans raisons.

Je l'ouvre, écris la date d'aujourd'hui et marque un long temps d'arrêt avant de commencer le récit de mes impressions et les détails de notre voyage. J'attends que les phrases se forment en moi, que les mots s'ordonnent d'eux-mêmes sous la dictée de mon âme. Pas besoin d'être un écrivain, pas besoin de chercher les idées, de prévoir un plan pour la construction du récit. Je ne fais que patienter, je suis totalement passif, ma volonté n'a pas à intervenir.

Des mots, des bribes de phrases passent dans ma conscience sans s'arrêter, puis, tout se calme.

Une impression d'une grande douceur m'envahit, c'est l'annonce du début de l'écriture, le signe qui m'indique que je suis dans l'état favorable à une perception intérieure suffisamment claire.

Ma personnalité est en sommeil, ma volonté désactivée. Je deviens transparent et permets à la pensée subtile de s'imprimer en moi, et de descendre au niveau de la conscience objective. Mon stylo commence son travail ; il est connecté directement sur ma conscience intérieure.

- « J'éprouve aujourd'hui le besoin de remonter sur la montagne. Là où ma vision est suffisamment large et claire pour donner les réponses à toutes les questions que je puis me poser. De ce lieu, situé au centre de moi-même, j'aperçois les liens subtils entre les événements et les gens, que le hasard n'existe pas, que tout est attraction et répulsion, que nos actions d'aujourd'hui déclencheront les événements futurs de notre vie.

Je me réjouis du fonctionnement merveilleux de cette immense mécanique qui se nomme Univers. J'ai envie de pleurer devant la perfection de la création.

Je me penche sur ma vie, sur mon passé, et j'observe la logique de ma progression. Un événement appelle l'autre, ils s'imbriquent les uns dans les autres.

Du haut de ma montagne, j'observe les gens qui m'ont fait du mal, afin de mieux en comprendre les raisons. Je me rends compte qu'ils n'ont été que les outils de mon destin. Sans eux je n'aurais pas pu continuer mon cheminement, je n'aurais pas pu prendre les décisions les plus importantes de ma vie. Ils ont été mes stimulateurs, ce sont leurs actions qui m'ont catapulté de plus en plus loin.

Comment leur en vouloir après une telle vision, ils ont été indirectement mes bienfaiteurs. Leurs mauvaises actions ne font du tort qu'à eux-même, elles pèsent sur leur Karma. Cependant, ils n'ont pas d'excuse pour leur comportement ; je peux les remercier, mais pas encore les aimer. Mais il y a aussi une deuxième raison qui m'empêche de les haïr : c'est qu'ils portent sur leurs dos le poids de leurs actions, et qu'ils les acquitteront.

Je cherche à percevoir ce qui s'élève de la Terre. J'entends des cris, des pleurs, des lamentations. Tant de souffrances ! Tant de souffrances !

Notre Terre bien aimée est un laboratoire, une forge. En elle se transforment des animaux en dieux, par la magie de l'expérience et de la souffrance.

Jusqu'à quand cela va-t-il encore durer ? L'homme n'a-t-il pas enduré suffisamment de tourments et de malheurs ?

Je pleure, je pleure et je doute. Je ne peux me dissocier de cette immense douleur qui s'élève de l'âme des hommes.

Pourquoi ? Pourquoi tout cela ? Pourquoi tant de douleurs et de désolation ? Suis-je sûr qu'il y ait une justice ?

Cette souffrance m'affecte profondément. C'est la première fois qu'elle me touche avec autant d'intensité. Je sanglote, du haut de ma montagne et je prie. Je demande une réponse, je veux aujourd'hui comprendre. Sans cela, je n'arriverai pas à chasser le doute.

J'implore, je veux savoir. Le jour où Mère Nature doit me faire ses confidences est arrivé. Je le sens, je le sais. »

Pendant que je note ces dernières phrases, je sens une langueur m'envahir lentement, une grande douceur mêlée d'une affection maternelle enveloppante et rassurante. Mes doutes s'enfuient rapidement laissant la place à une joie intérieure sans limite.

C'est l'âme de la Terre qui semble répondre à mes interrogations. Elle ne formule aucune réponse concrète. Elle se contente de baigner mon âme dans la sienne. Elle me permet de m'y fondre, l'espace d'un long moment.

Ma conscience disparaît totalement pendant cette expérience. Tout se passe dans l'autre dimension de mon être, à une altitude où ma conscience objective ne peut accéder. J'ai simplement la vague impression d'échanges électromagnétiques.

Je ne sais pas combien de temps j'ai passé dans cet état ; peut-être une minute, ou peut-être dix ou trente. Cela n'a aucune importance. Ce n'est qu'au moment où ma

conscience objective reprend pied qu'une voix intérieure se fait entendre.

Il semble que ce que j'ai perçu inconsciemment est en train de se matérialiser en moi sous forme d'idées, puis de phrases, dictées par une voix qui raisonne au centre de moi-même.

Elle déborde de douceur, de bienveillance et d'amour et m'émeut au plus haut point. Des torrents de larmes coulent sur mes joues et des sanglots se bousculent dans ma gorge.

- « Mon cœur saigne de vous voir dans la désolation. Confiez-moi vos peines. Allégez-vous de votre fardeau.

Revenez vers moi mes chers enfants ; venez et je vous consolerais. En moi vous retrouverez la paix. Vous ne pouvez que souffrir en essayant de vivre en dehors de moi.

Acceptez mon aide et mon amour et tout s'apaisera en vous. »

La voix s'est tue mais la présence persiste. Ces quelques phrases ne sont pas des explications, elles sont bien au-delà. Elles ont surtout servi à renforcer la vibration qui m'habite.

L'âme de la Terre est là, présente en chacun de nous ; elle l'a toujours été, et cela depuis la nuit des temps. Et nous, grands enfants qui nous voulons autonomes avant l'âge, nous refusons d'écouter ses conseils, ses impulsions qui cherchent à nous indiquer le bon chemin.

Nous sommes tous les cellules qui composent l'immense corps qu'est notre planète. Ces cellules veulent mener chacune une vie indépendante, sans tenir compte du corps dont-elle font partie intégrante.

Cette situation porte un nom lorsqu'elle se déroule dans le corps d'un homme ; elle se nomme maladie ou parfois cancer. La nature ne peut alors qu'agir de deux manières :

la première étant la mort de l'individu, et la deuxième, la guérison en provoquant la destruction des cellules rebelles. Voilà donc les deux possibilités qui s'offrent aux hommes. Je ne peux que me rappeler l'histoire de l'Atlantide. Sa progression, la perte de la foi chez les atlantes, les avertissements de la Nature et finalement la destruction finale. C'était il y a 12000 ans. Si loin dans le temps et si proche à la fois. Peut-être qu'en ce moment se joue le même scénario qu'à cette époque. Peut-être nous a-t-on donné une deuxième chance ?

Oui, c'est cela, une deuxième chance. Il n'y aura pas mort du corps cette fois-ci, mais seulement destruction des cellules rebelles aux lois de Dieu.

Cette théorie s'impose à moi avec toute la puissance de la Vérité. Les jours de souffrance ne sont donc pas encore terminés. Pas avant la guérison totale de l'humanité.

La présence - éparpillée sur toute la Terre - de tous ceux qui sont restés fidèles à leur essence, contribue lentement à cette guérison. C'est pour cette raison qu'il faut tenir bon. Tenir bon en se préservant de l'orage qui vient.

Il faut garder la foi en nous, en ce qui est en nous et en notre créateur. Foi et patience. Tout va donc dans le bon sens, malgré l'apparence contraire. La maladie a gagné trop de terrain, les défenses immunitaire de la terre vont bientôt rentrer en action. Nous devons bien comprendre tout cela afin de déchiffrer les événements qui vont se produire sur Terre, dans un futur proche, et aussi pour maintenir notre conscience au-dessus du chaos qui sera inévitable. Chaos salutaire, qui permettra de reconstruire sur des bases plus solides, plus saines et plus proches de la nature intérieure de l'homme.

Je réalise les liens invisibles qui existent entre le passé, le présent et le futur. Aucun hasard dans les événements qui se produisent sur la Terre depuis des millénaires, mais une progression, une suite logique.

Je comprends maintenant la souffrance et ses origines : qu'il y a une justice, et que cette justice n'est que la conséquence logique et inévitable du comportement des hommes face aux lois de la création et du Créateur.

Chaque situation nouvelle appelle obligatoirement la suivante, et l'homme génère lui-même son futur et ses propres souffrance.

La cause principale de tant de tourments ? L'ignorance et rien d'autre.

Le mal n'est donc que de l'ignorance. Une vue trop étroite de la vie qui pousse l'homme à défendre ses propres intérêts, sans se soucier du reste de l'Univers. Une vision égocentrique qui laisse croire à chaque individu qu'il est l'être le plus important de la planète et que la création n'a été réalisée que pour lui ; qu'elle est son terrain de jeux ; que tout lui est permis ; qu'il n'y a pas de limite à ses extravagances et à ses dégâts ; que la Terre est sa propriété et qu'il peut en faire ce qu'il en veut.

Et la remise en question qui engendre la prise de conscience, quand et comment doit-elle se produire ?

La réponse se dessine lentement dans ma conscience. Elle est aimantée par ma question et profite du silence qui m'habite pour se manifester, pour prendre forme par l'intermédiaire de mon cerveau.

Lorsque l'homme essaye de vivre sans tenir compte des lois de l'Univers, il s'éloigne de la route qui serait la meilleure pour lui et pour son bonheur. Il s'éloigne mais reste tout de même relié à cette route par un lien. Ce lien

pourrait se comparer à un élastique qui se tend d'autant plus que l'homme s'écarte de cette route.

Il arrive un moment où l'élastique est tellement tendu, qu'il l'empêche de progresser dans la direction qu'il s'obstine à suivre et le rappelle brutalement et avec d'autant plus de puissance qu'il aura fait de distance dans le mauvais sens.

Alors, on observera son désarroi, son doute, son désespoir, et la souffrance qu'il subit de voir s'effondrer tout son travail et tous ses rêves en un jour.

La souffrance, la voilà toujours présente. Sans elle, l'homme ne se remettrait presque jamais en question. C'est par elle qu'il apprend la plupart du temps. Il suffirait, pour l'éviter, qu'il entame un travail de nettoyage en lui.

Qu'il se préoccupe plus de se connaître que d'amasser des richesses.

L'ignorance est la première cause de la souffrance.

Je crois avoir lu ceci dans un livre sur le bouddha. Cette théorie prend aujourd'hui pour moi la valeur d'une vérité.

Puis, il y a aussi le mensonge. Le mensonge qui détruit les rapports entre les hommes.

Le mensonge naît de la peur. Peur de ne pas réaliser nos rêves mesquins. Peur de ne pas être cru, de ne pas être appréciés, de ne pas être aimés. Peur de ne pas atteindre nos buts par des moyens honnêtes. La peur qui nous pousse à tricher, à nous mentir d'abord à nous-même.

Le mensonge est né de nos peurs, de nos angoisses. Il exprime une fuite devant une réalité que l'on n'arrive pas à assumer.

Derrière chaque mensonge, il y a un être en détresse. Un être qui se lamente de ne pas être une personne assez bien. Un être qui se cache, car il n'aime pas sa propre nature.

Il ne s'aime pas tel qu'il est, et préfère donner une fausse image de lui, plutôt que de se transformer progressivement en celui qu'il aimerait être.

Le mensonge doit être banni définitivement du cœur de celui qui désire s'améliorer. Derrière le mensonge sommeille la Vérité. Détruire le mensonge, c'est laisser s'exprimer la Vérité. Apprendre à aimer la vérité, c'est commencer à haïr le mensonge.

Un bruit, derrière moi, me fait sursauter. Je tourne la tête, intrigué, encore perdu dans mes pensées. C'est à peine si je réalise où je suis. J'ai un peu de mal à redescendre de ma montagne.

Noï apparaît dans l'encadrement de la porte, vêtue d'un grand Tee-shirt blanc qu'elle a pris dans mes affaires. Ses yeux sont encore ensommeillés. Il doit être encore de bonne heure. Je regarde ma montre et découvre qu'il est déjà onze heures.

J'ai été absorbé dans mes pensées pendant plusieurs heures. Elles m'ont paru tout au plus une demi-heure.

Noï vient s'asseoir sur mes genoux, se blottit contre moi sans prononcer un mot. Elle reste immobile, contemplant le décor qui l'entoure. Comme moi, elle aime bien se réveiller lentement.

La vie me comble vraiment. Qu'ai-je donc fait pour mériter tant de bonheur ?

Je n'ai besoin de rien d'autre, j'ai tout ce que je désire dans la vie.

Une étrange sensation me visite parfois. J'ai peur de tout perdre et de retourner en France, dans le système. Il doit certainement s'agir d'un sentiment de culpabilité, lié à mon passé et à l'éducation que j'ai reçue étant enfant.

Cette sensation se manifeste de moins en moins souvent. C'est le signe de ma guérison intérieure et de mon

autonomie de pensée. Le passé doit s'endormir pour laisser la place au merveilleux présent régénérateur. Le salut de l'homme est en lui.

C'est dans ce présent que je me sens vraiment exister. C'est en lui que je me suis découvert. Avant cela, je n'existais pas, je n'avais pas ma propre conscience du monde. J'étais ce que mon éducation et ma culture avaient fait de moi. J'avais construit ma personnalité en empruntant des concepts à mon entourage.

Je ne connaissais pas ma propre nature, je n'imaginai même pas que l'on pouvait avoir une nature propre. J'avais passé vingt-huit ans de ma vie à reproduire des schémas standards. En résumé, j'étais ce que l'on avait fait de moi.

Aujourd'hui, j'ai accédé à la liberté de pensée. Je suis devenu un être adulte et autonome - adulte, dans le sens responsable de moi-même n'ayant plus besoin de la tutelle de la société, et autonome sur le plan psychologique et pratique.

C'est désormais ma nature profonde qui m'indique le chemin à suivre et plus personne n'aura le moindre pouvoir de décision sur ma vie.

Lorsque nous sommes sur la bonne route, nous ne manquons jamais de rien. Nous sommes comblés par la vie, et le destin vient toujours nous apporter son aide dans le cas de graves imprévus. Il ne vient pas résoudre les problèmes à notre place, mais nous donne les idées et les possibilités d'en venir à bout.

Je ne peux qu'être optimiste malgré une conjoncture mondiale défavorable à l'ouverture des consciences. Tout va dans le bon sens en dépit des apparences. Les obstacles qu'opposent les sociétés occidentales à l'épanouissement de l'individu, ne constitueront, à la longue, que des tremplins. Ils donneront à l'homme le goût de la liberté, de

l'amour et de la connaissance. Tout ce dont il aura été privé pendant longtemps. Pendant trop longtemps.

A ce point de ma quête, j'ai compris beaucoup de choses. La lumière s'est faite sur de nombreuses questions que se posent ceux qui parcourent le chemin qui mène à la connaissance.

L'autonomie de pensée que j'ai acquise, me donne une force, une indépendance et une assurance sans limite. Le doute a pratiquement disparu en ce qui concerne l'organisation pratique de ma vie. Il subsiste encore dans certaines questions d'ordre métaphysique, mais je sais que ceci est normal. Il ne peut jamais disparaître totalement. Tant que l'homme aura des choix à faire, le doute sera toujours présent. Ce n'est que lorsque le bon choix est effectué que ce dernier s'estompe.

Je n'ai pas besoin d'un gourou ou d'un Maître spirituel, car j'ai compris que la véritable connaissance ne se trouve qu'en soi.

Pour l'atteindre, il est nécessaire de gommer tout ce que nous avons appris depuis notre naissance : fausses croyances, principes liés à notre culture et à notre éducation, idées standards diffusées par la télévision à tous les hommes de la planète. Tout effacer et tout recommencer. Plus nous voudrions conserver nos anciennes bases et plus nous piétinerons.

Il faut avoir la force et le courage de tout oublier. Pour cela, la nature est d'une aide précieuse. Elle effectue, en peu de temps, le nettoyage nécessaire. Elle nous évite un colossal travail de recherche sur le plan intellectuel qui s'avère souvent épuisant. Elle nous évite aussi le risque de nous perdre dans le labyrinthe de notre mental raisonneur et compliqué.

Et puis, il y a la solitude inévitable. La solitude sans laquelle rien ne peut-être fait. La solitude qui permet de trouver ses propres réponses. Sans elle nous risquons d'emprunter aux autres des réponses toutes faites : une solution de facilité, mais aussi une erreur. Erreur de rechercher à l'extérieur de nous-même ce qui se trouve à l'intérieur. Tout chercheur sincère ne peut-être qu'un solitaire.

Alors il faut s'en accommoder et la vivre comme une circonstance favorable et non comme une privation. Bien sûr, il y a une frustration de ne pas pouvoir communiquer à son entourage ce que nous vivons à l'intérieur. Mais c'est une bonne chose, cela nous permet de rester chargés de l'énergie et de la vibration qui émanent de notre âme. Il est inutile de se vider de cette énergie en voulant la communiquer à des tas de gens qui n'acceptent pas sa visite. Ce n'est que gaspillage et peine perdue. Mieux vaut se préserver, et garder soigneusement en nous le secret que nous avons découvert. Cela peut paraître de l'égoïsme, mais il en faut pour ce type d'aventure ; sans cela nous risquons fort de mener une vie qui n'est pas la nôtre.

Nous sommes donc condamnés à vivre dans la solitude, tout en continuant nos occupations au milieu des hommes. Cette solitude a encore un autre avantage : c'est elle qui nous protège contre les jugements d'autrui. Personne ne sait alors ce qui se passe dans notre tête et dans notre cœur. Nous pouvons ainsi mener la vie que nous voulons sans attirer l'attention, et sans être importunés. Apprendre à se taire, à ne pas se dévoiler, pour préserver notre tranquillité et empêcher que l'on nous agresse, pour éviter de se défendre contre l'ignorance et la bêtise.

Ermite dans la foule est une image qui reflète assez bien ce principe. Et encore une fois, apprendre à se taire et cesser de s'impliquer en tout. Je me répète souvent cette maxime : Celui qui sait ne parle pas.

Celui qui parle ne sait pas.

Cela m'aide beaucoup à freiner le flot de paroles qui essaye de s'échapper de moi en toute circonstance. Eviter d'avoir des avis sur tout, de se positionner par rapport aux actes et aux paroles de ceux que l'on croise dans la vie. Laisser la terre tourner. Laisser faire les choses. Cesser de s'impliquer afin de garder le recul nécessaire à la liberté de pensée. Apprendre à calmer nos émotions, qui surgissent parfois comme une éruption volcanique.

Il y a une expression, dans le langage Thaï, qui résume assez bien cela : « Tchaï yen yen », ce qui signifie cœur frais frais, par opposition à « Tchaï ron », qui veut dire cœur chaud, ce qui donne l'idée d'un sang bouillonnant. En anglais ce serait : be cool. En français, je dirais : s'oublier soi-même.

Sur le chemin qui nous ramène sur notre île, mon cœur se réjouit du soleil, de la mer immense, des mouvements du voilier, des oiseaux qui nous survolent et de la beauté d'un ciel matinal, parsemé de gros nuages ventrus.

Le bonheur nous accompagne, il s'est accroché à moi un jour où je ne le cherchais plus vraiment, le jour où j'ai cessé de vouloir, pour commencer à « être. »

Lorsque l'on cherche le bonheur, il reste introuvable. Mais lorsque l'on s'approche de sa nature intérieure, de son essence, il vient alors à l'improviste et reste près de nous.

Je l'ai compris lorsque j'ai franchi LA PORTE INTERIEURE.

Marc San

Biographie :

Né en 1953 à Sète, dans le midi de la France, Marc San s'intéresse très jeune à la spiritualité. Il n'a jamais cessé de rechercher la vérité: "Pourquoi sommes-nous ici bas? Quel est le but de la vie? Pourquoi tant de souffrances?" Après trente ans de recherche à travers les textes, les groupes spirituels, les arts martiaux et les voyages en Asie, il entrevoit enfin la source de la connaissance. Au cours d'un voyage intérieur, son âme lui révèle certaines vérités immuables. Depuis, il ne cherche qu'à affiner ce contact afin de ramener dans notre monde des principes pouvant être utiles à tous.

Dos-couverture :

Sur le chemin qui nous ramène sur notre île, mon cœur se réjouit du soleil, de la mer immense, des mouvements du voilier, des oiseaux qui nous survolent et de la beauté d'un ciel matinal parsemé de gros nuages ventrus.

Le bonheur nous accompagne, il s'est accroché à moi un jour où je ne le cherchais plus vraiment, le jour où j'ai cessé de vouloir pour commencer à « être. »

Lorsque l'on cherche le bonheur, il reste introuvable. Mais lorsque l'on s'approche de sa nature intérieure, de son essence, il vient alors à l'improviste et reste près de nous.

Je l'ai compris lorsque j'ai franchi LA PORTE
INTERIEURE.